

# Le Tournoi de Vauplassans

Maurice Maindron

# PREMIÈRE PARTIE

## I

Le prêche du pasteur Andréas Butschli fut un événement important et dont ceux de la Religion gardèrent longtemps bonne mémoire. Arrivé de Genève dans la nuit du samedi, le célèbre disciple de Calvin prit la parole dès midi, à l'occasion du dimanche 3 mai 1568. Il y eut grande foule pour l'entendre, car on l'attendait, depuis déjà plusieurs jours, pour en recevoir la bonne parole dont les huguenots, au pays du Berry, étaient plus que jamais altérés. Et les fidèles du parti, pour la joie de voir cet homme extraordinaire, avaient chevauché à sa rencontre, envoyé des émissaires portant des torches par les chemins, déjoué les embûches de Gilles de Souvré, marquis de Courtanvaux, qui voulait l'empêcher d'entrer dans son gouvernement. Mais Andréas Butschli était venu malgré ces pièges, comme les Hébreux traversèrent le désert. Des cavaliers de M. l'Amiral l'avaient accompagné jusqu'au Blanc, de peur de malaventure. Aussi, quand il entra dans la ville, sa suite fut-elle de plus de cent chevaux.

Il prêcha, non dans la crypte du seigneur d'Alloigny, au château de Rochefort, comme c'était la coutume, mais dans une grange, vaste à contenir une armée, construite par le censier Heurtelin Bouchart, à la limite du champ des Anglois, près de la

petite rivière de Langlin. Sa voix sèche et autoritaire se faisait ouïr jusqu'aux portes, s'échappait par les baies à moitié aveuglées par des planches de peuplier, vermoulues d'insectes. Le long des murailles nues où de longues toiles d'araignée pendaient, grises, comme des voiles imprégnées de cendres, elle semblait se réfléchir, plus âpre que la bise de décembre, et atteindre par delà les monts le pape de Rome pour lui faire savoir qu'ayant semé le vent, il récolterait la tempête.

Andréas Butschli prenait le Dieu juste à témoin de la luxure des moines, de l'impénitence des cardinaux. La simonie des prêtres était notoire, la superbe des évêques appelait le courroux du Très-Haut. Et, pour donner plus de force à son discours, il battait de sa main droite, d'un mouvement rythmé, le feuillet du livre fameux, écrit sous le défunt Roy Henri, par Matthias Flaccius d'Illyrie, la lumière de Wittemberg, où étaient dépeintes toutes ces choses. L'homme se dressait dans sa simarre noire, où il apparaissait étriqué, avec une mine plate, plus blanche que sa fraise à godrons pressés, et ses yeux brillaient, comme animés par la fièvre. Par moments, il allait et venait, enlevé par l'éloquence sacrée ; et, sans doute, l'aigle noir, symbole des Allemagnes, planait au-dessus de lui, pour lui donner tant de force. Chacun, à l'écouter, sentait sa ferveur grandir, et la grâce descendait sur tous. Un catholique s'était glissé là, de fortune ; il en fit, le soir même, une éclatante conversion.

Puis Andréas se calma, satisfait de l'impression sur ses ouailles. Et il expliquait diverses choses observées à son dernier voyage d'Allemagne. Car, sans cesse, il revenait vers cette terre d'élection, patrie bénite de tout protestant, vers laquelle il tenait ses yeux tournés, dans l'espoir d'en voir arriver des armées.

Des épées croisées y brillaient dans le ciel. Et, bien que ce soit chose vaine de tirer présage du décours des étoiles, quelques signes favorables s'étaient laissé voir dans la constellation d'Orion. Durant deux jours, la Chèvre avait cessé de briller, et l'on avait vu à sa place comme un nuage de sang. Mais des événements plus certains s'étaient produits. Une femme dévergondée comme Athalie, homicide et adultère comme Hérodiad, venait de perdre sa couronne et sa liberté. Et tous conçurent une grande joie d'apprendre la captivité de Marie Stuart, que sa cousine Élisabeth tenait en chartre privée. Andréas chanta les louanges de cette grande reine, forte au sens de l'Écriture, et sage, entendue aux choses de ce monde, ayant donné, quand il le fallait, des hommes et de l'argent à M. l'Amiral, en échange de quelque ville française des côtes.

Mais le ministre, ayant fermé le poème du centuriateur de Magdebourg, déclara

prendre pour sujet de prêche ces lignes du Deutéronome :

« Tu livreras au feu les images taillées de leurs dieux, et tu ne convoiteras ni ne prendras pour toi l'argent ou l'or qui seront sur elles... »

Là, il fit une pause et demeura comme gêné. On avait toussé. Et, bien que ce fût un vieillard affligé, au su de tous, d'une opiniâtre apostume, Andréas en ressentit comme une offense. Car certains envieux de sa gloire l'avaient accusé de participer aux rapines des reîtres, avec qui il était jadis venu faire le dégât en des abbayes normandes.

Mais il continua plus vite :

« De peur que ce te soit un piège, car c'est une abomination. »

À ces mots, les gens de petit état hochèrent la tête avec conviction. Ils avaient souffert eu à souffrir les pilleries des gens de guerre. Mais des gentilshommes haussèrent légèrement les épaules, d'autres bâillaient. Et les femmes, sans y comprendre davantage, se montraient pleines de recueillement, car les masques de velours noir, qu'elles tenaient par une boucle de cristal serrée entre leurs dents, les empêchaient de parler. Elles les retirèrent cependant pour chanter un psaume en français, et toutes les voix se mêlèrent, à l'unisson, ainsi qu'un bruissement d'abeilles. Des garçons s'étaient hissés jusqu'aux fenêtres, et assis sans s'inquiéter de râper leurs chausses. Ils vocalisaient à tue-tête, battant de leurs pieds le crépi des murs qui tombait par plaques sur les épaules de ceux d'en bas.

Cette musique se laissait entendre de loin, et le comte François de Bernage, passant par là, en prit malgré lui sa part. Il revenait alors du château de Vauplassans, où il était allé faire sa partie de longue paume et sa cour à la châtelaine. Il allait du côté de la grange, au pas dansant d'un grand barbe, le Christophe, dont la robe isabelle était sans défaut. Peint et fardé comme une fille, le col et les oreilles chargés de bijoux, il était coiffé d'un bonnet à bords plats avec des plumes blanches. Son costume de velours noir était tigré de minces galons d'or ; des buscs raidissaient son pourpoint ; le rembourrage de son haut-de-chausses le gonflait comme une vaste courge ; ses jambes avaient des bottes de cuir blanc avec des éperons de vermeil.

Tout en bâillant à se décrocher les mâchoires, il gardait un air important et réfléchi, comme il convenait ; et il portait un chapelet espagnol à son poignet droit. Son épée était si longue, qu'elle dépassait la croupe de son cheval, et toute sa personne respirait une haute distinction. Une odeur pénétrante de musc l'accompagnait, forte à faire penser aux civettes que les Maures gardent dans leurs maisons, en de petites cages de bois. Ses gants de velours vert étaient lourds de broderies, et il tenait une fine hous-

sine dont la poignée était habillée d'une tresse de cheveux de femme, don d'une fille d'honneur de M<sup>me</sup> de Guise, Isabelle de Colignes, morte enceinte de ses œuvres il y avait quelques mois. Cette histoire s'ajoutant à d'autres avait été la goutte d'eau qui fait déborder le vase. On l'avait exilé en Berry, province paisible où il devait se faire oublier en menant une vie obscure.

Bon gentilhomme autant qu'on pouvait l'être, il pouvait faire preuve de seize quartiers. Il avait vingt-sept ans, et était capitaine de cinquante hommes d'armes à la tête desquels il marchait dans les montres, faisant tourner les têtes des femmes qui se seraient damnées pour lui. Comme il était très beau, les dames l'avaient usé, car il les aimait dans leur chair. Facile avec elles, il les tenait comme créées pour son plaisir, et ne pensait à nulle autre chose sur terre. L'étude, la guerre, l'ambition ne l'avait jamais tenté.

Bercé sans cesse par des amours de rencontre où s'alimentait sa fatuité sans mesure, hésitant entre de nouvelles galanteries et le mariage, il atteignait la fin de sa première jeunesse, l'esprit et le cœur vides, bâillant sa vie. Il avait toujours été le scandale de sa mère, la comtesse douairière, vivant dans les pratiques d'une étroite dévotion en son château de Guérande, sans s'être jamais consolée de la mort du comte, son mari, tué à la journée de Saint-Quentin avec ses deux frères, le chevalier de Malte et le capitaine de gens de pied, baron Timoléon d'Avenelles. Le titre avait été repris par François, qui joignit dans ses armes les rais d'escarboucle des Bernage aux trois vautours becqués de gueules des d'Avenelles. En dix églises de Bretagne, en dix paroisses d'Anjou, patrie des morts, on disait chaque matin trois messes pour le repos de leurs âmes, et, dans une chapelle d'Auray, vingt cierges brillaient sans trêve pour amener le retour de François à une meilleure ligne de vie.

Lui continuait à vivre pour son compte. Jouant sec et buvant d'autant, très fidèle à son Roy et peu à ses dames, il se considérait comme bon catholique et faisait dire la messe à ses chiens. Chevalier de l'Ordre pour avoir fait le coup de pistolet au tumulte d'Amboise, il s'était cru obligé depuis à une haine suivie contre les huguenots. Et il ne manquait jamais, quand il rencontrait un pasteur, de l'accompagner en imitant les braiments d'un âne, plaisanterie qui mit plus d'une fois ses jours en danger.

Secouant avec sa houssine, à petits coups, la poussière qui ombrail les plis de ses bottes blanches, il se demandait que faire en attendant le souper. Puis, il pensa à un faouen pèlerin que voulait lui vendre un voisin :

— Il est déjà tard, se dit-il, M. de la Ménardière demeure à deux grandes lieues d'ici,

et je n'y serai point avant une heure, tant les chemins sont mauvais, et, s'il me retient, je ferai un pauvre repas. Ces choses sont à éviter. Mais quelle est cette musique ?

Et, apercevant la grange, il comprit la psalmodie qui en sortait.

Les voix s'élevaient, inégales et sourdes ; d'autres nasillaient. Cela tenait du chant et de la lecture, et se traînait sur un rythme particulièrement fâcheux pour un gentilhomme habitué aux concerts de M<sup>me</sup> la Reine Mère, où les violons et les luths italiens faisaient merveilles.

Haussant les épaules, François se dit en soi :

— Que ces gens sont bêtes de se donner ainsi rendez-vous dans une mauvaise mesure, pour chanter les louanges du Seigneur, en français, lorsque, sans avoir maille à partir avec personne, il est si simple d'ouïr en une bonne église le prêtre les entonner en latin !

Et il imitait, par dérision, la chanson des gens de la grange, riant avec mépris de leurs momeries imbéciles.

S'ils pouvaient remuer encore, ces huguenots de malheur, on marcherait contre eux, bien sûr, et on les battrait comme jadis, et surtout, à plate couture. Il le savait bien, lui qui était allé contre eux dans l'Orléanais.

Et puis, il reprochait surtout à ceux de la Religion leur tristesse, leur mine grise, leur air rogue, et il les haïssait pour leur hypocrisie, leur intolérance et leur dureté. Tous avaient leurs faces figées par un rigorisme étroit, avec une attitude agressive et morose. Avait-on jamais vu des gens parcourir ainsi à toute heure les chemins du Roy avec des épées de guerre et des pistolets dont les édits défendaient pourtant le port ? Hachant de sa houssine les buissons qu'il longeaient, il se figura disperser ces fâcheux comme une bande d'oiseaux de nuit.

— Que le Diable d'enfer me damne par fournées ces bêtises, conclut-il. Quand je pense qu'un moment il fut question de leur prêter de bonnes troupes pour les accompagner vers leurs prêches !

Cela se comprenait pour les processions du vrai culte, rehaussait la splendeur des chapes, le luxe des dalmatiques. Lorsque l'encens montait en lourdes spirales vers le ciel, il prenait plaisir à en aspirer le parfum, encore qu'il préférât la peau d'Espagne. On pouvait aussi regarder de jolies nonnes sous le nez et admirer les belles abbesses galantes, bien fardées, comme étaient ses sœurs, et qui donnaient la collation chez elles avec des confitures et des joueuses de clavecin.

Il entendait, maintenant, les versets plus distincts, s'échangeant entre Andréas et ses ouailles, sur un ton de faux-bourdon.

— Que n'ai-je avec moi une cinquantaine de bonnes épées ! se dit François, dépité. J'apprendrais à ces huguenots du Diable à faire ici leur musique ! Ce n'est pourtant pas avec mes six laquais que je puis mettre ces drôles à la raison !

Il se retourna pour les regarder et en resta satisfait. Tous, montés à l'avantage sur de puissants courtauds, portaient des rapières, des dagues et des broquets d'acier noirci, et un des écuyers avait des gants de prise, comme c'était l'usage en Italie. Et François rêva un moment de recommencer le massacre fait pour M. de Guise, quelques années auparavant, de ceux de Vassy. Aussi bien ces psalmodies agissaient sur ses nerfs, et il en ressentait comme un affront.

Il passait cependant devant la porte. Regardant d'un œil de pitié les montures disparates des gens de la Religion, il supputait combien le tout pouvait valoir, et son estime était basse. Chevaux de toutes tailles, mules, baudets et bardeaux, portaient des bâts d'où s'échappait la bourre. Les valets qui les tenaient lui parurent d'allure misérable, et il prit orgueil de la belle mine de ses domestiques en se félicitant d'avoir renouvelé leurs livrées.

Mais, regardant de plus près, il vit des bêtes de quelque prix et bien harnachées. Il dut estimer un barbe deux cents écus, un autre valait le Christophe, et, pour rester juste, il s'avoua qu'un genêt à chasse-mouches tressés de soie avait dû coûter au moins deux mille livres. Le conventicule lui en parut plus digne d'attention, et, renonçant pour ce jour au faucon de M. de la Ménardière, il resta là pour voir passer les femmes et s'amuser un peu des maris.

Il se campa non loin de la porte et se mit à toiser les gens qui commençaient à sortir, car le prêche était fini. Du haut de son grand cheval, sa mine paraissait encore plus fière, et les femmes, en passant, le regardaient furtivement. Mais les hommes le considéraient avec horreur et pitié, pleins de mépris pour ce beau réprouvé dont l'allure dénonçait la mauvaise secte. Certains voyaient en lui un fils de l'impure Jézabel, et tous avaient honte, pour François, de ses bijoux et de son fard.

Il y avait des artisans, des laboureurs, des flotteurs de bois et des bourgeois. Tous s'en allaient tête basse, encore imprégnés de la parole, rêvant de livrer le bon combat et de réformer toutes choses. Et les femmes, comme les filles, trottaient à leurs côtés, serrant leurs mantes à capuchons ronds relevés, les yeux baissés sur leurs guimpes. Les huguenots s'épandaient dans la campagne, par groupes de plus en plus menus, faisant

des taches sombres sur la prairie verte où les lignes de saules jalonnaient les cours d'eau. Il était cinq heures du soir, le soleil empourprait l'horizon où des nuages s'étagaient, parallèles, en lignes, comme des traits d'encre. Un paysan s'en allait, monté sur un âne, avec sa femme et un enfant en croupe. L'enfant tomba près d'un fossé, et François se fâcha de voir qu'il ne se fût pas tué.

Il continuait à regarder le défilé des huguenots, campé droit sur sa selle, le poing dextre sur la hanche, les jarrets tendus, les pieds en bataille, avec l'air qu'eût pris feu M. le Connétable, tué à Saint-Denis, pour inspecter la milice.

Plus de cinq cents personnes passèrent sous ses yeux, mais les femmes, au milieu de tout ce monde, se distinguaient mal, et presque toutes étaient masquées. François en prit du dépit et avait envie de leur arracher leurs tourets de nez. Trois pasteurs s'en vinrent secoués sur des mules, raccrochés par leurs jambes maigres, avec des souliers énormes. Il entendit leurs dires, et cette fois ils parlaient en latin, aussi les traita-t-il en dedans de cuistres et de pieds plats. Ils se disputaient d'un air acerbe, bien que le grand Andréas Butschli, pris entre eux, s'employât à les calmer ; dodelinant sa face pâle, il avançait le menton, secouant ses cheveux gris qui apparaissaient luisants et gras sous sa barrette.

François en détourna les yeux de dégoût et se complut à leur souhaiter une mauvaise chute. Aussi excita-t-il son cheval, le faisant piaffer et galoper de ferme à ferme. Sa bonne grâce excita l'attention de quelques bourgeoises, une se retourna même pour le mieux contempler.

— Elles ont jolie mine, se dit-il, et l'on aurait quelque plaisir à leur prendre, d'aventure, un baiser et mieux encore à la corne d'un bois. Revienne la guerre, et je donnerai ordre à mon valet Lazare de s'occuper d'en meubler mon lit.

Et il dévisagea d'un air effronté deux fillettes ; elles baissèrent le nez sous son regard qui les déshabillait froidement.

Son attitude provocante ne lui attira, cependant, pas d'histoire, car les huguenots ne faisaient point attention à lui. Des gentilshommes passèrent, qu'il avait eus pour amis à Paris, et ils affectèrent de ne le point voir. Le marquis de Vergennes détourna même la tête et poussa son cheval pour ne pas avoir à le saluer, car il le savait mal en cour. La puissante parenté de François ne l'en laissait pas moins en butte à des haines dangereuses.

François se mordit les lèvres en toisant le marquis dont il ne voyait plus que les épaules un peu voûtées d'où un manteau en cloche, à la mode des réîtres, descendait



en longs plis symétriques. Et il se consola en pensant que le marquis avait, malgré sa prétention à la jeunesse, atteint la soixantaine, qu'il se teignait les cheveux et était mené à la baguette par sa maîtresse, une vieille, Valentine de Puyaubrais. Puis vint une femme, en robe d'écarlate, qui entraîna sa pensée ailleurs. Elle était masquée, mais semblait avoir la gorge belle, car les seins pointaient à rompre le corsage. Et le souvenir lui revint d'Isabelle de Collinnes, qui l'avait ainsi placée.

Jamais François n'aurait cru les huguenots si nombreux ; ils étaient plus de deux mille, étant venus de dix lieues à la ronde, de Villiers, de Buzançais, de Levroux, de Châteauroux, d'Yssoudun, de la Châtre, voire de Saint-Amand et autres lieux. Mais, à moins de charger la procession, il devait maintenant attendre que tout fût passé, et il demeura.

Près d'un vieil homme d'assez riche mine, une femme s'avancait alors sur une mule grise, harnachée de velours et de cuir rouge, avec des pompons, des plumes et des grelots, des ceillères de maroquin et des rondelles de frontal où se relevaient en bosse des écussons d'argent émaillé. La bête était rétive, et la femme ne semblait pas très assurée sur son bât. À un écart trop vif elle prit peur, sans doute, et ouvrit la bouche pour crier. Son masque tomba ; François demeura comme ébloui.

C'était une jeune fille, peut-être, ou une toute jeune femme et qui n'avait point vingt ans. Fine et ronde, la taille ne perdait pas sa souplesse dans la raideur du corsage soutenu par un corps de fer et des buscs très longs. Sa robe de velours vert avait des luisants d'émeraude, et les manches, largement ouvertes, très vastes, lui formaient comme un grand manteau.

L'ovale de son visage était si pur, qu'on l'eût dit tracé par le pinceau du Sanzio. Les cheveux, blonds comme le miel se relevaient droits sur le front dont les tempes se teintaient d'un reflet nacré sous leurs frisons ténus et légers comme une mousse d'or. Ils bombaient sous le chaperon de velours noir, brodé de petites perles, avançant sa pointe entre les sourcils, infléchis comme la courbe d'un arc. Les yeux bleus s'abritaient sous des cils si noirs qu'ils en paraissaient comme peints. Et tout le visage exprimait la douceur et la fierté. L'émotion et le mouvement mettaient aux joues une teinte vive. Derrière le bonnet, un long voile pendait, et il s'enlevait par moments à la brise du soir qui commençait à souffler.

François, en la voyant si belle, sentit comme un grand coup au cœur, par où son sang serait parti, et il ferma les yeux. Quand il les rouvrit, la femme avait disparu, car le groupe où elle était prise s'éloignait au grand trot, certains galopaient. Mais il poussa

son cheval, cherchant dans la foule celle qui, il le sentait, lui prenait son âme à jamais. Il la retrouva bientôt ; elle avait toujours le visage découvert, car son masque s'était perdu. Et il regardait en dessous, comme craignant d'attirer l'attention des hérétiques, la tête de cette femme posée sur le haut collet de velours enserrant le cou et s'évasant comme la bouche d'une buire. Une délicate collerette de linon, à replis finement tuyautés, atteignait l'oreille que le sang colorait en rouge.

Il la contempla longtemps, sans pouvoir rencontrer son regard ; sans faire attention à lui, elle parlait au vieillard qui l'accompagnait, son père sans doute. Il se sentait attiré par elle, perdant conscience de toute autre chose que de sa beauté. Mais son cheval l'ayant amené, profitant de sa distraction, à toucher la jument d'un grand homme sec vêtu d'un collet de buffle, le huguenot s'en plaignit d'un ton rogue, et François s'excusa poliment, au contraire de son habitude. Car son insolence ne connaissait point de frein, et il avait tué, l'année précédente, M. d'Estissac, le cadet, pour l'avoir seulement coudoyé.

Le jour tombait ; François vit s'éloigner les huguenots d'une allure de plus en plus rapide, et il n'osa point les suivre, malgré son caractère aventureux. Et il se sentait le cœur triste. Mais, revenant sur ses pas, il songea au masque de la protestante, et il le retrouva par terre, près d'une touffe d'herbe, où il avait roulé. Il se jeta à bas de son cheval et, vivement, le ramassa, tandis que ses écuyers, le croyant pris de haut mal, s'élançaient pour le secourir. Il défit une agrafe de son pourpoint, mit le masque dans sa poitrine, et retourna chez lui, à sa maison des champs, nommée par ceux du pays la Maison-Rouge.

Durant tout son souper, François resta songeur, et, devant lui, son verre demeurait plein ainsi que son assiette. Il fit grise mine à un brouet georget au lapin épicé, refusa un sabourot de poussins au sucre, et il daigna à peine toucher à des crêtes et rognons de coq dressés sur des fonds d'artichaut, plat pourtant à la mode et qui était le régal préféré de M<sup>me</sup> la Reine mère.

Derrière lui, Lazare, son maître d'hôtel, veillait attentif, mécontent de voir tous les plats refusés ; et il se promettait de rudoyer de la belle manière le cuisinier, l'accusant d'avoir laissé tourner les salmis et brûler les rôtis.

— Que monsieur goûte au moins de ces pâtés, risqua-t-il enfin. La sauce en a été faite sous mes yeux, et la graine de paradis n'y a point été ménagée. Faut-il ajouter un peu de cannelle ?

François s'éveilla comme tiré d'un songe. Il était toujours sur la route de la grange, à la sortie du préche, et devant ses yeux flottait l'image charmante. Où était-elle à cette heure ? Et il se la figurait mangeant du bout des dents des prunes de Damas, dans la salle de quelque château perdu où sa beauté mettait une splendeur, et il se laissait bercer par une rêverie où s'engourdissait tout son être. Près de lui, sous sa main, le masque de velours était sur la nappe. Et il le regardait fixement comme si ce fût une partie d'elle-même et qui pût lui donner des renseignements sur elle. Le satin blanc dont il était doublé lui rappelait la finesse de sa peau, la délicatesse de sa personne. Du bouton de cristal il ne restait qu'une amorce, et il pensait que ses lèvres, à elle, avaient touché cela, que son souffle avait passé sur cette chose, et elle en demeurait comme imprégnée.

Lazare n'obtint pas de réponse. Il posa sur un buffet le plat d'argent d'où montait une vapeur d'épices, fit le tour de la table et, se croisant les bras, regarda d'un air défiant François qui roulait entre ses doigts le masque de la femme inconnue.

Et familièrement, il s'écria : — Que Dieu me pardonne ! Je crois qu'on a ensorcelé monsieur, si ce n'est quelque chose de pire ! Qu'il vous souvienne de M. de Chavagnes, votre ami, qui mourut à l'hôtel de Sens, l'année passée, aux abricots. On l'avait empoisonné avec un masque de cette espèce, pour la femme d'un procureur. Jetez-moi vite cela, monsieur, et sans tarder !

Et il demandait à un valet des pincettes pour mettre le masque au feu.

— Voyez, continua Lazare, vous avez déjà perdu l'appétit, et vos yeux brillent de fièvre ! Songez à vos ennemis. Comme ils n'osent vous tuer en face, ils ont imaginé de vous donner du poison !

— Tais-toi, coquin, dit enfin François. Tu me romps la tête avec tes bêtises. Regarde-moi ce masque et dis-moi s'il peut renfermer quelque maléfice. On ne me l'a pas envoyé ; je l'ai pris, tout à l'heure, sur la route. Et il a quitté, bien malgré lui, sans doute, une figure belle et mignonne à faire rêver tous les saints.

Lazare, sans répliquer, avançait ses pincettes. François saisit le masque et le couvrit de baisers :

— Je te défends de toucher à cette merveille unique, gibier de potence ! Ce touret est mille fois plus précieux que les reliques de saint Côme mises par mon oncle l'évêque, le jour de mon baptême, dans une châsse d'or massif.

Lazare répliqua avec tranquillité :

— Monseigneur votre oncle goûterait peu la comparaison, je pense. Et il exorciserait plutôt cette loque, bonne à envoyer aux ordures. C'est le masque de quelque rôdeuse qui veut vous allécher.

François en passait de plus graves à son valet. Il ne releva pas son dire, mais s'écria d'un ton lamentable :

— Ah ! Lazare ! Mon pauvre Lazare ! Je trépasse d'amour, j'en meurs ! Ce masque m'est plus que la vie ! Mais comment retrouver la divine créature qui le portait ? Non, tu n'as jamais rien vu de plus beau ni plus noble ! C'est une déesse, je pense, ou quelque nymphe de Diane !

Et il se mit à lui raconter son aventure, heureux de parler d'elle, comme si ce qu'il en disait devenait un lien de plus en plus fort qui la rattachait à lui. Lazare, un plat dans les mains, écoutait, l'air sournoisement recueilli, et hochait le menton, car il en avait entendu bien d'autres. Tant d'enthousiasme l'étonnait cependant ; jamais il n'avait vu le comte en telle extase, étant plus habitué à voir les femmes faire des avances à François, comme c'était l'ordinaire.

Lazare était, depuis des années, majordome et valet de confiance de François, et son empire sur son maître était toujours allé croissant, car il flattait ses goûts sans mesure. Habile entremetteur, il savait faire passer dix femmes par une même porte, en quelques minutes, sans qu'elles se pussent jamais rencontrer, et il déjouait avec astuce les entreprises dirigées contre le comte, sentait le poison, prévenait les poignards. Ainsi plus de cent fois, peut-être, il l'avait sauvé des désespoirs de femmes trahies, des vengeances de maris trompés. Il avait rapporté d'Italie, où François l'avait trouvé battant la place, à Venise, avec d'autres spadassins sans ouvrage, l'art de mentir dans lequel il n'eut point d'égal. Jamais il n'exista de meilleur valet. Aussi, sa renommée devint telle que M<sup>me</sup> Catherine voulut l'attacher à sa personne ; mais il n'avait rien voulu entendre et préféra le service du comte à celui de la Reine mère. Il s'intéressait à ce maître vers qui convergeaient tous ses vices, et c'est à satisfaire les mauvais instincts de François qu'il entretenait son activité entière. Jamais homme ne fit, selon ses moyens, plus de mal ; et l'évêque de Vannes, oncle maternel de François, avait déclaré que Lazare était bien supérieur à Borgia :

— Si ce coquin, dit-il un jour à la comtesse douairière, sa sœur, n'a point échangé la dalmatique de mon neveu contre la pourpre des cardinaux, c'est qu'il ne l'a pas jugé utile. Aussi bien a-t-il tout ce qui convient pour être d'Église. Pour moi, je ne me chargerais pas de lui tenir tête !

Et l'évêque, toutes les fois qu'il pouvait attirer François dans son diocèse, soudoyait Lazare dont il tirait des renseignements inattendus sur les huguenots du pays. Car il l'envoyait aux écoutes. La mémoire de Lazare était extraordinaire et son discernement très grand. Il connaissait, mieux qu'un roi d'armes et ses hérauts, la noblesse de France, et aussi toutes les femmes de Paris, peut-être ; il savait le prix de leur vertu et ne se faisait point faute de pénétrer, sous le moindre prétexte, dans les couvents.

Il avait une figure blafarde et placide, plate, où vivaient seuls les yeux bleus et ternes, froids comme les reflets des eaux gelées. Toute sa face respirait une fermeté opiniâtre et une attention soutenue, encore qu'il eût toujours la mine distraite et où on ne lisait point d'âge. Ses manières froides et comme impersonnelles étaient celles d'un homme d'Église qui aurait porté l'épée. Et il la portait belle, avec une garde espagnole dorée et brunie, ce dont on blâmait François, car un laquais ne doit point se parer d'une épée de maître. Mais François répondait que Lazare avait gagné le droit de s'armer à sa guise. Il avait été un des maîtres de la grande école d'armes dirigée par le vieux Marozzo de Bologne, et l'on disait qu'il avait tenu tête au grand Tappe, la gloire de l'escrime du temps. Aussi Lazare avait-il montré à François deux ou trois manières de coups qui n'avaient point été parés. Mais, dans ses affaires, il usait plutôt d'armes courtes, de la dague ou du stylet, quand il sortait, la nuit, avec un masque de fer à taillades.

De taille assez haute, svelte, il était toujours vêtu de noir, de fin drap de soie et de camelot, ne mettant la dalmatique que quand son maître donnait un grand repas dans son hôtel de la rue du Fer-à-Moulin. Il marchait alors en tête des plats, une baguette d'ivoire à la main, criant les mets. Pour le reste, il n'avait point mine de valet, et à Saint-Médard, qui était la paroisse du comte, il passait pour un homme très pieux et demeurait le secret espoir du curé en prévision de déconfitures possibles de huguenots. Parmi ses vertus si nombreuses, l'économie tenait la première place, et il se privait de tout pour amasser de l'argent, ayant réduit ses dépenses à l'indispensable ou, pour mieux dire, à néant. Il aimait cependant les filles et se plaisait à les tourmenter, à les faire pleurer sous lui ; il les alléçait par la promesse de les procurer à son maître et en jouissait sans bourse délier.

Son mépris pour les femmes étant devenu définitif, il les punissait, en les maltraitant, du penchant qui l'entraînait encore vers leur chair. Et, en ce moment, il prenait en pitié le comte avec ses racontars amoureux.

Accoudé à la table servie, François continuait à faire le portrait de la plus belle des huguenotes, se lamentait de ne point savoir son nom, où elle demeurait. Lazare,

indifférent de visage, cherchait en soi s'il pouvait bien la connaître. À grand'peine put-il, du verbiage vague de François, tirer quelque renseignement utile. Puis il le pressa de questions, s'attachant surtout au vieux seigneur, père ou mari de la dame. Puis il réfléchissait profondément, et, hochant le menton, allongeant le nez, il avait l'air d'un chien qui quête sur une piste. Enfin, il annonça, d'un air détaché, qu'il mènerait le comte dès le lendemain au château habité par le baron Hugues de Gardefort et sa fille Madeleine. Mais, selon lui, l'enthousiasme de François n'avait point lieu d'être, car la petite était tournée de façon ordinaire. Il craignait même qu'elle eût la taille plate et les jambes d'une maigreur à désoler, car Lazare ne pouvait sentir les femmes mal en point.

François, se levant, déclara qu'il allait partir sur l'heure et siffla pour faire seller des chevaux.

Mais Lazare osa contremander cet ordre et démontra le peu de raison de l'entreprise. La nuit était tombée, il pleuvait, et il n'y avait pas de lune. Irait-on se casser le cou dans cette obscurité, par les chemins du Berry, les plus mauvais de France, pour faire cinq grandes lieues, jusqu'à une gentilhommière entourée de fossés pleins d'eau ?

— Si nous y arrivons, qu'y verrons-nous, hors les grenouilles qui chantent dans les douves, un pont levé, des chiens aboyant assez haut pour nous mettre aux trousses tous les gens du pays ? On nous arquebuserait, même, que je n'en serais pas surpris. Et puis, croyez-vous qu'on va vous ouvrir, vous offrir le médianoche et faire lever la demoiselle pour vous présenter des dragées ? À votre place, monsieur, je finirais de souper et prendrais quelques rôties avec l'hypocras, chose bonne par les temps humides. Demain matin, j'aurai bien trouvé quelque moyen d'entrer chez le bonhomme et de vous faire avoir sa fille.

Mais quand ils se présentèrent, le lendemain, au château de Gardefort, ils trouvèrent les portes fermées, et la mine grise des gens qui se tenaient à l'huis ne leur donna pas bon espoir. François s'annonça comme venant faire une visite de voisin, on lui répondit que le baron était en tournée par ses terres, et pour plusieurs jours. Lazare, deux jours après, n'essuya pas une moindre défaite, car il ne put entrer, encore qu'il se donnât comme un bon huguenot arrivant d'Angleterre. Il en conclut, avec sagesse, que lui, comme son maître, étaient connus dans le pays, et qu'il fallait chercher d'autres voies.

Pendant toute une semaine François, Lazare, d'autres laquais rôdèrent autour du

château de Gardefort. La petite gentilhommière, obstinément close, ne s'ouvrit pour aucun d'eux. Lazare fit échapper un faucon dans le parc, puis s'en vint le réclamer. On ne lui laissa pas franchir la porte du pont et on lui rapporta son oiseau sans compliments. François envoya alors un de ses écuyers, Labriche, prendre des nouvelles du baron, comme s'il était un serviteur de M. l'Amiral ; et Labriche se déguisa sous une livrée aux couleurs des Châtillon, mais il ne pénétra pas loin et fut congédié avant d'avoir passé l'avant-cour.

François s'en désespéra, car le baron, non plus que sa fille, ne sortait jamais, et il apprit par un marmiton, dont il soudoya les services, que les Gardefort n'allaient plus au prêche ; un ministre génevois, arrivé avec Andréas Butschli, remplissait au château l'office de chapelain, et le grand Andréas lui-même y recevait l'hospitalité. Cela donna à François l'idée d'aller mettre le feu chez le baron. Mais les jours s'usaient en vains stratagèmes, et François déployait une activité fébrile, piétinant sur place, comme si, en s'occupant sans trêve de celle qu'il aimait, il arrivait effectivement à se rapprocher d'elle, et toujours il espérait trouver une occasion favorable à son amour. Lazare, vexé du peu de succès de ses ruses, attendait, découragé, qu'un autre vent soufflât et tournât la tête du comte vers un autre but. Au reste, il ne comprenait rien à cette extraordinaire passion, parlait de magie, essayait sans cesse les vins et les mets, craignant les philtres. Et il se demandait pourquoi François, à moins d'être ensorcelé, se rendait ainsi amoureux d'une petite fille entrevue à peine quelques instants.

Mais François passait sa vie à errer par les chemins, poussant son cheval, refaisant sans cesse la route entre la grange et sa maison, comme si la force de son amour dût y ramener celle dont le souvenir suffisait à occuper sa vie. Et il tressaillait dès qu'il apercevait la silhouette d'une femme, effrayait les paysannes travaillant par les champs, en courant de leur côté, s'arrêtait au moindre bruit qui devait, peut-être, annoncer sa venue, et pour lui la nature entière se rattachait à la fille du vieux baron.

Il devenait nerveux, s'exténuaient de jeûne, ayant perdu le boire et le manger, et il ne dormait point la nuit. Son esprit superstitieux s'exagérait, et comme il avait la tête faible, tout pour lui devenait présage, et sans cesse il interrogeait le hasard, étant de ceux qui restent assis, à la messe, pendant l'Élévation, dans l'espoir de gagner au jeu. Il s'en alla à la Trémouille, déguisé en bandoulier, fut arrêté par des sergents dangereux qui voulaient le livrer à la maréchaussée ; il en tua un, blessa les deux autres et arriva chez une sorcière, réputée dans le pays. Mais la femme était sortie ; elle ne revint que dans la nuit, le lendemain. L'on s'en fut dans la campagne, et François donna une

cinquantaine d'écus d'or, car il voulait connaître son sort par la magie. Un homme de mine sordide les rejoignit ; sous ses haillons on distinguait une robe de prêtre. Il baptisa un crapaud tiré d'un sac, lui donna le nom de Jean, la communion, un habit de velours vert, une couronne d'or. Mais la sorcière avait allumé du feu sous un chaudron, et elle interrogeait les vapeurs qui montaient en les divisant avec une baguette. La lune ne voulait pas descendre, et à peine prit-elle une couleur rouge. C'était là un mauvais signe qu'augmentait la présence d'Aldébaran, seul luisant dans cette nuit noire. La vapeur annonça enfin que le gentilhomme verrait sous peu la femme qu'il aimait, et il y aurait danger de mort. Puis tout disparut dans l'obscurité, et François s'en retourna plus content.

Alors il reprit courage et se mit à rechercher les dangers, croyant ainsi rapprocher l'instant d'une entrevue dont il attendait l'impossible. Et son amour, s'aiguissant, devenait une douleur où il se complaisait comme s'il devait en sortir quelque chose de grand et dont il ne mesurait pas l'importance. Au contraire des femmes qu'il avait aimées jusque-là, la possession physique de Madeleine ne lui semblait point désirable, et il vivait dans un espoir sans but précis comme sans limites, dans lequel paraissait s'élargir sa vie.

Lazare l'avait toujours considéré comme un imbécile, et il fut étonné, un jour, de l'acuité que tendait à prendre son esprit. François s'affinait comme un métal traité par l'alchimiste dans le creuset. Puis, meurtri par la solitude où il s'enfonçait chaque jour davantage, il atteignit au désespoir, prit la vie en dégoût, voulut oublier la cruelle à qui il écrivait sans trêve des lettres qui ne lui parvinrent jamais, car une gouvernante avisée, dame Jacqueline, veillait sur M<sup>lle</sup> Madeleine, empêchait toutes nouvelles de lui parvenir, et prévenait le grand Andréas des machinations du débauché de la Maison-Rouge. Le ministre trouva plus sage de ne point avertir le baron, jusqu'à nouvel ordre, du moins, car il se réservait ainsi l'autorité dans la famille.

François s'essaya aussi à aimer d'autres femmes, voulut pervertir la fille d'un greffier du Blanc chez qui il pénétra une nuit, et il s'attira ainsi les remontrances de l'archevêque de Bourges. Le curé du Blanc le signala à son prône, tandis qu'Andréas Butschli le prenait comme sujet de prêche sans le nommer cependant. Lazare, pour le consoler, lui amena des bohémiennes qui dansaient en faisant ronfler leurs tambourins. Toutes avaient des gorges de vierge, des hanches de femmes faites, des cheveux fins comme de la soie, ébouriffés comme la crinière des lions ; leurs yeux brillaient ainsi que l'escarboucle. L'une d'elles composa un philtre, et François



s'intéressa à sa fabrication. C'était une chose grave.

— Ce liquide magique, dit la Gypsie, je le fais pour l'amour de toi ! Le souvenir de l'autre passera de ton cœur.

En invoquant les esprits qui pleurent dans le feuillage des trembles, elle rassemblait dans un vase des os de mort pulvérisés, les chairs d'un lézard, son sang mêlé à celui d'une poule noire. Puis elle tira de son corset chargé d'appliques une de ces boîtes d'argent ornées de filigranes, comme en font les orfèvres d'Arabie pour y renfermer des amulettes. De la boîte elle sortit un petit objet enveloppé de soie jaune. C'était l'ongle d'une vierge, déterrée par une nuit sans lune, et qui avait été souillée par un prêtre. Elle jeta l'ongle dans le vase de cuivre, avec des reliques, des perles magiques, une hostie consacrée, quelques feuilles d'un rameau béni coupé avec une faucille de bronze. Et elle tournait autour du feu, chantant une mélodie traînante, la plainte d'un amoureux mourant de douleur, parce que sa fiancée a été emmenée par les Turcs. C'était la nuit, dans une cour intérieure de la maison ; la femme levait les bras en rejetant la tête en arrière, et, à la lueur du brasier, elle apparaissait comme dorée ; par instants ses pagnes rouges brochés d'or prenaient une coloration sanglante. François regardait le vase d'où montait une vapeur, et puis la bohémienne dont la taille souple se balançait sur les hanches suivant les mouvements du chant.

Aussi, il but le philtre et garda la femme. Il n'en fut que malade et chassa le lendemain la Gypsie après lui avoir collé trois pièces d'or sur le front et il lui défendit de revenir. Il prit les femmes en horreur et n'en voulut plus voir une seule. Pendant plusieurs jours il resta enfermé, tenant le masque dans ses mains, l'esprit perdu dans le vague, ne pensant à rien qu'à *elle*, se désespérant de ne plus se rappeler ses traits aussi nettement qu'au premier jour. Et il essaya de tracer un portrait de Madeleine, mais il ne put y réussir, car il ignorait le dessin.

Lazare étouffait de colère. C'était la première fois qu'il échouait dans une aventure, et il en garda contre la maison de Gardefort une haine que son amour-propre blessé faisait implacable. Sa colère s'augmentait à l'idée qu'il ne pouvait guère entreprendre contre le baron, cependant plusieurs fois il songea à l'assassiner. Mais il le savait, malgré sa religion, assez bien en cour, et on aurait pris parti contre le comte François. Retiré aux champs depuis des années, le baron de Gardefort menait une vie solitaire consacrée à l'agriculture et aux pratiques les plus étroites du culte réformé. Il était veuf depuis longtemps et possédait quelque bien, mais, dans le Berry, on le taxait d'avarice, tant son épargne était sage. Madeleine vivait encore plus renfermée que son père, ne

quittant jamais la maison où dame Jacqueline, que l'on accusait d'être une servante maîtresse, était toujours attachée à ses pas, la conseillant sur les devoirs du ménage, la surveillance des gens, la couture, la broderie, la fabrication des confitures. Sa vie se partageait entre ces travaux et des exercices de piété. C'était l'enfant chérie de M<sup>me</sup> Renée de Ferrare, qui l'aimait tendrement pour sa beauté et sa douceur ; Madeleine était sa filleule, et la vieille princesse avait promis de la doter richement.

C'était là ce que savait Lazare, et il en tirait de mauvaises conclusions pour son maître, car cette atmosphère rigoriste lui apparaissait comme peu propre aux entreprises de l'amour. Et il échoua dans une intrigue qu'il voulut nouer avec une des servantes du baron, pour avoir un pied dans la maison. La fille à peine soupçonnée fut envoyée à Sancerre, où l'escorta le baron lui-même.

Un soir, en passant à cheval devant Gardefort, Lazare montra rageusement le poing au petit manoir en criant des menaces, espérant peut-être qu'on l'entendrait et qu'on tirerait sur lui, tout lui paraissant meilleur que l'inaction. Mais il s'en fut tranquillement, sans être attaqué. Il se jura de livrer Madeleine au comte, et, se retournant sur sa selle, il lança cette malédiction :

— Huguenots de malheur ! C'est aujourd'hui la guerre entre vous et moi ! Dix ans, s'il le faut, je vous poursuivrai, mais je vous aurai, Dieu me damne !

Pour l'instant il ne voyait rien à faire, la violence était impossible dans ce pays où les protestants faisaient presque entièrement la loi. Car le seigneur d'Aloigny était gouverneur du Blanc, et bien que son fief relevât de Montmorillon, il dominait le pays par son château dressé comme un nid d'aigle sur les rochers, au bord de la Creuse, faisait la nique à Gilles de Souvré, gouverneur pour le Roy, et aussi à M<sup>gr</sup> Jacques le Roi, archevêque de Bourges. Et ils le redoutaient fortement.

Aussi avaient-ils signé, dès les premiers jours du mois, un acte d'obéissance au Roy, formé une ligue contre les entreprises des réformés dont les gentilhommières se dressaient autour d'eux comme autant de menaces. Le seigneur de Preuilly ne leur portait pas moins d'ombrage, et sans cesse ils devaient avoir l'œil sur une assemblée de huguenots qui se tenait au château de Savenet, près d'Argenton.

François avait pris, en toutes ces choses, le parti du Roy, signé les actes, adhéré à ce que l'on avait voulu, sans savoir ce dont même on lui avait parlé quand on était venu le voir à propos de ces choses. Et, quand il écrivait deux lignes, il lui fallait mettre de l'attention pour ne pas tracer le nom de Madeleine.

## II

François se décida, un jour, à renouer commerce avec le monde, et il alla faire visite à la marquise de Vauplassans qui demeurait à une petite lieue de la Maison-Rouge.

Son château, bâti par Pierre Nepveu, comptait parmi les plus beaux du Berry, et le père du marquis, à le faire construire, avait dépensé la moitié de sa fortune. Le marquis actuel, Henri Philibert de Vauplassans, avait encore du bien, car son avoir, grossi par des héritages, s'était augmenté de la dot de sa femme, Marguerite de Préchanteau, de la maison de Luxembourg-Martigues, riche de plus de quatre cent mille livres.

Elle reçut François avec joie. On l'avait cru mort, ou plutôt fort malade, à le savoir ainsi claquemuré dans sa maison.

— J'en suis sorti pour l'amour de vous, dit François en lui donnant un baiser.

— Voici un seigneur qui sera certainement de notre avis, interrompit un jeune homme pincé dans un corps de velours vert si étroit qu'il semblait devoir y étouffer. Et, se tournant vers François, il eut l'air satisfait d'un paon qui fait la roue.

Blond, d'allures efféminées, M. de Bellegarde se croyait très haut placé dans le monde, parce que son grand-père, le premier anobli de la famille, avait failli être pendu pour malversations du temps du Roy Charles VIII. Il revenait de Paris où il était allé acheter une charge et faisait la cour à M<sup>me</sup> de Vauplassans pour se pousser dans le monde. Et il continua sa conversation, racontant au marquis les splendeurs d'un tournoi auquel il avait assisté en Italie. François demanda des détails. Henri de Bellegarde fit une description enthousiaste de cette fête où chacun s'était ruiné pour paraître.

— J'y ai été de quatre mille écus, par ma foi !

Et, pour jouir de l'effet de sa phrase, il tourna sur ses talons et contempla amoureusement la marquise.

François convint que c'était là une belle chose, et le marquis ajouta en bâillant :

— De mon temps, on n'aurait jamais pu figurer avec une pareille somme. Mais, aujourd'hui, tout s'en va !

Et il profita de cette remarque pour essayer de parler d'une séance de joutes, où il avait remporté un prix. De Bellegarde continuait à prôner son tournoi, le marquis s'exclama enfin :

— Les tournois deviennent de plus en plus rares chez nous, la mode en passe, et c'est grand dommage ! Est-il meilleure occasion pour les gentilshommes de se montrer à leur avantage ? C'est là une école de guerre, et l'on y apprend encore mieux que dans les joutes à manier son cheval et ses armes.

Il se rengorgeait, tout en parlant, faisant valoir sa haute taille, droite malgré ses cinquante ans bien sonnés. Il était corpulent, le sang à fleur de peau, le poil encore noir, et il paraissait fier de sa force et de sa santé. Il fit craquer en se cambrant les piqûres de son pourpoint de taffetas brun, et reprit :

— Pour moi, je les aime passionnément ! Mais la noblesse provinciale ne prend plus plaisir à ces divertissements chevaleresques où brillent également la force et l'adresse. Et c'est une occasion de sortir ces belles armures de parade que nous donne le Roy, et qui restent sans emploi dans nos salles.

Et il continuait, s'écoutant parler. Tous approuvaient avec révérence, et le chapelain dormait dans une chaise à la façon de Marseille. M<sup>me</sup> de Vauplassans, assise dans une caqueteuse, s'éventait avec un chasse-mouches en plumes d'autruche. Elle était encore très belle, pâle, l'air noble, très soigneusement coiffée et apprêtée, et un peu serrée dans son corsage brodé de fines rayures d'or, elle respirait doucement. Sa jupe de velours noir à quille de brocart de Damas s'étendait autour d'elle en lourds plis, et, près d'elle, un petit Maure, accroupi à terre, tenait un singe enchaîné. Mais un perroquet se mit à pousser des cris affreux et coupa la parole au marquis.

François en profita pour déclarer que les tournois n'étaient point encore finis, Dieu merci !

— Ils seront en honneur tant qu'il y aura des gentilshommes capables de s'y présenter. Peur moi, je n'en ai jamais manqué un !

Ce mensonge gratuit ne souleva pas d'objections. Tous pensaient à autre chose, et de Bellegarde tendait à s'emparer du chasse-mouches de la marquise, la suppliant de le prendre comme esclave à son service.

François continuait à recommander les tournois, non pas tant pour abonder dans le sens du marquis que pour en tirer bénéfice. Une idée lui était venue, car son amour lui déliait de plus en plus l'esprit. Il fallait que Vauplassans donnât un tournoi, Madeleine y viendrait peut-être. C'était sa seule chance de la rencontrer, il s'y raccrocha avec l'obstination d'un mollusque perçant une roche dure.

M<sup>me</sup> de Vauplassans déclara que les tournois étaient une chose brutale. Elle leur préférait les cours d'amour dont elle rêvait de rétablir les lois. Aussi vivait-elle dans

un milieu de poètes de toutes sortes qui rimaillaient autour de ses cuisines, chantaient ses louanges en vers ampoulés, célébraient ses charmes et ceux de ses demoiselles d'honneur.

Et le marquis, pour arrêter cette averse de désobligeantes remarques, ajouta en les regardant :

— Toutes ces mignonnes aimeraient bien mieux voir des hommes se battre !

Leurs sourires furent leur réponse. Elles s'empressaient, comme un essaim d'abeilles, autour d'un drageoir de vermeil, y puisaient des confitures, avec des mines sérieuses et gentilles de filles de bonne maison. Leurs larges robes à longs plis droits étaient pareilles à de grandes cloches, leurs vastes fraises empesées ressemblaient à des plats où l'on aurait posé leurs têtes, et François, à regarder ces jeunes filles passer, retrouvait en chacune quelque chose de Madeleine. Un profil perdu, le contour d'une oreille, le galbe d'un cou lui donnaient l'illusion de l'absente. Puis il retombait dans la réalité.

— Je sais, continuait Vauplassans, qu'il ne faut point parler devant la marquise de ces divertissements barbares. M<sup>me</sup> de Vauplassans préfère les luttes en vers joliment tournés : tercets, acrostiches et ballades, voire les rondeaux, telles sont ses armes favorites.

Et, riant avec satisfaction, il se carra dans sa puissante stature d'homme d'armes.

— Je ne vois pas, ma chère, vos clercs ordinaires à cheval, la lance au poing, ni vos faiseurs de sonnets se heurtant dans une mêlée, l'armet grillagé en tête, l'épée mornée à la main !

Le chapelain, mal éveillé, dit quelques paroles confuses. Vauplassans crut trouver en lui un contradicteur :

— Tout doux ! tout doux, l'abbé ! Je n'attaque point la sainte Pléiade dont vous êtes une des étoiles !

Le prêtre avait essayé, une fois, de faire un cantique en vers ; aussi était-il considéré par les poètes de la marquise.

Et Vauplassans ajouta plaisamment :

— *Genus irritabile vatum* !

— Il faut, monsieur, répondit le châtelain, des poètes pour chanter les victoires des gens de guerre. Et il nommait Tyrtée. Tout en regrettant qu'il fût boiteux, Vauplassans lui reconnut quelque mérite ; et il cita Joachim du Bellay, pour qui il montra de la déférence. Ensuite il attaqua la jeunesse contemporaine.

Mais François s'écria :

— Pas que Dieu, marquis, nous vous prouverons que nous ne sommes pas manchots ! Et, tout d'abord, je vous provoque à cheval et pour six coups d'épée ! Eh ! continua-t-il plus tranquillement, qui nous empêche de donner un tournoi, puisque vous les aimez tant ? Voyons, marquis, vous pouvez bien nous offrir cette fête, car, ma parole ! on dépérit d'ennui !

Vauplassans objecta que c'était une grosse dépense et une grosse affaire. D'ailleurs, réunir autant de gentilshommes armés de toutes pièces pouvait, par ces temps de troubles, sembler séditionnel.

— Et pourquoi ? intervint le petit Bellegarde qui, appuyé sur la chaise de la marquise, lui roulait des yeux mourants. Votre château est au-dessus de pareilles accusations. Ça toujours été l'asile du beau ton pour les gens de qualité...

Il s'entortillait dans la plate banalité de sa phrase et en vint à parler de la religion.

— Laquelle ? demanda Vauplassans.

Cela prêta à rire, et l'on parla d'autre chose. Mais François tenait à son projet, il insista, obligea de Vauplassans à s'engager. Puis il lui fallut une date. Alors il ne quitta plus ce sujet.

— Mais enfin, dit Vauplassans, car il ne demandait qu'à donner cette fête où il comptait briller aux yeux d'une belle bourgeoise du Blanc, M<sup>lle</sup> Brunet, dont il poussait le mari dans les gabelles. Il faut savoir, mon cher Bernage, si nous pourrons réunir ici assez de combattants. Pour les spectateurs, je m'en inquiète moins ; on viendra de trente lieues à la ronde !

La marquise, gagnée par Bellegarde, qui lui parlait dans le cou, déclara qu'après tout le tournoi lui plaisait. Et, comme elle se piquait de politique, elle avança qu'elle inviterait toute la noblesse huguenote, pour faciliter les rapprochements.

François dressa l'oreille. Mais le chapelain déplora les excès des gens de la Religion et soutint que l'Église avait jadis défendu les tournois. Il changea cependant d'avis et déclara qu'un tournoi était la plus belle chose du monde, lorsque François lui eut insinué, à l'oreille, qu'il y aurait nécessairement deux festins et qu'on le prierait d'en assurer, en sous main, la bonne ordonnance.

— Nous serons sûrs de voir arriver, des premiers, M. de la Ménardière, dit la marquise.

Ces mots mirent tout le monde en joie ; les filles d'honneur en oublièrent leurs

confitures. Car M. de la Ménardière était une des singularités du pays. Avare fieffé, il habitait une héronnière des environs, où il se complaisait dans une économie crasseuse. Il n'était pas pauvre, loin de là. Son père était mort de chagrin d'avoir dû payer rançon après la bataille de Pavie, où il demeura prisonnier des Espagnols, et le fils n'avait jamais oublié cette catastrophe. Tondant sur un œuf, exagérant l'épargne, il chicanait ses fermiers, leur réclamant plusieurs fois leurs arrérages quand ils n'en avaient pas pris quittance. Vivant seulement du produit de ses terres, il enterrait son argent en diverses places et rôdait la nuit par le parc et les cours pour surveiller ses trésors. Il buvait du poiré, portait en toutes circonstances des chausses rapetassées. D'après la rumeur publique, il obligeait sa femme et ses filles à se vêtir de méchants drapeaux, de telle sorte que les pauvres dames n'osaient se montrer nulle part. Lui s'en allait dîner chez ses voisins, se réjouissant des invitations, les acceptant toutes sans en jamais rendre une seule.

Il avait l'habitude d'aller aux fêtes et aux repas, où il était prié, armé de toutes pièces, ou au moins d'un corselet à brassards. Et c'était chose bonne à voir que ce grand homme sec revêtu d'une armure complète d'Allemagne dont les rondelles d'épaule attestaient l'antiquité. Il la tenait de son père, et celui-ci l'avait héritée d'un parent qui l'aurait gagnée au combat d'Agnadel, à en croire les gens bien informés.

Et quand on lui demandait à quoi servait cet attirail guerrier, sa réponse était invariable :

— En ces époques troublées, un gentilhomme a tout à craindre. Un coup de dague ou d'épée, voire de pistolet, est chose plus facile à recevoir qu'à donner, par le temps qui court. Au reste, rappelez-vous la mort de M. de Guise. Je sais ce qu'en vaut l'aune !

Conciliant ainsi l'économie avec la prudence, il ne portait sous ses armes qu'un méchant collet de buffle, et ménageait manteaux et pourpoints.

Quand les rires se furent calmés, la marquise se moqua de diverses personnes, on passa à d'autres, et peu se virent épargnés. Les femmes ne furent pas oubliées, chaque nom cité devenant matière à d'interminables commérages.

— Je ne verrais pas d'inconvénient, dit Vauplassans, à inviter quelques bourgeois ; en ce moment il faut s'appuyer sur tout le monde. D'ailleurs, ils ont souvent aussi bonne mine que nous ; tel est cet échevin Rabec qui promène sa femme en carrosse, tout comme vous et moi ! Cette dame Rabec n'est, du reste, point des pires, avec la fille de M. Michaut du Blanc, cela fait une paire présentable. Ce petit robin de Michaut ne pourra que gagner à voir comment nous faisons les choses. En bonne politique, je

dois la même politesse au grènetier Brunet. Inscrivez, l'abbé, le nom de Brunet. Ce Brunet doit être marié, sans doute ; écrivez donc à tout hasard le nom de M<sup>lle</sup> Brunet...

Un silence glacial se fit. Tous regardaient la marquise, car la liaison du marquis et de la femme de l'homme aux gabelles n'était un mystère pour personne. M<sup>me</sup> de Vauplassans, les lèvres pincées, affecta de s'éventer plus fort ; avec une moue méprisante et un haut de sourcils elle toisa Vauplassans. Mais comme il lui tournait le dos, elle regarda le petit Bellegarde d'un œil langoureux, et il en conçut de l'espoir.

— Voyez donc comme la marquise est belle aujourd'hui ! dit-il à François, et il lui demandait s'il pensait qu'il eût quelques chances.

François l'encouragea en lui vantant la bonté sans limites de la marquise et ses cheveux noirs qui, paraît-il, lui tombaient jusqu'aux jarrets.

Vauplassans, s'étant tiré de sa phrase, s'écria tout à coup :

— Et Gardefort ! Mon vieil ami Hugues de Gardefort ! Écrivez le nom de ce vertueux protestant, l'abbé. J'irais plutôt l'inviter moi-même, ce vieux compagnon d'armes.

Un vertige prit François, ses oreilles bourdonnaient. Mais, sournoisement, il s'absorba dans la contemplation du perroquet.

— Ah ! oui ! J'entends qu'il vienne, dit la marquise, et avec sa fille, cette charmante Madeleine, la perle du Berry. Voilà, messieurs, un lis sur lequel les guêpes et les frelons n'oseront point venir butiner !

François enfouit son visage dans son mouchoir. Il se sentait rouge, et on le regardait, car on le croyait pris d'un fou rire. La marquise lui dit vivement :

— Ah ça, mauvais garçon, n'allez-vous pas vous gausser de cette enfant et faire croire qu'il y ait à dire sur Madeleine de Gardefort, la plus belle et la plus pure des jeunes filles du pays, du Bourg-Dieu à Saint-Pierre de la Trémouille ?

Mais François s'en défendit avec une énergie qui surprit. Il ne la connaissait même pas de nom. D'ailleurs, il ne riait pas, il avait simplement éternué. Et comme il paraissait se fâcher :

— Allons, bon ! dit la marquise, le voilà maintenant amoureux ! C'est certain, Attendez au moins de l'avoir vue !

Puis, s'adressant au marquis :

— N'oubliez pas surtout le baron Jacques de Morguen, invitez-le toujours. S'il peut laisser ses fourneaux et ses poudres, ses alambics et ses liquides magiques, le grand



Hermès, il viendra nous étonner par quelque profonde observation sur la faiblesse de l'humaine nature.

— Le fait est, dit Vauplassans, que notre ami l'alchimiste a peu de sujets de dissipation. Il vit renfermé dans la tour de sa bicoque de Montgerbau comme un limaçon dans sa coquille, et ne donnerait signe de vie, n'étaient les flammes vertes et rouges qui luisent souvent jusqu'ici dans la nuit. Que Dieu me soit en aide ! mais j'ai cru, vers minuit, voir le grand diable d'enfer en sortir !

Bellegarde opinait pour qu'on se défiât du sorcier. Il faudrait, dans le cas où il voudrait courir, le sommer de ne pas appeler à son aide les maléfices du Malin.

Le chapelain critiqua son impiété et le dépeignit comme un homme vaniteux, méprisant autrui, la tête perdue dans des chimères.

Mais la marquise prit la défense du baron.

— Je le trouve rempli de charme. Cet homme, si jeune encore et qui a parcouru le monde entier, qui sait tout et qui vit isolé comme un anachorète, m'intéresse vivement. Malheureusement il ne sort jamais, et je l'ai vu seulement deux fois. Il m'a donné des miroirs étranges où rien ne se trouve gravé, ils reproduisent cependant des caractères quand on réfléchit leur lumière sur un mur. Il m'a donné aussi des oiseaux de paradis, ils n'ont pas de pieds et nichent dans les rayons du soleil, et encore des coquilles énormes où l'on entend toujours le bruit de la mer. Il vous explique toutes choses d'un air simple et tranquille, il sait le grec comme Budé, l'arabe et l'hébreu comme Vatable, d'autres langues encore...

— Il avait fait, prétend-on, interrompit Vauplassans, pour la Reine mère, un petit lion mécanique. Et ce lion donnait la patte aux bons catholiques, mais la refusait aux gens de la Religion.

Le chapelain leva les yeux au ciel pour le prendre à témoin de l'exagération de ce dire. On ne pouvait, d'ailleurs, sans la sorcellerie, expliquer une pareille chose, et il accusa les magiciens et leurs pratiques.

— En tout cas, dit Bellegarde, de Morguen passait couramment au Louvre pour savoir fabriquer de l'or.

François crut se rappeler qu'en effet on en avait parlé un moment à la cour :

— J'en ai entendu raconter beaucoup sur lui. Mais il n'a fait que passer, car il avait déplu à M. de Guise.

Il prononça ces derniers mots avec amertume, plein de rancune contre ces Lorrains qui l'avaient fait bannir. Puis il pensa que sans eux il n'aurait point rencontré

Madeleine, et il retomba dans sa rêverie.

Un silence se fit, car on aimait peu à parler de ceux de la maison de Guise, et Vauplassans ne les chérissait nullement. Il haussa les épaules plusieurs fois, puis coupa net, avec une baguette qu'il avait à la main, une haute fleur épanouie dans un vase émaillé. Ce fut sa manière de montrer le plaisir qu'il aurait à faire sauter ces Guise par-dessus son épée.

François s'impatientait, car on ne parlait plus des Gardefort ; il n'osait ramener la conversation sur eux. Et il se mit à persécuter le petit Bellegarde, lui gageant qu'il le mettrait dans un sac, sans aucune aide. Les rires des jeunes filles s'élevèrent comme une gamme de notes perlées ; toutes étaient mises en gaieté par l'idée de voir Bellegarde dans le sac, et elles criaient d'en apporter un. L'autre, déjà rouge de colère, craignant le ridicule devant la marquise, commençait à se fâcher.

Mais M<sup>me</sup> de Vauplassans appela François près d'elle et lui vanta les vertus d'un cosmétique unique qu'elle venait de composer avec quelques drogues rares de l'Orient rapportées par M. de Morguen. François commençait à le prendre en haine, à force d'en entendre ainsi parler, car la supériorité du baron le mettait, lui, dans une situation inférieure et dont, à ses yeux, son amour était diminué. Aussi restait-il distrait, et la marquise lui donnait des coups d'éventail sur les doigts pour qu'il écoutât sa recette.

Des rires montaient à l'autre bout de la terrasse où Bellegarde, sous prétexte de débarrasser M<sup>lle</sup> Marguerite de la Palaye d'une bestiole grimpant dans ses cheveux, lui tirait sournoisement les oreilles. Et la jolie fille criait comme une perruche qu'on plume, tandis que ses compagnes se moquaient du petit jeune homme en velours vert.

Du haut de la terrasse, se continuant en un large escalier dont les marches baignaient dans l'eau, on apercevait les peupliers du parc. Par endroits ils formaient rideau, et entre leurs troncs grisâtres, sur l'épais gazon, d'un vert gai, s'accroissaient les masses plus sombres des hêtres et des chênes. Sur l'étang, la surface tranquille se ridait de petites ondes que laissaient après eux les grands cygnes avançant doucement comme des galères chargées de voiles blanches. Un paon, posé sur un vase, faisait luire au soleil son plastron émeraude éclairé d'azur. Les groupes animés brillaient sous le ciel de mai, et sur les dalles de marbre la lumière mettait des notes éclatantes parmi les velours, les broderies, les bijoux, les armes. Coiffées de toques ou de petits bonnets avançant en pointe sur le front, les cheveux relevés et enroulés au fer, les têtes des femmes sortaient des hauts collets, posées sur les fraises empesées, comme des fleurs du goulot évasé d'une aiguière. Sous la lourdeur des étoffes, drapant le corps de leurs plis raides et pe-

sants, les figures paraissaient encore plus vivantes, avivées par le fard. Et les costumes riches et sombres des hommes faisaient paraître plus chatoyantes les robes de velours ciselé, de damas, de drap de soie broché d'or.

Et François pensait, au milieu de cette splendeur, à des yeux qui, pour lui, surpassaient la gloire du soleil, car ils éclairaient la tristesse de sa vie. Il était, en effet, de plus en plus triste et se gardait de la gaieté ainsi que d'une profanation.

Les préparatifs du tournoi amenèrent une diversion précieuse à sa mélancolie. Les trois semaines qui le précédèrent lui parurent durer quelques heures, car jamais, en sa vie, il ne déploya une pareille activité. Chaque démarche qu'il faisait, tout effort accompli, étaient pour lui une maille ajoutée au réseau dans lequel il enserrait Madeleine, un chaînon de plus à la chaîne qui devait la fixer à lui.

Aussi accomplit-il des choses extraordinaires. Il ne quittait plus le château de Vauplassans, s'étant fait l'ordonnateur de la fête. Il dirigeait les coupes de bois, encourageait les charpentiers, surveillait la construction des tribunes. Il s'abaissa à fréquenter avec des architectes et leur soumit des plans, régla les espaces nécessaires pour séparer les barrières, choisit des tapisseries. On le voyait courant par les salles, montant dans les combles, descendant aux caves, et il prit un jour un râteau des mains d'un jardinier maladroit. Cela acheva de le perdre dans l'esprit de M. de Bellegarde qui s'était installé au château et vivait dans les jupes de M<sup>me</sup> de Vauplassans. Mais le marquis, dans l'intérêt de la fête, ne pouvait plus quitter Le Blanc en Berry, où il passait souvent jusqu'à trois jours de suite, et une affaire de faux-sauniers avait appelé M. Brunet à Châteauroux, où il demeurerait fort occupé.

François avait envoyé en Allemagne pour avoir des épées. Lazare était parti pour Milan avec un haut-de-chausses et un pourpoint au comte, d'après lesquels on allait battre une armure dans les ateliers de Negroli. Labriche était allé à Paris acheter des plumes d'autruche, et il venait d'expédier une agrafe de housse qui coûtait deux cents écus. François occupait cinq tailleurs et deux orfèvres, trois selliers et un brodeur de blasons. Et certains, par envie sans doute, répandirent le bruit qu'il avait fait enfermer ces gens mécaniques dans sa maison, où il les gardait à vue.

Mais il ne cessait de travailler avec la marquise, qui le consultait sur les questions de préséance, la distribution des places, les tentures des tribunes. Et il donnait des conseils à M. du Verger, le maître d'hôtel, sur l'ordonnance des mets, la disposition du festin. Les détails de cérémonial étaient plus importants encore ; il fallait les régler en évitant de froisser chacun. La marquise était amie des formes, et dans son château

régnait l'étiquette d'une petite cour. Aussi réclama-t-elle l'application des anciens rites, l'établissement de rois d'armes, de hérauts, de juges diseurs, d'autres choses encore. Elle tenait surtout à ce que les dames pussent recommander les chevaliers dont elles avaient à se plaindre, en venant, la veille, toucher leur écu suspendu à un mât. Le marquis s'opposa à cette antique coutume ; il la trouvait mauvaise et propre à créer des haines dangereuses, chose à éviter en ces moments où tout était prétexte pour donner de mauvais coups aux gens. Il se méfiait surtout de sa femme qui se serait peut-être vengée de ses amours avec la dame aux gabelles. Il ne tenait pas, expliqua-t-il à François, son confident, à se voir, dès la première mêlée, désigné aux coups de tous les tenants et obligé d'abandonner, selon l'usage, son destrier et ses armes, pour rester à cheval sur la barrière pendant une heure. François soutint le marquis, il craignait d'ailleurs une pareille aventure, et, devant Madeleine, il se fût plutôt fait tuer que de passer par un tel affront.

On s'occupait de nommer une reine du tournoi. François, par déférence, le marquis, par politique, insistèrent pour que la marquise acceptât cet honneur. Elle rappela que l'usage était de prendre pour reine des jeunes filles :

— J'en ai des plus belles sous la main, dit-elle. Et c'est Madeleine de Gardefort que je désire comme reine de notre tournoi.

François, très ému, ne dit rien. Le marquis approuva le choix, par indifférence ; d'ailleurs, il ne pouvait proposer M<sup>lle</sup> Brunet, mais il s'était promis de lui donner une des meilleures places. Une objection de la marquise faillit cependant tout gâter. Elle craignait que le baron Hugues, homme austère, ne déclinât l'invitation.

— Il l'a acceptée, fit le marquis, j'ai reçu ce matin une lettre de lui. Il a un procès avec M. de la Ménardière au sujet d'une pièce de terre, j'ai bien envie de les faire courir l'un contre l'autre. Qu'en pensez-vous, comte de Bernage ?

Mais François répondit vaguement. Car il avait l'âme pleine de ravissement, et il restait comme engourdi dans son bonheur. Puis il eut envie de sauter, de danser, et il courut aux écuries, où une inspection l'attendait. Étouffant de joie, il allait, léger, agissant comme dans un songe.

Ainsi, la belle invisible allait venir dans ce château où il était comme chez lui, où l'on ferait grand éloge de ses mérites ; d'ailleurs, il se chargerait d'éblouir Madeleine, comme toutes les femmes qu'il avait rencontrées. Et il se délectait à penser à la belle tournure qu'il aurait dans la lice avec sa superbe armure gravée et dorée qui — il l'avait

enfin reçue la veille — prenait son corps comme un gant habille la main. Il se vit sur un grand cheval bardé d'acier par-dessus la housse à ses armes, donnant de grands coups d'épée, brillant comme saint Michel Archange, écrasant tous les hommes, puis venant recevoir le prix du tournoi des mains de Madeleine de Gardefort.

Et elle lui donnerait un baiser.

Cette idée lui semblait quelque chose d'immense, comme la réalisation d'un rêve, un événement en dehors de la réalité. Et le souvenir de toutes celles qu'il avait aimées et effectivement possédées s'effaçait de sa pensée, comme s'il n'avait jamais rien connu ni chéri en dehors d'elle. Sa vie recommençait, loin d'un passé désormais aboli, au jour où il avait vu Madeleine revenant du préche d'Andréas Butschli.

Pendant deux semaines ce fut, aux alentours du château de Vauplassans, un va-et-vient continu. Tous les hobereaux, de dix lieues à la ronde, s'occupaient du tournoi dont la nouvelle se répandait encore plus loin. Chacun envoyait aux informations, cherchant à savoir comment paraîtrait le voisin. Les tailleurs et les habilleuses furent en butte à de subtiles intrigues, car des gens malicieux cherchaient à les suborner. Les hommes se montrèrent encore plus acharnés que les femmes ; ils firent, en quelques jours, tripler le prix d'un certain velours de Constantinople, dont la dernière aune se vendit trois cent cinquante livres. Ce fut le marquis de Vauplassans qui l'acheta, et elle servit à faire un corsage à M<sup>lle</sup> Brunet, afin qu'elle pût paraître au tournoi à son avantage. Gilles de Souvré envoyait cependant aux écoutes, et, un moment, il crut à une prise d'armes de ceux de la Religion, tant les armuriers et les maréchaux battaient le fer dans son gouvernement. Et comme c'était un homme prudent, il résolut de ne point aller au tournoi de Vauplassans sans sa compagnie de gendarmes.

Ils arrivèrent, précédant le carrosse de M<sup>me</sup> de Souvré et de ses filles d'honneur. Le gouverneur venait à côté sur un cheval turc, flanqué d'un conseiller au Parlement et d'un évêque qui se trouvait là d'aventure.

Devant eux, la foule épaisse s'ouvrait avec un mouvement d'ondes allongées où se traçaient des remous. On voyait rouler les têtes découvertes comme de petites vagues moutonnées. Le prélat faisait près du carrosse rouge et doré une tache violette, et il bénissait tout ce monde, de sa dextre étendue, du haut de sa jument pie. Le conseiller se balançait sur sa mule blanche avec un sourire bienveillant. De la porte du parc à l'enceinte du tournoi, en avant des parterres des jardins en broderie, les deux cents cavaliers armés de toutes pièces s'arrêtèrent de chaque côté de l'avenue, comme deux rangées de statues de fer. Et, appuyés sur leurs lances, sabots à terre, pennons en l'air,

le poing sur l'arçon, ils demeurèrent immobiles. Mais les officiers, en armures dorées, furent priés de venir sous les tentes. et M. du Verger donna l'ordre que chaque maître fût traité comme il convient, de telle sorte que les gendarmes du gouverneur ne firent que boire pendant la durée du tournoi.

M. de Vauplassans accourait, tenant sur un plateau de vermeil le drageoir d'or ; entouré de ses gentilshommes, il s'empressait auprès de M<sup>me</sup> de Souvré qui, descendue de son carrosse, s'avancait, au milieu de ses demoiselles d'honneur, avec une allure tranquille de femme grasse. Comme sa robe de brocart pesait près de soixante livres, elle s'appuyait sur l'épaule d'un page, un autre portait la queue. De Bellegarde tenait l'étrier au gouverneur. Gilles de Souvré s'aïda de son bras pour descendre, car il souffrait de la gravelle. Il prit des confitures, embrassa Vauplassans et baisa sur le front la marquise, qui se recula un peu pour ne pas y laisser son blanc. Et, comme on lui apportait du vin d'Espagne, il en but une rasade, en soulevant son bonnet, à la santé du Roy. Tous se découvrirent.

Cependant, Vauplassans le haranguait pour le remercier de la grâce qu'il faisait à son château et le suppliait d'accepter d'être le premier juge du tournoi, car cet honneur lui revenait entre tous. De Souvré se confondit en remerciements ; il répondit brièvement, car derrière lui les nouveaux arrivés se pressaient ; et, comme sa femme venait d'entrer sous le pavillon, il donna le bras à Vauplassans et gagna la place qu'on lui avait réservée au milieu des juges. C'étaient tous de vieux gentilshommes, de la meilleure noblesse du Berry, et amis de M. de Vauplassans. Ils tenaient dans leurs mains la baguette d'ivoire, insigne de leur dignité, et parlaient du produit de leurs terres, de l'état des affaires du royaume et aussi du dîner, qu'ils attendaient.

L'heure disait midi, et par une belle journée de juin — on était le 14 — le soleil commençait à darder ses rayons tamisés par de grands vélums de toile blanche tendus au-dessus de l'enceinte. Longue de cent pas, large de trente, elle était enclose de barrières de bois qui laissaient entre elles et les tribunes un espace de cinq toises formant allée, où s'empressaient les écuyers, les hérauts, les pages. Des tapisseries habillaient le revêtement des tribunes, leurs gradins étaient couverts de tapis turcs, et sur les rampes s'appuyaient, comme sur des accoudoirs, les femmes dont les robes chargées de broderies luisaient avec des tons gais.

La tribune d'honneur occupait le milieu du long pan de gauche, drapée de grandes pièces de velours violet avec les bordures en feuilles de houblon d'or jaune et les armoiries des Vauplassans et des Préchanteau, répétées de place en place par des ap-

pliques d'émaux. Et chacun, à contempler ce luxe, s'en montrait réjoui comme d'une flatterie à soi destinée.

M<sup>me</sup> de Souvré venait de prendre place à côté de la marquise de Vauplassans, d'autres dames encore : mais, en avant, deux chaises demeuraient vides, attendant Madeleine de Gardefort et M<sup>me</sup> de Puyaubrais.

Du dehors, on arrivait toujours ; les valets s'empressaient. Les allées du parc se remplissaient de chevaux ; mais beaucoup de hobereaux arrivaient à pied, avec les bottes poudreuses armées d'éperons très longs et dont les molettes résonnaient sur les dalles des cours.

Une table d'honneur était réservée au gouverneur et aux juges ; l'évêque, le conseiller s'y assirent. Les autres hommes s'attablaient sous une longue tente où était dressée une collation. Sur la blancheur des nappes, les surtouts chargés de fleurs, les plats d'argent pleins de viandes, les montagnes de fruits brillaient sous les rayons du soleil qui entraît à flots, chaque fois qu'on soulevait les tapisseries en passant. Et, assis dans un coin obscur, loin des regards de M. du Verger, M. de la Ménardière se nourrissait, solitairement.

François faisait les honneurs ; installé au haut bout de la table, il envoyait à boire à tout venant, recevait les compliments de tous. Car il ne laissait ignorer à personne qu'il était le promoteur de la fête, qu'il en avait réglé les détails. Chacun s'extasiait sur la cour transformée en lice, sur le pavé recouvert d'un plancher sablé, sur les tribunes adossées aux murs, sur le haut balcon des grandes fenêtres formant loges où étaient installés les musiciens.

Derrière sa chaise, Lazare, en roi d'armes, revêtu d'une dalmatique de drap de soie tanné et violet, couleurs de François, lourde de broderies et d'armoiries, se tenait immobile, regardant l'entrée. Et aucun ne pouvait pénétrer dans la lice sans passer sous ses yeux. À un moment, il pesa fortement des deux mains sur le dossier. Ainsi François apprit que M<sup>lle</sup> de Gardefort venait d'arriver.

— À nos dames, messieurs, fit-il en se levant.

Tous, le bras tendu, le verre au poing, portèrent cette santé ; et ceux qui n'avaient point de dame affectèrent de se montrer les plus empressés. Mais le comte était déjà à l'entrée de l'enceinte. Madeleine s'avancait alors à côté de son père dont l'habit de camelot noir, taillé à l'ancienne mode, faisait paraître sa robe plus blanche.

Quand il s'approcha d'elle, lui offrant sa main revêtue du gantelet, elle ne put

s'empêcher de tressaillir et s'appuya dessus en rougissant. Elle avait entendu parler vaguement de l'amour que lui portait François. Mais, à ce contact, son cœur fut comme meurtri dans sa poitrine, sous une angoisse qu'elle n'avait jamais ressentie. Armé de toutes pièces, serré dans son armure dorée, le comte ne laissait voir que sa tête, car derrière lui un page portait son armet dont le haut plumail frisé mesurait près de quatre pieds. Son visage était si beau que tous les apprêts et les cosmétiques du coiffeur, les bijoux chargeant outrageusement ses oreilles, ne lui ôtaient rien de son charme. Et quand ils entrèrent tous deux, dans la gloire de leur jeunesse et de leur beauté, traversant le champ du tournoi, on crut voir le grand saint Georges, ramenant cette fille d'un roi qu'il sauva jadis des griffes et des dents du dragon.

Elle ne lui venait point à l'épaule, malgré les talons de ses mules. Et pourtant elle était grande, vraiment, car lorsque M<sup>me</sup> de Vauplans vint l'embrasser, elle dut se hisser sur ses pointes.

En regagnant le pavillon où se tenaient les gentilshommes qui devaient courir, François marchait à peine droit. À travers le cuir d'élan de son gantelet, il lui semblait sentir encore l'empreinte de la main de Madeleine qui le brûlait et le glaçait à la fois. Et il se reprochait de n'avoir su que lui dire.

La tête lui tournait ; il s'appuya sur l'épaule de Lazare, but un grand verre de rosolis, puis se trouva mieux. Par une fente, entre deux panneaux d'étoffes, il apercevait M. de Gardefort reçu avec égards par le marquis et le gouverneur, puis Madeleine, assise près de M<sup>me</sup> de Souvré sur un grand siège doré. Et elle était toute rose, d'émotion sans doute, à l'idée d'une semblable journée. Dans sa robe de damas blanc qui l'habillait des pieds aux oreilles, elle s'épanouissait comme une fleur. Un col montant, cerclé d'or et de rangs de perles fines, enserrait son cou, surmonté d'une petite fraise délicatement tuyautée. Une torsade de perles formait couronne au-dessus de son chignon serré et tordu, dont les tresses brillaient comme de l'or fondu, découvrant sa nuque ambrée qu'il voyait quand elle tournait la tête. Et il lui prenait envie d'aller y mettre un baiser.

Mais une rumeur s'élevait. Courant par les gradins, elle devenait plus forte ; il y avait de l'admiration et de la surprise.

C'était le marquis de Vergennes, arrivant du Blanc et qui entrait avec M<sup>me</sup> de Puyaubrais, veuve d'un commissaire des guerres.

Il s'avança, saluant haut et d'un geste large avec son bonnet à plumes blanches et à enseigne d'or ; et sa large barbe, étalée en éventail sur sa poitrine bombant le pourpoint de soie vert-mousse, était fleurie comme celle de l'empereur Charlemagne. Portant



beau, de grande taille, il avait une figure insignifiante et majestueuse qu'éclairaient un grand contentement de soi-même et une confiance imperturbable dans le sentiment de sa force.

Les femmes, sur son passage, se poussaient pour le mieux voir. Et elles se disaient que, malgré ses onze lustres hautement avoués, il pliait un fer à cheval entre ses doigts, et elles chuchotaient d'autres histoires.

Valentine de Puyaubrais, de sa main gauche appuyée sur le poing du grand seigneur, tenait un éventail de plumes de tisserin dont le milieu était un petit miroir encadré de pierreries qui scintillaient de mille feux. Sous le souffle ardent des hommes se coudoyant pressés pour la regarder de plus près, elle passait blanche dans ses étoffes noires, et la queue carrée de sa robe, traînant à trois pas derrière elle, la faisait paraître plus grande.

Ses cheveux fauves étaient couverts de poudre violette, ce qui était prodigalité, car cette poussière valait plus que son poids d'or. Et sous la guimpe de crêpe noir fermant son corsage décolleté carrément, très bas, sa chair rose et ferme de belle femme mûre apparaissait comme nacrée, les fines mailles noires la rendant plus douce à l'œil. Un émail allemand, suspendu à un large collier d'orfèvrerie, descendait entre ses deux seins dont on entrevoyait les pointes. Dans sa manche en aileron, qu'elle retenait roulée sous son bras droit, s'apercevaient le museau pointu et les yeux brillants d'un adiver. Ses mains dégantées étaient couvertes de bagues ; ses oreilles rouges rappelaient le galbe gracieux des conques, et leurs pendants étaient chargés de rubis, de grenats, de saphirs. Son corsage, très long par devant, était couvert de broderies ; sa robe avait sa queue de brocart de Venise ; cinq rangs d'arbachures d'or en cerclaient le bas. Et une cordelière de soie tressée d'argent retombait en bouterolles d'or où les diamants luisaient comme des lucioles dans la nuit. Mais son bonnet de veuve était rehaussé d'émaux noirs.

Et devant cette richesse écrasante, devant cette impératrice beauté, toutes se pinçaient les lèvres d'envie. Car la grâce de son visage valait son luxe, et sans fard d'aucune sorte, semblait-il, ses yeux de la couleur des violettes, ses sourcils bruns, le vermillon de sa bouche, la nacre de ses dents, la pureté de son teint, ressortaient radieux à désespérer les autres femmes. Les jeunes se disaient son âge et la faisaient contemporaine de M<sup>me</sup> de Valentinois ; les vieilles se scandalisaient de l'insolence du décolletage, et, d'un ton sucré, la plaignaient du mal qu'elle devait souffrir à être ainsi serrée dans son corset.

Mais les hommes la dévoraient des yeux et, de rage de ne pouvoir la posséder, s'en

racontaient, avec des rires jaunes, les pires histoires. D'autres, plus naïfs, admiraient franchement, et tous, la bouche sèche, demeuraient là sur son passage, comme ces marmiteux qui mangent leur pain sec à la fumée des rôtisseries.

Cependant, M. de Vauplassans s'empressait et, à travers la foule, parvint à la joindre. Sans oser lui donner un baiser, par égard pour la jalousie connue de Vergennes, il la conduisit à sa place. Elle s'assit. Puis il s'esquiva, car M<sup>lle</sup> Brunet arrivait avec un joli manteau couvert d'appliques, une fraise à la confusion, un toquet de velours zinzolin ; et son nez retroussé, ses joues roses, ses yeux bleus limpides disaient sa joie de se trouver dans une si noble compagnie. Valentine s'était assise auprès de Madeleine. Toutes les femmes demeurèrent surprises, car, à les voir ainsi côte à côte, on eût juré qu'elles étaient sœurs, et certaines trouvaient que la femme en son automne éclipsait encore la jeune fille en son printemps.

Valentine était si blanche que, comme Léda, seul un cygne eût dû jamais la couvrir. Elle faisait penser aux nymphes des sources, poursuivies par les satyres expirant d'amour sans les pouvoir jamais atteindre, à ces déesses marines qui apparaissent aux vieux nautoniers sur la pâle écume des vagues, au loin, à la limite des mers inconnues où ils s'aventurent pour les joindre et n'en revenir jamais. Vingt hommes s'étaient fait tuer pour elle ; on en parlait jusque chez le Turc. Le Sultan, à en croire les gens bien informés, avait promis cent mille écus d'or à qui l'amènerait à son harem. Cosseins, après boire, avait juré de la posséder morte ou vive à la prochaine prise d'armes, car elle était de celles dont la possession vaut bien le sac d'une ville. Un parti s'était formé, d'après d'autres, pour faire d'elle la maîtresse du Roy ; mais les Guise avaient craint qu'elle ne rendit Charles IX huguenot. Et on l'empêchait de paraître à la cour.

Quant aux gens du parti, surtout les barbes grises du clan de Coligny, ils la tenaient pour une pierre de scandale, et les ministres la traitaient à haute voix de Jézabel et de Chananéenne jusque sous la canne de M. de Vergennes, tant cette sorte de gens est ennemie des choses de l'amour. Et le marquis ne prenait pas cela en gaieté, car il avait déjà fait assommer par ses laquais quelques-uns de ses détracteurs. On l'accusait même d'avoir fait bâtonner le pasteur Onimus Kalbhaus, qui les avait pris tous deux pour sujet de prêche. Onimus s'était réfugié chez le baron de Gardefort, mais l'Amiral avait arrangé cette affaire, car il tenait à Vergennes pour ses prêts d'argent et aussi pour ses deux compagnies de gendarmes.

La lice se désemplissait peu à peu ; enfin, elle se vida, et des trompettes sonnèrent. Des hérauts d'armes firent des cris, puis des cavaliers s'entre-choquèrent. M. de Vau-

plassans se signala dans une lutte à l'épée contre un officier de cheveu-légers venu de Bourges. M. de Bellegarde, habile aux exercices du carrousel, fit voler des têtes de Turcs avec sa bourdonnasse, et il chevaucha dans la mêlée en portant les couleurs de la marquise. Du reste, il ne cachait plus son bonheur, et Vauplassans demeurait le seul à l'ignorer. Puis des quadrilles se formèrent ; faisant volter et pirouetter leurs chevaux, les gentilshommes s'évitaient, se poursuivaient, se croisaient. Un jeune Italien lança des javelines contre une targe. Enfin, l'on entendit un grand appel de trompettes.

Alors il y eut un silence : Lazare, accompagné de quatre hérauts d'armes aux couleurs de Bernage, entra dans l'arène, précédant François monté sur le Christophe. Et tous admirèrent ses armes dorées, sa belle mine, le luxe de sa maison. Les trompettes sonnèrent encore, tout bruit cessa, et le roi d'armes annonça que M. le comte François de Bernage tiendrait le champ contre tout venant. Et, pour donner plus de force à son dire, Lazare jeta un gantelet de tournoi sur le sable. Un des hérauts le ramassa et le portait bras tendu, pour l'offrir ; les autres frappaient de leurs bâtons les écussons accrochés au revêtement des tribunes, aux mâts, sous les faisceaux de palettes de quintaine.

Portant au bras droit une manche de satin blanc attachée par-dessus l'épaulière par des aiguillettes de soie, François parcourait l'enceinte, visière baissée, regardant Madeleine à travers les fentes de la vue. Puis il s'arrêta devant elle et s'inclina sur le cou de sa bête qui ployait les genoux, tandis qu'il saluait de l'épée. Sa bonne grâce lui valut des applaudissements, Valentine lui jeta une rose prise dans un gros bouquet posé sur ses genoux, mais Madeleine rougit en voyant la manche et baissa les yeux, comme confuse sous tous les regards qu'elle sentait peser sur elle.

François continuait à remplir la lice de son importance, se pavanant devant la tribune de Madeleine avec une affectation que les femmes trouvaient du dernier galant, et elles chuchotaient au sujet de la manche honorable, aux couleurs de la fille du baron.

Parmi les hommes qui remplissaient l'allée faisant le tour de l'arène, il y avait alors un grand nombre de gentilshommes ; ils s'étaient mêlés aux écuyers et aux gens de livrée pour mieux juger les coups.

Appuyé du coude, la tête inclinée dans la main droite, contre un des poteaux soutenant les écus et les bannières, près de la tribune de la reine du tournoi, un jeune homme ne semblait porter aucun intérêt aux démarches de M. de Bernage. Mais, comme fasciné, il demeurait en contemplation devant Madeleine, les yeux fixes, noyés dans l'ombre des bords droits de son chapeau de feutre noir.

Il était de taille moyenne, ne paraissait pas plus de trente ans et était si bien pris dans ses formes qu'il n'appelait pas l'attention. Son costume de velours noir très simple, son épée à la Valenciennes à poignée d'or sombre, ses hautes bottes de cordouan brun étaient comme lui d'une élégance discrète. Son visage pâle encadré d'une fine barbe fauve taillée en pointe, avec les moustaches plus foncées, se recommandait plus par l'acuité de l'expression que par la beauté des traits ; il y avait en eux de la mélancolie et de la hauteur. Mais les yeux noirs indiquaient un homme déterminé. Et le baron Jacques de Morguen l'était certes, car il avait la réputation d'avoir fait la guerre chez tous les peuples du monde, combattu les Indiens à Pérack comme à Moudir, visité l'Eldorado, d'où il avait rapporté une recette pour fabriquer de l'or.

Mais ses habitudes étaient singulières. Il vivait seul, loin des femmes surtout, et se faisait servir par deux vieux valets d'une discrétion désespérante, qu'on avait surnommés les muets du sérail. Et comme cette manière de vivre déplaisait, on tenait sur ces gens solitaires les propos les plus malicieux.

Le baron regardait toujours Madeleine. Mais, à un moment, François, se campant devant lui, ne lui laissa plus que la vue de son cheval dont la croupe bardée d'acier doré semblait la coupole d'un monument byzantin. Devant l'insolence du bellâtre, une bouffée de colère lui monta à la tête. Un instant, il se demanda s'il n'irait point lui barrer le champ et l'arrêter dans sa vantardise glorieuse. Puis il regarda le grand cavalier plus froidement, et, malgré lui, il admira sa forte et haute contenance, la mesure de son geste, l'autorité de son maintien.

Une amertume pire qu'une gorgée d'eau salée vint de son cœur à ses lèvres. Et il se comparait à cet homme si parfait en la plénitude de ses formes d'athlète que dessinait le harnois de Milan, exagérant la largeur des épaules par les passe-gardes des épaulières, la finesse de la taille par le busc du plastron, le développement des faudes. Il se prit à songer combien toute sa science à lui le laissait à cette heure loin de ce beau mâle que toutes les femmes dévoreraient des yeux. Et un immense sentiment de sa faiblesse l'envahit comme s'il comprenait tout d'un coup, au simple spectacle de cet homme bardé de fer, faisant volter son cheval avec tant de force et de calme puissant, la vanité de son existence d'aventures où la pensée seule l'avait poussé et conduit. Il s'écarta pour quitter l'enceinte du tournoi.

À ce moment, François, qui s'était éloigné, repassait devant lui, et comme il avait levé la visière de son armet, il laissait tomber sur tous ces hommes dont un rire jaune relevait les moustaches, un regard froidement menaçant. « Un Dieu, s'exclama un des

poètes de la marquise, n'eût point autrement défié une armée aux temps héroïques où Grecs et Troyens luttèrent à grands cris sous les murs d'Ilion. » Le baron entendit la plate apologie du vendeur de rimes ; elle lui produisit l'effet d'une offense, comme à lui-même adressée. L'œil bleu du beau François s'était fixé sur lui au moment où il se préparait à sortir. Sans savoir au juste ce qu'il faisait, emporté par une haine vague, tant cet homme lui déplaisait, de Morguen ordonna au roi d'armes de relever le gant, et il demandait s'il n'y aurait point quelqu'un pour lui prêter une armure et un cheval.

On les trouva tout aussitôt, car François était désagréable aux hommes. En un clin d'œil le baron fut armé et monté.

Pour les gens experts en luttes de champ clos, le résultat ne pouvait être douteux. Cependant, les plus avisés remarquèrent que, lorsque François salua une dernière fois les dames, par trois ponts-levis successifs, son cheval se défendait, jouait de l'épINETTE, faisait des pesades de chèvre. M. de Morguen, sous le harnois mordoré de M. de Bellegarde, fit une très bonne impression. Il avait son cheval dans la main ; les femmes remarquèrent son grand plumail d'autruche noire et surtout la manche blanche, toute semblable à celle du comte, qu'il avait au bras droit. On la lui avait faite à la hâte avec le taffetas d'une bannière. Ainsi l'on reconnut qu'ils servaient tous deux la même dame, et l'attention redoubla sur Madeleine de Gardefort. Les hommes n'eurent rien à redire aux saluts du baron, car tous trois furent faits avec une netteté produite par la disposition du mors à longues branches jarretées, avec une gourmette fixée au pas d'âne et un caveçon caché sous le chanfrein d'acier.

— Voici, par ma foi, opina de Vauplassans, un jeune seigneur de bonne allure, et il monte bien à cheval. Cela nous rappelle nos meilleures années, Vergennes ! Rapprochons-nous un peu pour le mieux voir. Mais c'est ce sauvage de Morguen !

Et le marquis tira vers la tribune de gauche pour se rapprocher de M<sup>lle</sup> Brunet, dont le plaisir empourrait les joues à la faire ressembler à une petite pomme. Mais Vergennes, que cette manœuvre éloignait de Valentine qu'il surveillait amoureusement, ne suivit le marquis qu'à regret. Et il lui disait :

— Mon cher Vauplassans, nous avons, ne vous déplaît, une autre mine que cela sous l'armure. Ce garçon-là a des qualités, peut-être, mais il n'a pas la taille. Comment voulez-vous que, quand on n'a pas cinq pieds six pouces...

— Tiens ! tiens ! tiens, marquis ! interrompit Bellegarde, que son pourpoint de drap d'or faisait ressembler à une châsse. Voyez donc le beau François qui bataille avec son genêt. Je gagerais dix baisers de la plus jolie fille à votre choix qu'il va se passer des

choses bonnes à voir !

Et le jeune Bellegarde se pencha tellement sur l'accoudoir, pour mieux regarder François matant son cheval, qu'il faillit tomber dans la tribune, au-dessous, sur la femme d'un trésorier général. Depuis l'histoire du sac, il était le particulier ennemi du comte. Aussi avait-il prêté avec joie son armure au baron de Morguen, et même sa belle épée de Milan dont la lame, signée du célèbre Picinino, semblait légère comme une plume à cause de son grand pommeau de bronze.

Deux fois elle s'abattit, souffletant le masque grillagé de l'armet de François ; un troisième coup passant sur la crête du casque coupa une des grandes plumes violettes du panache. La haute penne vola en l'air, puis retomba. la queue en bas, sur la tête du cheval, où elle demeura prise dans l'œillère gauche du chanfrein. Elle chatouillait l'œil de la bête et l'effrayait. Dès ce moment, le cheval de M. de Bernage devint tout à fait rétif. L'écuyer Labriche, aidé d'un valet de Bellegarde, se précipita pour arracher la plume d'autruche. De Morguen avait laissé du répit à François ; chacun admira sa courtoisie.

Ils prirent du champ et se chargèrent à nouveau. Par un accord tacite, ils se rencontrèrent devant la tribune de Madeleine. À cet endroit, l'allée ne se prolongeait pas, et le revêtement seul séparait la loge de la lice. Ils étaient assez près de la muraille pour que les plumails des armets balayassent l'accoudoir de velours. Les coups d'épée pleuvaient, les chevaux soufflaient fortement, galopant sur leurs jarrets, les harnois se froissaient avec un bruit clair, les lames avec des vibrations stridentes. Et dans le tourbillon tumultueux de ces deux masses bardées d'acier, au milieu d'un nuage de sable, l'air en s'engouffrant dans les housses produisait un ronflement sourd.

Chacun, à les voir ainsi aux prises, retenait son souffle ; il s'agissait maintenant, c'était visible, d'un bon combat à outrance, d'où le vaincu sortirait sûr de passer des semaines entre les mains des mires et des barbiers.

Au mépris des conventions, ils se frappaient de bas en haut, se portaient des coups d'estoc malgré les pointes rabattues ; et les juges, heureux de voir une si belle passe d'armes, ne se pressaient pas de les venir séparer.

Ainsi caracolant et bataillant dans un espace de quelques pieds, ils cherchaient à s'écraser contre la muraille, travaillaient leurs chevaux l'éperon au ventre, les faisaient pointer, volter, attentifs à se garantir des atteintes. Ils ne paraient même plus les coups, mais se fournissaient des estocades ou des revers, de toutes leurs forces. Et, avec leurs panaches démesurés, ondulant à quatre pieds de leurs têtes, ils avaient l'air de deux

grands coqs se plumant devant une poule blanche.

François eut alors la mauvaise idée de saisir son épée des deux mains, pour se donner plus de force ; se dressant sur ses étriers, il espéra briser l'épaule ou l'arrière-bras du baron. Mais son cheval se déroba, son coup passa. Et, pressé contre le mur, il retomba à faux sur sa selle. L'épée du baron Jacques, faussant la grille de l'armet, l'atteignit au-dessus du nez. Il roula sous la force du coup, évanoui, tomba comme une masse. De Morguen brandissait son épée qui avait du sang sur sa lame, et des gouttes du liquide vermeil allèrent, par-dessus le balcon, tacher le corsage blanc de Madeleine, éclaboussèrent son visage. Elle devint très pâle, entrevit comme à travers un brouillard la silhouette du vainqueur qui la saluait, entendit les huées et les exclamations se confondre, et allongea les bras comme pour repousser quelque chose. On l'emporta pâmée.

Les rayons de la pluie traversaient le vélum, l'orage éclatait. Ce fut une débandade, une confusion pour s'enfuir. Chacun tira de son côté, tandis que deux médecins, trois apothicaires et cinq barbiers discutaient le cas de François, et se trouvaient d'accord pour le faire saigner.

Au milieu du désordre, Lazare découvrit des brancards et emmena son maître, criant à qui voulait l'entendre que c'était un homme mort et qu'on le laissât passer. Mais il n'avait point d'autre inquiétude, car il savait que le crâne de M. de Bernage était solide et très dur ; la marquise, sa mère, était de famille bretonne.

Cependant, quelques-uns s'étaient réfugiés sous la tente, faisant la collation avec les débris du festin. M. de Morguen était parti, et beaucoup, heureux de l'échec de François contre qui ils n'auraient osé courir, continuaient à porter sa santé. M. du Verger s'empressait, faisant servir tout le monde, et M. de la Ménardière s'en allait en emportant quelques massepains.

Quand il fut dans la campagne, Lazare plia soigneusement sa dalmatique brodée, et, pressant les chevaux des brancards, assura Labriche qu'à la place du comte il ne se fût point laissé ainsi trousser :

— Il n'en sera que cela de l'aventure, tu peux m'en croire. Dans trois semaines tu verras le galant s'en aller courir la gueuse. Ce maître coup le guérira, j'espère, de sa nébuleuse amourette. L'épée qui doit tuer un gaillard de cette trempe n'est point encore forgée, et nous avons toujours du bon temps devant nous. Aussi vrai que je te gagnerais volontiers quelques blancs à la bassette.

Mais le plus heureux était M. de Bellegarde, car il avait dans la marquise de Vau-

plassans une maîtresse très riche, ce qui est toujours une bonne chose ; il la dominait complètement, s'habituant à la rudoyer. Et il s'était vengé de François en faisant attacher sournoisement par son laquais Dubois un paquet de têtes de chardon rolant sous la housse du cheval, près du garde-queue. Le Christophe, exaspéré par les piqures, était devenu ingouvernable. Et Bellegarde avait joui de la défaite de son ennemi. La marquise, quand il lui narra ce discourtois stratagème, s'écria effrayée :

— Si tu racontes jamais cela à tout autre qu'à moi, Henri, tu es un homme mort !  
Et Henri se reprocha de lui avoir fait cette confidence.

### III

Quelques jours après le tournoi, le baron Jacques Grillaut de Morguen, renfermé de nouveau dans sa maison de Montgerbeau, se sentit un soir pris d'une tristesse très grande, comme si quelque chose fût venu à lui manquer. Et il tournait. les yeux dans le vague, les pages d'un livre qu'il ne lisait pas.

Autour de lui tout était douceur et silence. La salle ronde, formée par l'étage d'une tourelle, prenait son jour par un vitrail plombé fermant une baie dont la forme était en ogive, avec des meneaux de pierre finement sculptés où des démons tourmentaient un moine priant dans des chicorées frisées. Une colonnette avait pour chapiteau un singe.

Les murs gris se couvraient à peine de tapisseries passées qui se détachaient des lambris et de tentures turques dont les vers n'avaient laissé que la corde. Mais la nature même des tissus était difficile à connaître, tant était grande la quantité de choses accrochées qui retenaient la poussière. Sous les lueurs du crépuscule, ces objets dont la forme était comme mangée par l'ombre, se dessinaient vaguement, quand la lumière s'accrochait à leurs saillies. Par endroits, ces choses brillaient. Les élixirs luisaient dans les panses ventruées des flacons. Des liqueurs vertes étaient si transparentes que les derniers rayons du soleil les faisaient miroiter comme des émeraudes ; d'autres envoyaient mille feux, jaunes ou roussâtres, couleur de topaze, chauds comme les fulgurations des grenats, éclatants comme le rubis, onctueux comme le béryl, laiteux comme l'opale où courent des traînées enflammées. et d'autres tenaient en suspension des paillettes d'or.



En face de la fenêtre, le grand fourneau se dressait, éteint, rempli de braises et de cendres fines où se trouvait pris un creuset, et cette absence de feu ajoutait à la tristesse des choses. Une partie de sa tablette était encombrée de fioles, et les étiquettes qui restaient étaient toutes rongées par les sels. Des alambics arrondissaient leurs flancs larges et lisses, allongeaient leurs becs recourbés parmi les cucurbitins, les filtres et tous les instruments utiles pour la distillerie. Les matras à col tortueux posaient par leur fond plat sur la planche contournant la hotte, et, en dessous, le grand soufflet semblait un poisson monstrueux, échoué parmi les scories. Les serpentins et les tuyaux s'enroulaient ainsi que des reptiles dans les branchages, et ils retombaient en masses confuses, comme des paquets de lianes, sur les trépieds de fer, les grandes tenailles, les pinces, entassés comme dans un arsenal de torture.

Des poudres noires sortaient des creusets éventrés, envahissaient les coupelles où bombaient des matières rougeâtres, comme spongieuses ; et des lingots corrodés laissaient voir des zones métalliques, rouges, violettes, d'un bleu d'acier, où couraient des traînées argentées, s'étendaient des jaspures d'or. Mais des cristaux azurés baignaient dans un bassin de verre, et la lumière, se jouant à travers leurs prismes, semblait leur donner la vie.

Des crocodiles que la poussière rendait pareils à des troncs d'arbres, d'énormes serpents inégalement bourrés, des carapaces de tortues grandes comme les boucliers des noirs du Mozambique, des poissons ressemblant à des luths, planaient suspendus au plafond. Et ils oscillaient, parfois, comme animés, au-dessus des momies d'ibis, de chats nubiens, de rats de Pharaon nommés ichneumons par certains. Des cornes de l'Argali, si grandes que le renard de la Mongolie y loge pendant l'hiver, étaient couchées sous une table à côté d'ossements de physétères, de bubales et d'oryx, bête d'Éthiopie, que l'on a confondue avec la licorne. La poudre du temps avait tout recouvert d'une couche grisâtre, et les souris y faisaient leur nid.

Sur une bibliothèque s'alignaient des crânes d'hommes et de divers animaux, la tête d'une femme marine, des enfants mort-nés conservés dans de l'eau-de-vie, des pierres tombées du ciel, des coquilles pétrifiées, un bocal en corne de rhinocéros, pour reconnaître les poisons. Mais les rayons du bas pliaient sous des livres dont les reliures de veau étaient encore dorées, par places ; de gros volumes habillés en peau de truie faisaient des taches claires. D'autres tablettes supportaient des drogues diverses, dans des vases rangés avec ordre et bien clos : du curcuma et du santal des Indes, le kastouri-bulu des Arabes, des pinces de cerf qui guérissent les crampes, le kabartanin

de la Moscovie, qui est le musc, des sabots d'élan bons contre les maladies, des bézoards du capricorne du Cathay ; des concrétions étaient là, plus précieuses encore, les piedras del porco du porc-épic des Indes, qui jette ses piquants à ses ennemis. Il y avait des poisons subtils, des substances qui donnent la mort, de loin : la mandragore, qu'il faut cueillir à la clarté de la lune, la ciguë, dont le froid tue, le sang durci du basilic, animal dont la vue seule fait mourir. Et dans des fioles de cristal, faites par les Vénitiens, étaient un lyncurium, gemme sans prix, qui est l'urine du lynx dont la chair desséchée préserve du vertige, une cervelle de lièvre ayant changé son sexe, des raclures de cornes de licorne, des dents de dragon, du venin d'amphisbène, serpent qui a deux têtes.

Mais une araignée faisait sa toile au coin de la fenêtre. Elle sortit de son fourreau soyeux et happa une mouche jaune, rayée de brun, qui voltigeait, battant de l'aile la verrière enchâssée de plomb. De Morguen en demeura comme attristé, car il n'aimait point le meurtre. Il se renfonça dans sa grande chaire où il était assis sur un coussin de velours tanné dont le crin s'échappait par un accroc, et il s'appuya le front sur sa main gauche. La droite était posée sur le livre de l'Inconnu qui a écrit sur les opérations spagyriques, et le manuscrit avait été annoté par le grand Paracelse. Mais une écritoire de corne s'était renversée à côté sur un ouvrage arabe, et l'encre noire, serpentant sur les papiers, tombait par terre en gouttes lourdes, tachant le carreau blanc où les dalles rouges dessinaient un réseau polygonal.

Il se mit à parler à mi-voix, s'adressant à lui-même :

— Morguen, mon bonhomme, tu es dans la décadence. Tu as fait là une belle équipée et dont tu peux être fier. Bonne idée, vraiment, que d'être allé à ce tournoi ! Te voilà maintenant amoureux comme un sot et fâché sans doute avec Fugger d'Augsbourg, à qui tu avais promis de venir travailler avec lui. Que le grand Hermès m'assiste, mais je suis pris de mal d'amour ! Et je me suis assez moqué, pourtant, de tous ceux qui en étaient frappés !

Il se rappelait les Égyptiennes, expertes à vaticiner sur l'avenir en agitant un voile noir, par les nuits sans vent, au-dessus des sépulcres, lui prédisant qu'une femme ferait le malheur de sa vie. Mais il en avait ri, et puis il oublia cette prophétie qu'on lui avait faite au Caire où il s'était glissé sous le déguisement d'un derviche. Elle lui revenait aujourd'hui à l'esprit, comme une chose importante, et dont il se sentait gêné.

Depuis ce tournoi il ne rêvait plus, lui aussi, qu'à Madeleine de Gardefort, la voyait passer devant lui, la nuit, le jour. Elle le hantait, devenant une partie de sa vie. Elle lui

apparaissait dans un rayon de soleil tombant sur les dalles ; il la devinait dans la vapeur des fourneaux, ses traits se traçaient dans la fumée des acides ; c'était son portrait qu'il apercevait sur les pages des livres.

Et il se prêchait, s'étant interdit d'aimer ; car il était de ceux qui considèrent l'amour comme une faiblesse et méprisent la femme comme un vase creux, sonore et vide, voyant en elle un abîme sans fond d'iniquité et de bêtise. Il ressassait tous les lieux communs qui servent à la décrier, se réjouissait des paroles de Salomon, se remémorait les épigrammes de Palladas :

— En toutes régions elles sont les mêmes ! Oiseaux criards à plumage brillant, sans tête ni cœur, pleins de babillages et de mensonges !

Se rappelant toutes celles qu'il avait rencontrées, il les tenait dans la même estime. Il les connaissait comme formées dans un pareil moule ; aussi s'était-il toujours abstenu de lier commerce avec elles, car il cédait rarement aux aiguillons de la chair et ne gardait pas souvenir des faiblesses où il s'était laissé aller, au hasard des routes. Aujourd'hui, plongé dans l'étude, il s'était complètement ressaisi et se croyait son maître.

Sa jeunesse, nourrie de fortes études, s'était passée errante à travers le monde. Libre de bonne heure par la mort de ses parents, il avait versé dans les aventures, parcouru les Indes où les brahmes adorent des déesses dont les yeux de pierreries brillent au fond des sanctuaires, pénétré avec les Portugais dans le pays des essences précieuses, de la nacre et des épices. Dans les Moluques, il avait vécu avec les marchands de muscade, bataillé contre les Malais, conquis les bonnes grâces du sultan de Ternate, vu ses deux cents femmes vêtues de soie blanche, dansé des canaries processionnelles avec les poutries et les bockies en couronnes de fleurs du frangipanier dont le parfum excite l'amour. Il avait atteint Tidore dont la haute montagne est surmontée d'un panache de flammes, Halmaheira où Saavédra avait élevé un fort. Il était difficile d'aller plus loin, car, au dire des pilotes, on trouvait bien encore, vers le sud, quelques îlots dangereux, puis ce n'était plus qu'une mer sans fin. Cependant, sa caravelle avait mouillé dans les criques des grandes îles de l'Est, où vit le manucodiaque. C'est un oiseau rare, semblant fait de verre filé, couleur d'écarlate, et sa queue porte deux mains avec lesquelles il se suspend aux arbres. Comme l'oiseau de paradis, qui a la même patrie, il n'a point de pieds et niche dans les rayons du soleil. C'est le roi des oiseaux ; il les guide, goûte avant eux l'eau des sources, de peur qu'elle soit empoisonnée, et il les prévient des embûches des hommes.

Il revoyait maintenant la forêt vierge, si grande, avec ses arbres hauts et droits, mon-

tant comme les piliers d'une nef gigantesque. Et, heureux d'échapper à lui-même, il se replongeait, par la pensée, dans cette atmosphère surchauffée, chargée d'effluves balsamiques, ruisselante de gouttelettes de pluie, et il songeait à cette obscurité bleuâtre que le soleil ne parvenait pas à percer.

Que n'était-il resté avec ces prêtres portugais qui le suppliaient de ne point partir ! Mais sa soif des nouveautés était si grande qu'il lui avait fallu aller à Luçon, à Manille, et aussi à l'île de Banka, où les Malais exploitent des mines d'étain. Et puis il avait continué à voyager, pour apprendre. Dans les hypogées de l'Égypte, il avait cherché à surprendre les secrets des morts ; et des vieux, persécutés par les gens de Mahom, lui avaient révélé le mystère du scorpion. Il se rappelait leur voix chevrotante, quand ils lui disaient les arcanes que leurs ancêtres tenaient des derniers sacerdoces : la mort d'Osiris, le Rituel des Juges, le Livre des Âmes, la douleur d'Isis, le dévouement du fidèle Anubis, les cynocéphales gardiens des tombeaux. Et, encore, il s'en était allé, pour entendre la parole des Parsis et des Guèbres, adorateurs du feu, qui font manger leurs morts par les oiseaux du ciel. Il ne s'était pas scandalisé de ces choses, non plus que des sorciers des Nègres. Ceux-là n'étaient cependant guère sages, car ils clouaient les crânes des voyageurs au tronc des arbres et s'imaginaient que les harpes suspendues aux branches des sycomores étaient touchées la nuit par les Esprits. Ce qui l'amena à penser aux derviches qui tournaient, à en mourir, avec des robes en forme de cloche ; d'autres se taillaient le visage avec des lames tranchantes, et ils paraissaient pleurer du sang ; d'autres, encore, exhibaient, au son des flûtes, des serpents enroulés dans des corbeilles, et puis ils les faisaient danser.

Les hommes pouvaient être, après tout, aussi extravagants que les femmes. Et il restait pensif, regrettant peut-être d'avoir, en renonçant à l'action, détrempé son esprit et rendu son cœur plus mou. Et il se déclara qu'on ne devait croire à rien. Car les religions ne sont que des travestissements successifs d'une idée première ; sciences sans objet, elles ne sauraient suffire à ceux qui, comme lui, cherchaient l'absolu, poursuivaient la raison de la vie, le pourquoi des choses.

Il se prit à se demander pourquoi il se trouvait sur la terre. Que lui importait la vie ? Elle était vide et triste comme un foyer sans feu. Et pourtant il était encore très jeune ; mais on le croyait vieux, parce qu'il avait tout appris.

— J'ai toujours vécu seul, et beaucoup m'ont traité de fou. Enfoui dans l'étude des livres, j'ai méprisé le monde, depuis que mes voyages ont pris fin. Et ça a été là mon

tort, peut-être, et pourquoi je suis fatigué de tristesse.

Et il songeait à l'inanité de l'érudition, à la vanité de la science, à l'incertitude des livres. Il avait tout lu, sur l'art hermétique : Zozime, Synésius, Isidore, Philarète, Sergius, d'autres encore, sans compter Sophé l'Égyptien et l'astrologue Pétosiris. Sans aucune aide, il avait résolu l'énigme de la Sibylle ; et les deux Hollandais, Rhasès, Basile Valentin, Paracelse même ne lui paraissaient pas avoir mené la science bien au delà. Il était, d'ailleurs, connu maintenant parmi les alchimistes qui vénéraient, amis des anciens rites, le grand Hermès Trismégiste, Agathodémon et Jean, archiprêtre de la Tuthie en Évagie. Mais cette gloire lui importait peu, car il ne se souciait guère à présent de ceux qui étudiaient les pierres, qui connaissent le pouvoir du feu, la nature des subtils esprits renfermés dans le sein de la terre.

Il y avait, du reste, exagération dans leurs dires, car Léonard de Vinci les avait combattus en affirmant que les hystéropètres, glossopètres et autres pierres singulières ne sont point créées par les étoiles. Et, pensant aux glossopètres, il se rappelait ces cailloux, dont Pline nota la ressemblance avec la langue de l'homme et qui tombent du ciel pendant les éclipses de lune. Il eut un sourire amer ; car il lui revenait à l'esprit, au milieu du fatras de la science, que les magiciens regardent ces céraunies, sans doute engendrées par la foudre, comme la chose nécessaire quand on aspire aux faveurs des belles.

Un petit coffre, qu'il atteignit sur un rayon, était plein de ces pierres étroites. Elles ressemblaient à des pointes de flèches, et ce n'était, sans doute, que des éclats de silex, comme l'avançaient certains esprits indépendants. Pourtant, dans sa main, aux doigts fins et déliés comme ceux d'une femme, il les tournait et les retournait, les maniant avec une religion secrète, comme s'il voulait se convaincre, d'une façon plus intime, de leur possession et du pouvoir que peut-être — après tout — elles étaient habiles à lui donner.

Il est des choses plus extraordinaires, raisonnait-il ; la chaleur centrale de la terre peut suffire, suivant certains, à engendrer des créatures vivantes qui se dégagent peu à peu de la matière grossière des roches. Ainsi apparaît la vie. En Éthiopie, il existait des marais où se formaient des dragons. Les voyageurs des caravanes lui avaient raconté ces choses qui se passent au pays de la poudre d'or. On voyait dans la boue des monstres étranges, à moitié formés, encore pris dans le limon créateur par le train de derrière ; ils ouvraient la gueule, remuaient leurs pattes et sifflaient pour saluer le soleil levant.

Cela lui rappela l'Afrique, et il rêvait d'y retourner faire un grand voyage, chez les nègres du Sénégal, pays qui méritait d'être visité. Il y avait tant d'or, que les femmes en pourraient leurs cheveux. On pourrait revenir de là riche à tout jamais. Mais il se souciait peu de la richesse, car il avait assez de bien pour vivre tranquille, sans chercher à se pousser dans le monde. La pierre philosophale ne le tentait même plus, et il suspectait l'alchimiste Olympiodore et sa formule de l'Écrevisse, vague et mystérieuse, soi-disant bonne pour transmuter les métaux.

Et, déversant son mécontentement sur l'auteur grec, il fit la critique de la diplosis et nia les propriétés de la tuthie. Ce n'était, après tout, que du cuivre et du plomb, avec une substance inconnue. Et, d'ailleurs, tous ces vieux alchimistes l'irritaient avec leurs mystérieuses histoires, et il méprisait ce chaos augmenté encore par ce que les femmes avaient écrit sur la matière.

— Que de sottises n'ont-elles point avancées !

Et il rendait Théosébie responsable des extravagances des gnostiques. Marie la Juive n'avait pas fait moins de mal, car elle n'avait pas bien saisi la parabole du serpent Ouroboros, et était tombée dans les exagérations des Ophites. À peine pardonnait-il à Cléopâtre la Savante, uniquement parce qu'elle avait laissé un traité des poids et mesures des Grecs et des Égyptiens. Et, malgré lui, songeant à ces femmes, sa pensée revint vers Madeleine ; il se demanda si ce n'était point un maléfice, et il résistait à l'obsession. Mais un sentiment, pour lui indéfinissable, l'alanguissait, il se sentait envahi par une douleur cependant très douce, et son cœur était comme allégé ; une griserie gagnait son esprit.

Il se lamentait, pourtant, de cet amour, le considérait comme une tare, essayait de se raisonner et se poussait à l'amertume.

— C'est une enfant, d'ailleurs, se dit-il, et j'en ai vu d'autres ! En quoi cette petite pécore peut-elle m'intéresser ? C'est quelque huguenote à esprit étroit, rigoriste, niaise comme une Agnès. Qu'ai-je à faire avec cette péronnelle ?

Mais de la péronnelle il voyait tout à coup luire les yeux, presque couleur de violette, et ils lui paraissaient avoir la profondeur des mers sans fond où les pêcheurs du golfe de Perse plongent à la recherche des perles blondes. Et il revenait à ses souvenirs, aux brises de l'Inde qui passent, sur les palmiers lourds de fruits, comme une caresse, aux océans de verdure descendant jusqu'à l'eau salée. Les alcyons faisaient leurs nids sur les flots et se querellaient avec l'oiseau des tropiques, les dauphins se jouaient en

cercles, l'ambre gris flottait par endroits. Puis, dans les petites baies, on voyait, sous la vague plus pure que le cristal de roche, les coraux en fleur, les anémones marines, les madrépores figurant des gâteaux de miel, et les étoiles de mer dont les bras sont hérissés de piquants. Les poissons rouges ou bleus, lamés d'or, rayés de noir, tigrés de fauve, avec des yeux orangés, passaient brillant dans l'eau comme des vases émaillés. Certains sont ronds et plats comme des assiettes, d'autres allongés et tranchants comme des couteaux ; les scaras ont des becs de perroquet, les diodons ont un corps hérissé comme une pelote chargée d'épingles, les hippocampes ressemblent aux cavaliers des échecs, les poissons volants à des oiseaux.

Oh oui ! certes, il aurait mieux fait de s'en tenir aux voyages et à l'étude, sans chercher les occasions de perdre sa tranquillité. Et il songeait que ses trente ans étaient passés, depuis quelques mois, qu'il avait l'air austère et n'était guère un galant pour cette jolie fille. Elle lui préférerait, sans doute, ce bellâtre qu'il avait si bien marqué de son épée.

Il rit à ce souvenir ; ses nerfs s'en détendirent d'autant, et il se replongea dans l'étude. Un moment, il se crut capable de travail et se baissa, saisit un gros livre à ses pieds. C'était l'œuvre de Paracelse qu'il avait collationnée avec des gloses manuscrites sur des pages de parchemin interfoliées et aussi sur les marges. Avec satisfaction il relisait les lignes régulières de sa grande écriture bien formée, et il s'arrêta sur ce passage :

« Le serpent est pour les Ophites le symbole de la Divinité même, du principe de toutes choses. Fils du limon qui l'entoure, il s'y nourrit, prouvant ainsi la puissance de la matière humide. Subtil, bienfaisant, inengendré, il enserre de ses replis cette substance première sans laquelle ni lui ni rien ne sauraient exister. Telle est la religion des Ophites, des Naasséniens qui adoraient Ouroboros à Hiérapolis en Phrygie. Ouroboros, serpent qui se mord la queue, est le principe et la fin de toutes choses. »

Et il médita sur la parenté du serpent d'Agathodémon, tout en feuilletant une notice critique qu'il avait faite sur la *magie naturelle*, de Porta. Puis, il reprit Paracelse à partie, car cet empirique n'avait pas craint d'avancer qu'il formerait, quand il le jugerait convenable, de petits hommes au moyen de procédés alchimiques et magiques, et qu'il leur donnerait la vie. Cette hardiesse lui déplut, et il prit une note dans Rhasès pour appuyer le témoignage de Basile Valentin sur la nature exacte de la diplose.

Mais il envoya tout au diable, pensant à Madeleine malgré tout, et il lança le livre contre la porte, ce qui faillit écraser un visiteur qui pénétrait sans frapper.

— C'est toujours un tort d'appeler le diable, proféra sentencieusement le nouveau

venu, surtout en ces temps où la tentation est toujours près de nous !

— *Et cum spiritu tuo*, approuva de Morguen. Ah ! j'oubliais ! Vous êtes de ceux qui ont fait vœu de ne plus parler à Dieu qu'en français. Et comment, vous voici, mon cher Nicolas ! Eh, venez que je vous embrasse !

Se haussant sur ses pointes, de Morguen réussit à donner l'accolade au grand Nicolas, qui était de ces gens pour lesquels les portes basses sont toujours un danger de mort, car ils pensent à chaque instant s'y briser le front.

Nicolas lui demandait pourquoi, à cette heure, il cassait tout chez lui. De Morguen, heureux de trouver un cœur ami en qui déverser ses peines, égrena son chapelet :

— Je suis le dernier des hommes et le plus sot. Croirez-vous que je suis devenu amoureux !

Nicolas avoua que c'était là une chose au moins inutile ; son âme, à lui, n'avait jamais connu ces troubles. Assis en une chaire perdue dans un fouillis d'objets sans nom, il en avait soigneusement surélevé le siège poussiéreux avec le livre de Paracelse. Et il demeurait immobile, les mains sur les genoux, dans cette attitude hiératique que conserve depuis des siècles la statue de Memnon aux déserts égyptiens.

Il était vêtu très simplement, de bon drap de couleur sombre, avec un surtout de peau de cerf ; et il disparaissait à demi dans l'ombre qui commençait à tomber. Sous les larges bords de son chapeau de pluie, son visage apparaissait beau, empreint d'une douceur un peu lourde. Sa barbe noire, taillée en pointe, laissait voir quelques poils argentés, bien qu'il n'eût point dépassé trente ans, et ses cheveux étaient gris aux tempes.

M. Nicolas de Collangis était un très bon seigneur, quoique d'assez mince noblesse, et qui n'avait point de bien, ou si peu que rien. Il vivait avec les gentilshommes de M. l'Amiral, dans le château des Noyers, et venait de temps à autre visiter un sien oncle qui habitait aux environs de la Trémouille. Et jamais, alors, il ne manquait de pousser jusque chez le baron de Morguen, son ancien compagnon d'études, pour qui il professait une vénération sans mesure, malgré ses mauvais principes religieux. Lui n'avait jamais éprouvé les angoisses du doute, subi les défaillances de la raison.

Parmi les gentilshommes avec qui il guerroyait, il s'était fait la réputation d'un simple. Car il ne prenait point sa part dans les pillages, ne réclamait pour soi l'or, les meubles, les femmes qu'on se distribuait par le sort après l'incendie des maisons. Il protégeait même les filles et n'entendait point qu'on les livrât aux soldats, là où il avait



l'autorité à exercer. Aussi, pour ce fait, était-il généralement peu chéri, comme tous ceux qui n'aiment point à rire, et les ministres trouvaient que son zèle manquait de chaleur. A la cour, il n'avait eu que peu de succès malgré sa belle figure et sa haute stature, ayant rabroué les filles d'honneur de M<sup>me</sup> Catherine, qui rôdaient autour de cet homme à forte encolure dont les doigts tordaient, en se jouant, un lourd plat d'argent. Et, deux jours avant la fin des fêtes, il avait demandé à l'Amiral la permission de s'en aller, trouvant que ces dames ressemblaient plus à des Chananéennes qu'à des filles de Sion. On rit longtemps de cette histoire au jeu du Roy.

De Morguen avoua à Nicolas que M<sup>lle</sup> de Gardefort lui avait troublé le cœur et l'esprit.

— Mais vous ne la connaissez sans doute même pas ? Et cela ne doit guère vous intéresser.

— Je la connais très bien, au contraire, déclara Nicolas, et son père aussi. Figurez-vous, mon maître, que je l'ai portée dans mes bras, l'an dernier, pour lui faire passer un ruisseau. Oui, je l'ai transportée, elle et vingt-quatre autres dames, l'une après l'autre, s'entend. L'eau était grosse, et toutes ces petites femmes avaient peur de se mouiller les pieds...

— Comment ! interrompit de Morguen. Vous avez porté M<sup>lle</sup> Madeleine !...

Et, malgré l'ombre toujours croissante, il admira son ami qui, toujours assis dans la chaire, avait gardé sa posture de colosse égyptien, puis il ajouta :

— Vous avez de la chance !

— Si vous aviez été là, vous auriez pu vous en charger tout comme moi, et cette fillette ne pèse pas lourd. Elle doit avoir dix-sept ans, peut-être. et il est temps de la marier, j'imagine. Pourquoi ne demandez-vous pas à son père de vous la donner en mariage ?

Cette solution si simple troubla profondément le baron, tant cette manière prosaïque d'arranger les choses le trouvait sans réponse.

Cependant, Nicolas donnait du corps à son idée :

— Oui, telle est ma pensée, et je la crois bonne. En tout il faut marcher par les voies droites. Au lieu de rester comme une chauve-souris dans ce capharnaüm à vous faire de la bile et à rêvasser sur des malheurs qui n'en sont pas, allez donc un matin voir le bonhomme Hugues à Gardefort, et mettez les fers au feu...

Il s'arrêta, embarrassé, et se gratta l'oreille. Une objection se présentait, et des plus

graves :

— Je me rappelle maintenant que M. de Gardefort a déclaré maintes fois qu'il ne donnerait jamais sa fille à un catholique. Voilà qui va mal pour vous !

De Morguen était un homme à résolutions promptes, et il déclara que cela allait très bien, au contraire :

— J'ai toujours eu l'intention de pratiquer quelque jour la religion réformée, parce que je la crois la meilleure. D'ailleurs, l'inactivité me pèse, et je prendrais volontiers les armes avec M. l'Amiral si l'on venait à suspendre encore les édits...

Il ajouta d'autres mensonges encore, pour se gagner définitivement Nicolas, qu'il voulait prendre comme intermédiaire. Le grand huguenot ne se sentit pas de joie, car une de ses faiblesses était le prosélytisme. Se levant, il saisit de Morguen dans ses bras, et l'embrassant à l'étouffer :

— Quoi, vous feriez cela ? Eh bien, je vous le dis sincèrement, je suis votre homme en cette affaire. M. de Gardefort me doit la vie. Dans une petite bagarre, je l'ai dégagé en assommant une douzaine de stradiots qui voulaient le mettre à mort. Une fois tiré de la presse, le vieux baron m'a dit tout simplement : Nicolas, d'aujourd'hui, ma personne et mes biens sont tiens, je te donne ma foi d'accueillir toute requête qu'il te plaira de m'adresser. Eh bien ! ma requête est toute prête. Dans quelques jours je m'en irai trouver M. de Gardefort, j'irais même demain s'il ne fallait que je parte. Je lui rappellerai sa promesse et lui demanderai la main de sa fille pour mon ami le baron Jacques Grillaut de Morguen, une des fortes têtes futures du parti !

Et, avant de s'en aller, sur le seuil jusqu'où Jacques le reconduisit, il le considéra avec satisfaction en s'écriant :

— Quelle belle mine vous aurez sous l'écharpe blanche !

Il revint dix jours plus tard, vers la mi-août. Mais quand les deux amis arrivèrent au château de Gardefort, ils apprirent à la porte une assez grave nouvelle. M. le baron avait tiré l'épée contre le comte de Bernage, et on avait failli s'égorger dans les appartements et les escaliers.

## IV

Tout en se laissant couvrir d'emplâtres, François de Bernage avait profondément médité. Couché sur ce lit de douleur où le clouait le premier échec qu'il eût éprouvé en sa vie, il fit un retour sur lui-même et se déclara n'avoir jamais rien eu à se reprocher. Toujours amoureux de M<sup>lle</sup> de Gardefort, il comprit que ses vertus, à lui, ne l'aideraient guère auprès d'elle, non plus que cette réputation galante devant qui toutes les femmes s'étaient, jusqu'à ce jour, inclinées. Résolu cependant à donner satisfaction à sa passion, il se jura d'avoir Madeleine ; et, comme il ne voyait pas jour à pouvoir en faire sa maîtresse, il se résolut à la prendre pour femme.

Dès lors, il considéra les choses comme arrangées et fit sagement ses prévisions, tout en attendant sa guérison. Il écrivit à sa mère qu'il avait enfin trouvé un bon parti, sans lui donner d'autres détails, puis il s'attacha M<sup>me</sup> de Vauplassans en la prenant comme confidente. La marquise était dans sa lune de miel avec le petit Bellegarde ; aussi voyait-elle tout en rose et désirait-elle le bonheur du monde entier. Elle aimait assez François, bien qu'il fût le seul des gentilshommes de son entourage qui n'eût point été son amant ; car elle l'avait trouvé trop compromettant.

Elle lui promit donc de l'aider dans cette entreprise, ne cessa, en effet, de chanter son éloge aux quatre vents du ciel, multiplia ses visites au château du baron Hugues, et réussit presque à intéresser Madeleine à son chevalier servant. François vivait donc dans une douce certitude et attendait son rétablissement pour faire la suprême démarche.

Quelques semaines après le tournoi, il put enfin sortir et se tenir à cheval. Sa première visite fut pour la marquise de Vauplassans, et il la remercia de ce qu'elle avait fait pour lui, car il ne s'était pas passé deux jours, pendant sa maladie, où elle ne fût venue le voir :

— Vous arrivez le mieux du monde, dit-elle, car le carrosse nous attend, et nous allons au château de Gardefort. Je vous emmène, Vous êtes, en vérité, un heureux mortel, et vous semblez irrésistible comme devant ; cette cicatrice qui vous coupe le front ajoute à votre bonne mine, et cela donne l'air guerrier.

Il voulait rester à cheval, mais on l'obligea à monter dans le carrosse, près de la marquise. Et il demeurait serré, couvert par toutes ces jupes, regardant les frais visages

des filles d'honneur, humant ces senteurs de chairs de femmes et de parfums délicats. Il se sentait revivre, le petit Bellegarde, à la portière de gauche, maniait un grand genet fleur de pêcher qui allait l'aubin. Il tourmentait ses rênes, paraissait nerveux, roulait des yeux vers la marquise. Enfin, dévoré de jalousie, il abandonna la conduite, disant qu'il avait la fièvre, et il disparut, à mi-route, en lançant un mauvais regard à François.

Le baron de Gardefort ne lui en donna point un meilleur quand il pénétra avec la marquise dans la salle de son château. La conversation languissait, Madeleine ne paraissait pas, l'heure passait. Enfin, la marquise prit le baron en particulier, l'entraînant dans une petite pièce où François les suivit.

— Voici, dit-elle, un grand garçon qui a une grâce à vous demander. Quittez, pour l'amour de moi, cet air chagrin et donnez-lui quelque courage.

Le baron de Gardefort s'inclina d'un air emprunté. François, sans se troubler, lui dit :

— Mon Dieu, monsieur, il s'agit d'une chose grave. Voici le sujet de ma visite. J'ai l'honneur d'aimer votre fille, je ne crois pas lui être indifférent, et je viens vous demander sa main.

Et il demeurait, enchanté de sa phrase. La marquise se mordait les lèvres, trouvant l'outrecuidance de François un peu trop manifeste ; le baron leva les sourcils avec hauteur. Sa figure de vieux renard gardait une immobilité glaciale, car c'était sa manière de manifester son étonnement.

François, sans se troubler, insista. Puis il fit valoir combien sa maison était vieille, combien ses biens étaient grands. Sa disgrâce à la cour n'était qu'une petite affaire, sa haute et forte parenté saurait toujours le couvrir. Il était, d'ailleurs, capitaine de cinquante hommes d'armes, chevalier de l'ordre du Roy...

Mais le baron l'interrompit. Il ne doutait nullement de ses mérites et les croyait même encore plus grands. Certes, une alliance avec la famille du comte n'était point une chose à dédaigner. Malheureusement, il ne voyait pas jour à pouvoir nouer de tels liens avec François. Outre qu'il n'en était point encore à marier sa fille, il désirait un gendre moins emporté dans le brillant tourbillon des plaisirs de la cour.

La marquise essaya de glisser quelques mots : le comte de Bernage désirait prendre rang, au contraire, dans la noblesse provinciale...

François, impatienté, demandait une réponse plus franche. Il était cependant assez maître de lui, et toujours assis, il finit par se résigner à laisser parler la marquise qui lui envoyait des signes. Le vieux baron, agacé, se promenait nerveusement de long

en large, dans la chambre lambrissée de chêne. Près de la fenêtre ouverte, une petite table légère supportait un ouvrage de femme, et, sur l'étoffe brodée, un petit livre était resté ouvert. Une chaise vide, à côté, occupée, sans doute, quelques instants avant par M<sup>lle</sup> Madeleine, gardait sur son haut dossier de cuir brun un long cheveu blond que le soleil, entrant à flots par la baie, éclairait en plein et faisait luire comme un fil d'or.

Et, tandis que la marquise dévidait ses phrases banales et platement bienveillantes, entrecoupées de vagues réponses du baron, François avait envie de se lever, de prendre ce cheveu entre ses lèvres. En ce moment sa seule pensée était avec ce mince fil ambré que le baron ne regardait nullement.

— Enfin, madame, disait-il, toujours marchant, vous comprendrez facilement que je ne puis, moi qui suis de la Religion et qui ai souffert pour elle, m'en aller donner ma fille à un ennemi de mon parti...

— Mais la paix est rétablie aujourd'hui ! interrompt la marquise.

— Paix boiteuse et qui ne durera pas ! Je n'ai point à faire non plus de questions de personnes, et sans dire que la vie menée à la cour et aux camps par M. de Bernage n'est point faite pour nous plaire, je vous déclare net que je ne donnerai jamais ma fille à un catholique !

— Mon vieil ami, insista la marquise, ne faites pas le malheur de ces enfants !

Ici, François crut utile d'intervenir, sa patience était à bout, et d'ailleurs, par un fâcheux accident, le cheveu, pris dans un petit tourbillon de vent, s'était envolé brusquement par la fenêtre. Machinalement il se leva pour le saisir et l'arrêter ; mais il renversa sa chaise, et le baron, qui lui tournait le dos, se retourna au bruit :

— Par la mort Dieu, monsieur, déclara François, je ne suis point habitué à m'entendre ainsi traiter. Ma vie a été et est encore ce qu'elle doit être. Je suis un bon gentilhomme qui n'a rien à se reprocher contre son Dieu et son Roy ! Puissiez-vous en avoir autant à votre service !

— Êtes-vous venu pour me faire la leçon ? clama le baron.

La Marquise aurait bien voulu être à quelques lieues de là ; elle essaya de calmer le baron, ordonna à François de se taire.

Mais le vieux baron, définitivement buté, déclara qu'il ne tolérerait pas plus longtemps les insolences d'un blanc-bec.

François prit acte du mot pour répliquer aigrement :

— Mon insolence vaut votre orgueil ! Et, puisque vous me traitez ainsi, vous verrez ce qu'il vous en coûtera. Je saurai bien...

— Je crois, ma parole, qu'il vient de me menacer ?

— De grâce, François ! s'écria la marquise.

— Vous êtes heureux d'avoir des cheveux blancs, criait François. Au reste, il a fallu vraiment que je sois fou pour venir vous trouver. Ah ça, bonhomme — ici il toisa Gardefort avec l'arrogance la plus grande — vous êtes-vous imaginé que vous me donneriez les verges comme à un page ? Soyez sot tant que vous voudrez, mais n'allez pas me prendre pour un de vos pareils !

Le baron, blanc comme une nappe, le regardait les bras croisés. La marquise aurait voulu pouvoir gagner la porte. De l'autre côté, les rires des filles d'honneur avaient cessé ; entendant les voix s'élever, elles écoutaient sans doute, et M<sup>me</sup> de Vauplassans se désolait du scandale.

François continuait toujours :

— Aussi bien vous ai-je fait trop d'honneur en vous demandant votre fille. Je croyais les pères huguenots moins difficiles, car on dit que les pucelles, dans votre religion, se donnent facilement, même à leurs proches, dans vos petites agapes nocturnes !

Le baron était blanc ; ces mots le firent devenir vert. Il sauta sur une épée de ceinture accrochée au mur ; la lame jaillit hors du fourreau. Mais François bondit rapidement de l'autre côté d'une grande table, et, emporté par son élan, le vieil Hugues, furieux, s'en alla piquer le mur. Il revint rapidement sur son ennemi, tandis que la marquise, pâlisant sous son fard, se cramponnait désespérément à sa chaise avant que de s'évanouir.

François comprit vite que, contre le baron, sa très longue rapière lui serait, vu l'étroitesse du réduit, d'un petit secours. À peine l'aurait-il tirée hors de la gaine, tant la place lui manquait. Passant rapidement sur M. de Gardefort, il détourna un estremaçon avec son avant-bras droit dont la manche fut toute déchirée, et la lame entama quelque peu sa peau. Il voulait gagner la porte. L'autre lui coupait la retraite. S'emparant rapidement de la petite table où étaient les broderies de Madeleine, il s'en servit comme d'une targe et para habilement une furieuse estocade que lui fournit le baron. L'excellente épée rompit près de la garde, laissant sa pointe engagée dans la table en poirier incrusté d'ivoire. Et M. de Gardefort resta armé de la seule poignée qu'il jeta à la tête de François, puis il demeura un instant indécis, reprenant haleine. François en profita pour s'esquiver prestement en l'enfermant à clef dans la chambre. Bousculant les jeunes filles qui se pressaient dans la salle voisine, effrayées du bruit, il descendit l'escalier à grandes enjambées, renversant dans sa fuite un petit page et deux

laquais qui accouraient attirés par ces clameurs. Cette canaille, ainsi foulée, se mit à pousser des cris affreux.

Dans la cour, les écuyers de François se gourmaient avec les palefreniers du manoir, qui voulaient retenir leurs bêtes ; des têtes de chambrières effarées se montraient aux fenêtres. Rapidement, il sauta à cheval, et tous enfilèrent le couloir comme une trombe, mettant encore par terre le portier et un marmiton qui essayaient de lever le pont-levis. La lourde machine se redressa derrière eux ; ils étaient hors de la maison, caracolant devant les douves. Un coup d'arquebuse partait au même instant, et une balle s'enfonçait dans les madriers du tablier du pont. C'était le baron qui tirait de sa fenêtre.

Du haut du mur, dans le jardin, au-dessus du fossé où les grands roseaux glauques perçaient par endroits le vert tapis de lentilles d'eau, les gens du château invectivaient François et sa suite. Le majordome brandissait une pertuisane, des laquais agitaient leurs épées, un jardinier arrivait armé d'une arquebuse butière ; le baron parut bientôt avec des pistolets, tandis qu'un écuyer le suivait, attisant la mèche d'un pétrinal. Deux autres rejoignirent avec une escopette et un mousquet. Ils tirèrent tous ensemble, sans ordre, en criant au meurtre, et les balles passèrent par-dessus la tête de François et de Labriche qui galopaient en avant.

Labriche et l'autre écuyer, Urbain, voulaient riposter avec leurs pistolets et allumaient les mèches. François leur défendit d'en rien faire. Ce n'était pas la peine de s'attirer, pour si peu, une méchante histoire. Et il apostropha le baron qui, étouffant de colère, ordonnait de recharger les armes.

— Vieux parpaillot, je ne sais qui me tient de mettre le feu à ton nid à rats. Sois tranquille, j'y reviendrai quelque jour, et ce sera pour te clouer à ta porte ainsi qu'un oiseau déplumé. Quant à ta fille, je la prendrai comme je voudrai. Elle me tirera les bottes, et quand j'aurai assez d'elle, je l'enverrai à mes cuisines pour divertir les laquais.

Il continua, en s'éloignant un peu, car on commençait à lui jeter des pierres :

— Oui, elle sera à moi, ta fille ! Et tu seras encore bien content de me la prêter pour sauver ta vieille carcasse ! Entends-tu, face de Mathieu ?

— Et pour finir, à la grande joie de ses gens, il le traita de barbier de maujoint. Puis il poussa son cheval et s'en alla, tandis que Labriche, qui était d'un caractère plaisant, envoyait à ceux du château ce dernier brocard :

— Tout doux, bonnes gens ! N'oubliez pas surtout de changer tout à l'heure les draps de vos lits. Nous reviendrons ce tantôt coucher avec vos femmes !...

Le reste de son discours fut perdu pour les huguenots, car il piqua des deux en voyant arriver de nouvelles arquebuses, et l'on avait rechargé les autres. François et son monde étaient déjà loin quand retentit une décharge dont la poudre fut brûlée aux moineaux.

M<sup>me</sup> de Vauplassans avait repris ses sens, autour d'elle ses filles d'honneur s'empressaient, dame Jacqueline avait apporté du vinaigre aromatique, une servante faisait brûler des plumes, Madeleine, arrivée au bruit, pleurait à voir la marquise ainsi défaite. Enfin, elle put remonter dans son carrosse, où elle s'installa profondément vexée contre le baron, car, en toutes choses, elle prenait le parti de François.

La colère de M. de Gardefort tomba immédiatement sur sa fille. Il l'accusait d'avoir favorisé les entreprises de ce drôle, de l'avoir attiré au château, d'être une dévergondée qui finirait comme M<sup>me</sup> de Vauplassans par être la fable du pays. Mais il allait y mettre ordre, et comme Madeleine, interdite, ne sut que fondre en larmes, il la crut coupable et ordonna qu'on l'enfermât dans une chambre où il lui donnerait le fouet. Elle serait nourrie au pain et à l'eau.

La gouvernante risqua des observations ; il leva sa canne sur elle ; puis sa colère tomba sur un chat qui se chauffait au soleil sur l'appui de la fenêtre, et il voulut le précipiter dans la cour. Mais le matou s'accrocha à lui, le griffa et lui mordit un doigt.

Nicolas et le baron Jacques, ayant pénétré dans la cour, entendaient ce bruit, et les lamentations du concierge achevaient de les assourdir. De Morguen voulait aller sur l'heure appeler le comte de Bernage. Nicolas lui conseilla d'attendre au moins jusqu'au lendemain. Il ne fallait rien entreprendre sans avoir vu M. de Gardefort, et il trouvait que ce n'était pas le moment.

Toute cette affaire était trop singulière pour qu'on dût s'y jeter à la légère.

Ils s'en allèrent donc, remettant leur visite à une meilleure occasion. Nicolas, d'ailleurs, promettait de calmer M. de Gardefort, et de Morguen était d'avis de demander des renseignements à la marquise. Tous deux se dirigèrent vers le château de Vauplassans.

Mais, au détour du chemin, ils aperçurent, en contre-bas, un carrosse, attelé de quatre chevaux gris, qui s'éloignait sur la route ; la caisse, couleur de pourpre, était soutenue par des tritons d'or. De Morguen, dont la vue était perçante, reconnut les livrées des Vauplassans qui brillaient au soleil. C'était, en effet, la marquise qui s'en retournait toute mortifiée de son aventure ; François, non moins furieux, avait tiré de son côté. Quand les deux gentilshommes l'eurent rejointe, elle leur raconta



l'histoire, prenant la défense de François, exagérant les torts du baron, se plaignant de son humeur insociable.

— Il a refusé le plus beau parti que sa fille pourra jamais trouver.

Et, exhalant ses plaintes, elle les prenait à témoin de la pureté de ses intentions. Puis elle les pria à souper.

Le scandale du château de Gardefort fut le grand sujet de conversation pendant le repas. Le marquis en rit plus que de raison, et les femmes plaignaient Madeleine, car aucune ne pouvait croire qu'elle ne fût pas amoureuse de François.

Mais chacun s'esclaffa, car sur une observation vague du chapelain, le marquis reprit qu'il ferait bon voir donner le fouet à cette jolie fille, et il accusait Anselme de vouloir se glisser à Gardefort pour jouir du spectacle. Il reprochait au prêtre de marcher sur les brisées du confesseur de M. de Montpensier, ce Père Babelot, qui envoyait les huguenotes prisonnières au guidon du Duc, afin qu'il les mît à mal. Les dames se récrièrent, et Vauplassans, très allumé, faisait des conjectures sur les hanches de la demoiselle ; il craignait que la chute des reins ne fût un peu longue. Sous la table, M. de Bellegarde pinçait les cuisses de la belle Diane de La Roche-Chaillon, fiancée la veille à M. de la Motte d'Aisy, un petit homme de poil roux et de mine chafouine qui se curait les dents avec sa fourchette et cherchait à garder un air austère.

De Morguen se sentit pris d'une impatience, car il lui semblait voir celle qu'il aimait promenade nue sous les yeux de tous ces gens comme une Autrichienne mise à l'encan par des coureurs turcs. Et, dans une poussée de colère froide, n'osant rien dire cependant, il cassa entre ses doigts la lame de son couteau qu'il avait belle envie d'envoyer en pleine panse de M. de Vauplassans. L'acier rompit avec un bruit clair qui fit tressaillir la marquise ; le silence se rétablit tout à coup, et de Morguen, heureux de la diversion, se répandit en excuses. Il avait voulu éprouver la trempe du métal, et il se perdit en considérations sur les procédés des forgerons de Tolède.

Le marquis reprit la parole. Pour lui, ces nouvelles rapières, venant d'Espagne, n'étaient bonnes qu'à tuer des rats. Mais de Bellegarde, abandonnant pour un instant les jupes de sa voisine, prit le parti de la nouvelle arme :

— Il n'en est pas de plus galante. On n'en veut plus d'autre à la cour, et il faut voir comme les maîtres italiens vous manient ces lames déliées...

Mais Vauplassans, partisan des vieilles modes françaises, attaqua ces nouveautés. Rien, à ses yeux, ne valait la simple épée, la bonne estocade en usage depuis des années. De Morguen défendit les rapières, encore que les Espagnols les fabriquaient un peu

longues. Mais Nicolas, ouvrant la bouche pour la première fois, prit le parti de la lourde épée d'armes.

— Pourquoi pas l'épée à deux mains interrompit spirituellement Bellegarde. L'observation de ce petit homme frêle mit la marquise en gaieté. Mais Nicolas tenait à son idée et la développait. Tous riaient de la simplicité de Collangis, qui discutait sérieusement avec un pareil étourneau. On parlait d'autres choses, quand on annonça l'arrivée d'un messager extraordinaire.

Le courrier entra, car il s'agissait d'affaires urgentes.

Le fourreau de sa longue épée battait le chambranle des portes ; ses éperons sonnaient sur le plancher et dégouttaient du sang du courtaud qui venait de rouler sous lui, devant le perron. Il avait fait soixante lieues en seize heures, changé onze fois de monture, crevé quatre chevaux. Couvert de la poudre des chemins, encore sous le coup de sa chute, il était pâle, extraordinairement. Mais ses yeux brillaient, et on lui trouva l'air résolu.

La duchesse douairière de Viarmes, tante du marquis, l'avait expédié de Paris le matin même pour remettre à son neveu des lettres d'importance. Et les ayant tirées de sa dalmatique sinople et azur à fasces d'or, couleurs des Viarmes, il les déposa sur le plateau d'argent, entre les mains de M. du Verger.

Mais M. de Vauplassans fronça le sourcil. Les nouvelles qu'il lisait étaient graves, et l'on allait s'entr'égorguer comme il y avait quelques mois. Sa mère lui écrivait aussi et lui mandait la folie furieuse du Roy, l'obsession de la reine Catherine, la disgrâce du chancelier, la colère du peuple contre les protestants. La puissance des Guise ne faisait que croître, et, à cette heure, le prince de Condé et l'Amiral étaient, sans doute, arrêtés. Le libre exercice du culte réformé allait être suspendu. On s'assurerait partout des huguenots. L'excitation à Paris était grande, car on avait trouvé des Vierges brisées, traînées la nuit au ruisseau, et la populace se soulevait, poursuivant ceux de la Religion par les rues, dispersant les prêches. Les laquais des Guise dirigeaient sans doute le mouvement. La mère du marquis lui recommandait la prudence et surtout de fortifier son château, car on marcherait certainement sur Sancerre, et les mercenaires passeraient dans le pays.

Tous, en entendant ces choses, demeuraient muets, baissant le nez comme sous un coup de tonnerre. Et le courrier, ayant vidé un verre de Murano plein de vin gris que lui avait envoyé la marquise, demeurait comme hébété, recru de fatigue, la tête bourdonnante, faible de faim, les yeux éblouis par les mille feux des lumières, l'éclat

des étoffes, la beauté des femmes. Il chancelait, et on l'emmena pour lui donner à souper.

Comme un fleuve qui rompt ses digues, la conversation s'engagea, tumultueuse. On ne devait point reprendre ce qu'on avait donné, disait le marquis, les édits étaient rendus, pourquoi les rapporter ?

Mais les huguenots avaient manqué de modération, opinait un autre, M. de Frontenac, catholique peu endurant. Leurs dégâts dans les églises exaspéraient le peuple. Et le petit de Bellegarde, tout en s'excusant auprès de M. de Collangis, déclara que les réformés avaient besoin d'une leçon.

Il fut généralement blâmé. Et l'on tomba d'accord pour flétrir les manœuvres des Guise, la faiblesse de Rome vis-à-vis de l'Espagne.

— C'est l'or du roi Philippe II qui agit seul, pour nous mieux diviser !

Cette parole de M. de Morguen parut au marquis la véritable expression de la sagesse. Nicolas demanda, avec réserve, s'il pouvait avertir de tout cela son ami de Gardefort, et comme le marquis l'en priait, il s'en fut aussitôt, malgré l'heure avancée de minuit, pour gagner le château du bonhomme. De Morguen s'offrit à l'accompagner, et le marquis leur proposait des hommes armés de pistolets, car le pays n'était pas sûr. Mais ils partirent tous deux, en hâte, dès qu'on eut sellé leurs chevaux, disant qu'il importait peu. D'ailleurs, ils avaient leurs épées.

Après leur départ, le père Anselme se répandit en invectives contre les huguenots. Mais le marquis, impatienté, lui reprocha de répéter ses sermons de l'an passé. Tout en chérissant peu les protestants, il voyait croître avec chagrin le pouvoir démesuré des Lorrains ; un sentiment de tristesse le gagnait, et il s'en fut se coucher, laissant le chapelain en tête-à-tête avec M. de la Motte d'Aisy, qui dormait sur sa chaise avec sa fourchette entre ses dents.

## V

Nicolas, qui était un homme patient, heurta pendant une bonne heure à la porte du pont avant que ceux du château de Gardefort se décidassent à ouvrir. Enfin, au jour, les deux gentilshommes purent entrer.

Ce n'étaient pas les nouvelles de guerre qui inquiétaient le vieux baron, mais bien l'histoire de sa fille. C'est de cela qu'il parla tout de suite. Un pareil scandale était fait pour déshonorer une maison ! Qu'allait dire M<sup>me</sup> Renée de Ferrare ? Et, sans faire grande attention à M. de Morguen, de Gardefort arpentait la salle basse en secouant le grand Nicolas qu'il tenait serré par un bras.

— Quelle incartade, mon brave ami !... Voilà une fille perdue, et je ne sais qui me tient de la faire à tout jamais murer dans sa chambre !... Comment trouver maintenant un galant homme qui consente ?...

Ici Nicolas voulut parler, mais le père, furieux, criait plus haut que lui :

— Elle est déshonorée, vous dis-je ! Mon nom sera la fable du pays !

— Mais, en somme, put enfin interrompre Nicolas, je ne vois pas le mal qu'a fait cette fillette ; il n'y a pas là dedans de quoi fouetter un page !

— Vous en parlez à votre aise, vraiment ! Si vous étiez père de famille...

— Mais vous la marierez quand vous voudrez, votre fille !

— Jamais, vous dis-je, un homme d'honneur du parti ne voudra, j'en fais la gageure, épouser une fille qui...

— Je la tiens, monsieur, votre gageure ! intervint de Morguen. Je ne suis point de la Religion, il est vrai, mais je ne demande qu'à être instruit dans la parole de la nouvelle Église. Et je ferai, si bon vous semble, mes premières armes comme huguenot avec vous, sous les enseignes de M. l'Amiral. J'ai l'honneur donc de vous demander la main de M<sup>lle</sup> Madeleine.

Le baron Hugues resta bouche bée. Sa colère tomba du coup. Mais, sans lâcher le bras de Nicolas, il demeura un moment à regarder ses pointes.

« Ah ça ! se disait-il, est-ce que tout le pays se donne maintenant rendez-vous chez moi pour vouloir épouser ma fille ? Et ceux-là viendraient-ils aussi pour se moquer de moi ? »

Nicolas, rompant le silence, donna enfin utilement de sa personne :

— C'est un service que je vous demande, baron. Ne refusez pas cette grâce à mon ami le meilleur et qui aime tant votre fille. Vous savez, dans le temps... vous m'avez dit que si je désirais jamais quelque chose de vous...

— Comment, mon pauvre Nicolas ! s'écria le bonhomme touché. Certes, je n'ai rien à vous refuser. Mais enfin !... On ne prend pas ainsi les gens au saut du lit !

Nicolas lui expliqua que l'occasion avait tout fait. Cela prouvait simplement qu'il y avait encore des gens d'honneur désireux de s'allier avec la maison de Gardefort.

— Par ma foi, mes pauvres enfants, je crois que nous sommes tous devenus fous depuis quelques jours ! déclara enfin Gardefort. Quant à vous, baron de Morguen, je ne vous connais pas d'hier, et le parti fait aujourd'hui, en vous, une trop belle acquisition pour que je vous repousse. Je vais vous présenter à mon pasteur, qui me dira ce qu'il en pense, après quoi vous verrez ma fille. Et ce sera tout à l'heure, car vous dînez ici, n'est-ce pas ?... Pour toi, Nicolas, ne me quitte pas, nous allons voir ce que nous avons ici d'armes, car il va falloir partir bientôt pour la guerre.

Et, s'adressant à de Morguen :

— Avez-vous idée, monsieur, de ce que vous pouvez faire pour le parti ?

— Je puis équiper une dizaine d'hommes pour en faire des arquebusiers à cheval, ou contribuer par une somme d'argent. J'ai, en ce moment, quatre milliers d'écus dans mon coffre, et, s'il fallait, je pourrais en demander d'autres à mon notaire.

Le baron Hugues se sentit plein d'estime pour cet homme qui avait du bien et y paraissait si peu attaché, car il avait de la considération pour les hommes riches et, quoique avare, ne détestait pas la générosité chez autrui. Cet amoureux, détaché comme il le voyait, lui plaisait fort ; il ferait un gendre accommodant et à qui il pourrait emprunter de l'argent. Et, tout en s'éloignant, appuyé sur le bras de Nicolas, il se félicitait de l'heureux choix qu'il venait de faire, et aussi d'en être quitte vis-à-vis de M. de Collangis. Car il avait toujours craint qu'à un moment donné celui-ci ne vint lui demander une somme.

Le grand Andréas Butschli retrouva de Morguen, qui réfléchissait, seul dans la salle basse, à la facilité extraordinaire des événements. Puis le pasteur Onimus Kalbhaus se joignit à eux, et les deux ministres s'enquirent de l'état de cette âme qu'il s'agissait de sauver. Onimus avait la mine chafouine et sournoise, avec un nez en pied de marmite qui faisait penser à des choses folâtres ; il montrait vis-à-vis d'Andréas une déférence complète et à chacune de ses paroles inclinait sa tête dont les cheveux huileux se balançaient en traçant une marque crasseuse sur son col blanc, en forme de plat à barbe. Ses doigts étaient carrés et ses ongles noirs, ses pieds larges et plats. L'air à la fois obséquieux et autoritaire, il parlait en écoutant passer ses paroles et abondait en élégances de langage.

Les deux hommes noirs se réclamèrent de Calvin et conseillèrent à de Morguen d'abandonner ses fourneaux et ses creusets ; la science de l'alchimie était mauvaise

comme menant au doute. Et Onimus cita l'exemple de Servet, que son esprit tourné vers des chimères scientifiques avait mené aux plus abominables hérésies.

De Morguen approuva silencieusement, car il s'était ordonné de tout entendre pour obtenir Madeleine.

Onimus donnait cependant au néophyte quelques aperçus sur la liberté religieuse et l'esprit d'examen. Il n'est point donné à tous de le posséder, mais tous doivent guerroyer pour le faire prévaloir, sans avoir besoin pour cela d'en connaître la véritable nature. Les textes sont parfois obscurs, mais l'esprit divin est avec les ministres. Et il conseilla à de Morguen, qui avait adroitement introduit le poinçon de sa dague dans sa botte et se piquait le mollet pour ne pas s'endormir, de lire la Bible et de ne point s'arrêter au sens apparent des mots. D'ailleurs lui, Onimus, serait là pour l'interprétation du verbe.

De Morguen répondit modestement qu'il savait l'hébreu et qu'il trouvait à redire à la traduction de Castellion. Au reste, il la considérait plutôt comme une œuvre littéraire, mais l'auteur lui demeurerait cher pour ses idées de tolérance.

Le grand Andréas crut devoir prendre la parole. Il reprochait à Castellion d'avoir discuté l'autorité de Calvin, source de toute lumière. Et, tout en complimentant le catéchumène sur l'étendue de ses connaissances, il lui posa diverses questions. Que pensait-il des *Dialogues sacrés* ? De Morguen lui répondit avec prudence, puis les deux pasteurs s'excusèrent, on allait dire la prière commune avant le dîner ; M. le baron y assisterait sans doute ? Lui déclara ne pas y vouloir manquer.

Il retrouva le baron et tout son monde, petits et grands, tête nue, assemblés dans une grande salle. Madeleine, en avant, près de la vieille Jacqueline, ne laissait rien voir que les frisons blonds de sa nuque, inclinée devant le pasteur qui nasillait sa prière. Andréas cherchait sans doute le sujet de son sermon dans une bible, car il tenait le volume collé contre son visage et relevait le nez chaque fois qu'il tournait un feuillet. Enfin il commença, parlant de l'histoire d'Esther, et il regardait fixement de Morguen.

— Ah ça ! se disait celui-ci, est-ce que ce bélétre se figure que je suis le roi Assuérus et que je vais délivrer Israël pour remercier un Juif complaisant d'avoir mis sa parente dans mon lit ?

Il cessa d'écouter l'homme de Genève qui s'entortillait dans des métaphores fleuries et promettait des victoires prochaines. Madeleine s'était relevée et se tenait debout ; il entrevoyait un coin de profil, un bout d'oreille, une tresse blonde. Son cœur battait doucement, et, à la contempler, il ne sentait plus ni fatigue ni sommeil.

Était-il possible qu'elle pût être bientôt sa femme ? Il ne pouvait se croire dans la réalité ; cependant il était bien chez le baron de Gardefort, agréé par lui. Et, à la regarder, il trouvait en soi le courage de subir cent Andréas Butschli, un plus grand nombre encore d'Onimus Kalbhaus, d'assister à mille prêches, de tenir la campagne pendant des mois avec la casaque blanche. Et il ne pensait même plus à appeler le comte François de Bernage, ce rival désormais évincé.

Mais un doute lui vint. Si elle allait le rebuter, lui-même, ne point l'accepter, s'insurger contre la volonté de son père ?

Hélas ! la pauvre ! Il ne connaissait pas sa soumission. Cette jolie fille isolée, timide, était dans son exquise et parfaite candeur, comme une de ces fleurs solitaires qui poussent à l'ombre des grands bois leurs purpurines clochettes, loin des champs dorés par la grande joie du soleil. Elle était faite de douceur, d'amour et de crainte.

Enfermée dans les pratiques étroites d'une religion qui ne parlait point à son cœur, elle avait pris en suspicion, par une naturelle terreur, toutes les manifestations de l'esprit et de la volonté tendant ailleurs qu'au respect d'un Dieu jaloux et qui ne pardonnait aucune défaillance.

Les exagérations continuelles dont abondaient les discours des ministres et qui revenaient sans cesse au cours de ses entretiens avec son père, les lectures constantes de la Bible, tout lui montrait la puissance d'un Dieu implacable, la débilité sans remède de l'homme. Comme le chef de famille tient son autorité de Dieu, elle devait demeurer sans bornes, étant donné la faiblesse de la femme, son infériorité complète vis-à-vis des choses du Ciel.

Et elle acceptait cette vie enserrée dans des devoirs, sans joies, comme une chose nécessaire et qu'elle n'avait point à juger.

Ses affections de famille étaient la seule chose qu'elle crût pouvoir dérober à cette absorbante adoration. Mais, en dehors de son père et de sa marraine, M<sup>me</sup> Renée de Ferrare, elle n'aimait personne sur terre. Sa bienveillance naturelle à l'égard de ceux de sa maison se traduisait par une bonne grâce assez froide ; la gaieté, d'ailleurs, lui avait toujours manqué, et ce milieu rigoriste avait étouffé en elle cette fleur de jeunesse qui brille au cœur des plus sages.

Elle n'avait point encore pensé qu'on la pût marier. Cette seule idée d'être soumise à un autre homme que son père la remplissait d'une instinctive terreur ; d'ailleurs, jamais elle n'en avait distingué un seul. Si elle s'était un peu occupée aux bavardages de Jacqueline, qui lui parlait de François, elle n'avait pas senti son cœur battre. Aussi

avait-elle subi avec une épouvante étonnée les injustes colères de son père, et le vieillard, tout soupçonneux qu'il fût, dut reconnaître son innocence. Le grand Andréas avait confessé ce cœur limpide, et il avait déclaré au baron de Gardefort que sa fille était plus pure que le lis des champs.

Quand, au dîner, sans aucun avertissement préalable, son père lui annonça qu'il avait fait choix d'un mari pour elle, Madeleine demeura interdite. Et comme il lui présentait M. de Morguen, elle s'inclina rougissante devant celui qui allait être son seigneur et maître, et qui aurait sur elle tous les droits d'un père, avec d'autres encore, sans doute, et dont elle pressentait l'étendue.

Jacques, plus ému qu'elle encore, ne sut absolument rien lui dire. Mais, au cours du repas, il reprit son sang-froid, fut brillant et charma le grand Andréas lui-même. À peine parla-t-on de la prochaine prise d'armes, mais le baron de Gardefort laissa entendre qu'on saurait faire bonne figure, et les yeux d'Onimus Kalbhaus brillaient, allumés par la perspective de déprédations futures. Nicolas, fatigué par sa nuit blanche, s'endormait entre chaque bouchée.

Habilement, de Morguen s'efforçait de se gagner le cœur de Madeleine, en parlant avec une admiration sans limites de M<sup>me</sup> Renée de Ferrare. Son esprit égalait ses vertus, et il la comparait à une Tour d'ivoire. Le baron Hugues lui reprochait son amour excessif pour les belles-lettres, et il dénonça la poésie comme une école de scandale, de relâchement pour les mœurs. Sa fille, heureusement, avait échappé à ce courant d'idées funestes, car il la tenait autant que possible éloignée de la cour de sa marraine, hésitait à l'envoyer chez elle si la guerre reprenait. Andréas Butschli, tout en approuvant ces craintes, les trouva exagérées, et il s'écria que le château de la princesse était une demeure d'élection, belle comme les tentes d'Israël. D'ailleurs, il n'était pas ennemi de toute culture, approuvait Marot d'avoir tourné de pieux cantiques en beaux vers. Et comme Madeleine savait jouer du luth, il la pria de chanter. On passa dans le parc.

De Morguen, ravi, demeurait en extase, bercé par la voix fraîche et limpide de la jeune fille. Suspendu à ses lèvres, les yeux perdus dans le ciel, il écoutait ce chant qui se mêlait aux bruissements des arbres, et il aurait voulu que cela durât toujours.

Cependant Nicolas, assoupi sur un banc moussu, se mit à ronfler d'une façon cruelle : et interrompit le concert. Le silence le réveilla, et il dénonça sa ferme intention de partir.

En chemin, il déclara à de Morguen que M. de Gardefort était enchanté de lui,



mais le bonhomme avait laissé entrevoir son intention de réserver la question de la dot. Et Nicolas l'accusait de vouloir frustrer sa fille de l'argent de la princesse Renée. De Morguen s'en souciait peu, car il aurait donné même tout son bien pour posséder Madeleine.

Cinq jours après, il échangeait avec elle l'anneau des fiançailles. Puis, le soir même, on se dispersa. De Morguen et Nicolas partirent pour la Rochelle avec quelques recrues, afin de rejoindre l'Amiral qui, à la fin d'août, avait traversé le pays avec M. le Prince. M. de Gardefort allait mettre sa fille en sûreté, il ne savait encore chez qui, puis il prendrait la route du Midi, où il était appelé par Crussol d'Assier contre Montluc.

Le marquis de Vauplassans déclara ne point vouloir prendre parti et se mit à fortifier son château, ayant un domestique assez nombreux pour le défendre. Quant à François, il était mandé à Bourges par ordre du Roy, car il devait aller à la guerre avec une compagnie de cheval-légers que lui avait montée sa mère.

En haine de la grande noblesse bretonne, dont elle s'était détachée avec horreur quand elle avait vu les Rohan et les Rieux se faire huguenots par esprit d'indépendance, la comtesse voulut faire des levées sur ses terres pour remonter à son fils une compagnie de cent maîtres. Car le Roy, circonvenu par les ennemis de François, ne lui avait pas rendu le commandement de ses hommes d'armes, ce qui fut considéré par tous comme une grande injustice et un abus pire de pouvoir, puisque François avait déjà équipé cette compagnie de ses deniers.

La comtesse eut à lutter contre des mauvaises volontés plus fortes encore ; les Rieux et les Rohan, dont les domaines enserraient les siens, l'empêchaient de recruter des hommes et faisaient envahir ses fiefs par leurs paysans armés. Elle appela à son aide M. de Créquy, évêque de Vannes, qui vint au château, de sa personne, avec des soldats, une coulevrine et un millier de paroissiens portant des bâtons et des fourches. Il n'y eut point bataille, parce que les gens de Rieux, ne se sentant pas en force, lâchèrent pied au premier moment. Mais la comtesse ne leur pardonna point cette insolence, et elle donna l'ordre à ses tenanciers d'assommer tous les huguenots de Guérande et autres lieux qui seraient rencontrés sur ses domaines. N'hésitant pas à engager son bien, elle réunit une grosse somme, plus de cent mille livres, envoya son intendant en Hurepoix, où l'on pouvait trouver facilement à acheter des hommes. Elle les monta sur des chevaux normands, les revêtit de harnois d'Allemagne, les arma de lances dont les bois, coupés dans son parc, furent peints aux couleurs de François, tanné et violet. Il fallut d'autres choses encore, trouver des officiers, un aumônier, un chirurgien-

barbier, et lorsque la compagnie rejoignit son capitaine dans le Berry, la dépense se montait à plus de deux cent mille livres, la comtesse avait dû encore grever ses biens,

Mais, à la première montre où le comte François présenta ses cheval-légers, il y parut à son avantage, et le duc de Montpensier, qui traversait le Berry, le félicita sur le beau pied où tout son monde était tenu. Il lui donna cependant l'ordre d'aller tenir garnison à Bourges, place où il y avait peu d'honneur à gagner. François comprit qu'il était toujours en disgrâce, et sa mère, comme pour ajouter à ses ennuis, lui demandait des nouvelles de son mariage, se plaignait que le Roy n'eût pas tenu compte des sacrifices qu'elle s'était imposés ; elle multipliait les neuvaines, exhortait son fils à la piété, et elle lui envoya même une petite châsse pleine de reliques, bonnes contre les blessures par le fer. Heureusement, les communications devinrent plus difficiles, les lettres se firent rares, et François recouvra quelque repos.

## DEUXIÈME PARTIE

### I

Le 20 septembre, à deux heures de l'après-midi, une grande agitation courait par la ville de Bourges, car les gens du Roy, dont on annonçait l'arrivée de jour en jour, venaient enfin d'apparaître.

Depuis des semaines, l'archevêque, Jacques le Roi, rebattait les oreilles du gouverneur de ses plaintes contre les huguenots en général, contre ceux de Sancerre en particulier, et il redoutait à toute heure de les voir arriver en troupes. Il fallait pourtant les mettre à la raison, ces Sancerrois insolents, enfoncés ainsi qu'une épine au cœur du diocèse de Bourges. Leurs exactions, leurs rapines étaient de tous les jours ; et ils avaient une dizaine de ministres, parmi lesquels ce de la Mare de Claireau, qui mettait en vers français les psaumes chantés par ses ouailles ; l'on entendait par la campagne ces chants pieux que les huguenots entonnaient au retour de leurs brigandages. Comme si ce n'était point assez d'avoir chassé de la ville tous les prêtres, mis la main sur leurs biens, dispersé les religieux, établi leur prêche dans l'église Saint-Jean, ils avaient détruit l'église et le monastère des Bénédictins de Saint-Martin, ruiné les chapelles de Saint-Père, de Saint-André, incendié celle de Saint-Denis, renversé la Maladrerie, dé-

solé les paroisses voisines. Et, à trois lieues à la ronde, aucun prêtre n'osait maintenant s'en aller porter le viatique aux mourants.

M. de la Châtre, le nouveau gouverneur, ne cessait d'en écrire au Roy pour demander du monde, et M<sup>gr</sup> l'archevêque de Bourges se lamentait, ordonnait des prières publiques. Du Midi les nouvelles arrivaient, mauvaises, et tous s'en exagéraient l'importance. Le découragement des bourgeois augmentait chaque jour, car les Sancerrois criaient partout qu'ils viendraient bientôt brûler Bourges, se divertir avec les dames de la ville et aussi avec les religieuses de l'Annonciade, dont le couvent est situé dans la vieille cité, devant la Grosse-Tour. Ils promettaient des ravages plus terribles encore ; aussi les saintes filles en perdirent le sommeil. Elles augmentèrent le nombre des mortes-payes qu'elles hébergeaient et les armèrent d'arquebuses, avec quoi on faisait des rondes toutes les nuits, et à chaque heure elles envoyaient aux Moulins du Roy pour voir si rien n'arrivait du côté de Sancerre.

Quand on annonça l'approche de troupes, les pauvres dames ne voulurent pas croire que ce fussent les catholiques. Mais, persuadées que les Sancerrois venaient, elles s'en furent se cacher aux souterrains, et certaines se mirent en prières dans leurs cellules, attendant des supplices et une mort qui ne vinrent pas. Alors, reprenant courage, elles prièrent M<sup>gr</sup> l'archevêque de venir leur chanter un *Te Deum*.

Les soldats arrivaient par le chemin d'Orléans, et, défilant sous la porte Saint-Sulpice, remontaient la rue, s'arrêtaient à la croix de Mirebeau. Puis ils se dispersaient, par groupes qui fondaient, de plus en plus petits, vaguant par les rues ; et chacun cherchait le logement indiqué par les fourriers qui s'empressaient, affairés, un papier et un morceau de craie à la main.

Comme étourdis, l'air hagard, tous allaient d'un pas boiteux, avec la démarche lourde que donnent les longues étapes, les armes et les habits gris de poussière. Il y en avait de très petits, avec de longues épées, de la hauteur d'un homme, et qui, mal prises dans les pendants, leur battaient les talons. Certains, par fatigue sans doute, tenaient leurs arquebuses comme une canne, et n'eût été la crainte des officiers, ils eussent traîné les crosses par terre.

Sous les ondées, le soleil, le poudroiement des routes sans fin, les draps et les velours avaient pris des tons uniformes, neutres, et, du col aux souliers, faisaient à l'homme un vêtement d'une teinte fausse et pisseuse, rappelant la glèbe roussâtre. Les parcelles de paille, les brins de foin encore accrochés aux barbes, les débris d'herbes folles agrippées par leurs crampons tenus aux plis des casaques, aux fonds râpés des chausses, disaient

les nuits dormies dans les granges, ou en plein air, autour des meules, dans les prairies ; les haltes et les chutes dans les terres labourées se lisaient dans les grands placards de boue, souillant les bas de chausses, les manches déchiquetées.

Du pas de leurs portes, les bourgeois regardaient les soldats d'un œil dur et méfiant ; chacun, bien qu'heureux de les voir arriver, songeait en soi à l'ennui de loger ces misérables. Les uns supputaient la dépense, les autres redoutaient la vermine et la crasse, et tous cherchaient quelque moyen d'envoyer ces gens de guerre coucher plus loin. Et, comme ces piétons, pour la plupart, ne savaient pas lire, on leur disait qu'ils se trompaient, et on leur fermait l'huis au visage, en espérant qu'ils se décourageraient peut-être et qu'ils ne reviendraient pas.

Et puis c'étaient des irréguliers, pires encore que les gens des grandes bandes. On les connaissait comme les plus mauvais des pillards, et c'était la sentine des armées. Souvent même les recrues ne valaient pas mieux ; avec leurs mines naïves, ils avaient la main leste et l'œil aux aguets. En un instant, entrés dans un logis, ils en devenaient les maîtres. Ils avaient vite tordu le cou d'une volaille, volé un broc de vin, troussé la servante, voire la maîtresse et ses filles, car, dans leurs chasses à la femme, les meilleures n'obtenaient pas plus quartier que les ribaudes.

Et comme l'échevinage proposait une assez grosse somme et des vivres, les bourgeois préférèrent partager la dépense et ne point ouvrir leurs portes. Il fut obtenu que les soldats camperaient dans les faubourgs, dans les bâtiments du pré fiscal, dans ceux de la fausse porte de Voiselle, et qu'ils s'arrangeraient avec les artisans et ceux qui ne pouvaient pas payer la contribution. Les notables, en armes, furent chargés de la police avec la compagnie de gendarmes de La Châtre, dont la moitié seulement était allée à la guerre, et les vingt-cinq soldats du capitaine Marun qui commandait en la Grosse-Tour. Et la nuit on dirigeait des patrouilles par les rues, on abaissait et on relevait les chaînes.

Les gens de Bourges se lamentaient de ne pas avoir de soldats, ils se plaignirent bientôt d'en avoir trop. Car tous les jours arrivaient de nouvelles troupes. Le 20 septembre, ce furent des Italiens et des Espagnols ; le 25, ce furent des arquebusiers du régiment de Goa ; il en entra d'autres encore : des cavaliers avec le comte Sciarra Martinengo, qui les amenait de Gien, des stradiots commandés par Démétrius Marinovitch, même des arbalétriers dont Tavannes et Montpensier ne savaient que faire, et qu'on envoyait à qui voulait.

Il y avait là des hommes de toutes les races, des Dalmates, des Macédoniens, des Os-

sètes, des Alsaciens et des Sardes. Les Bretons avaient dans leurs yeux gris bleu quelque chose de profond et de vague faisant penser aux brouillards et aux pluies de leurs côtes, aux embruns dont les grands flots couvrent les falaises perdues dans la brume. Les hommes du Midi, noirs et brûlés par le soleil, laissaient autour d'eux quelque chose du rayonnement des plaines arides, de l'ensoleillement des coteaux où poussent le thym et le pin sylvestre. Les Grecs avaient des profils de camée, les Allemands de grandes barbes flottantes. Mais tous sentaient le bouc et le sang, et les femmes les considéraient avec curiosité et terreur.

Les lansquenets étaient souvent d'une taille gigantesque ; bigarrés de tous draps, leurs larges vêtements étaient ajourés de taillades ; leurs grands chapeaux découpés inclinés sur l'oreille, ils allaient en bon ordre, et on les aimait pour leur discipline. Certains portaient accrochée sur leur dos une grande épée à deux mains, dont la lame ondulée mesurait près de six pieds. Les Espagnols avec leurs chausses et leurs pourpoints de taffetas rembourré, galonnés d'or ou d'argent, crevaient de faim sous leurs habits de soie. Efflanqués comme des lévriers, ils se reconnaissaient de loin à leurs moustaches hérissées, à leurs chapeaux très hauts, à la dimension insolite de leurs rapières.

Mais les Italiens en portaient d'aussi longues, et sous leurs corselets dorés, leurs manches de mailles, leurs mandilles de velours dont les ailerons retombaient derrière les bras, ils avaient l'air de seigneurs, avec des mines fanfaronnes et obséquieuses. Les Alsaciens avaient l'air de dogues débonnaires, les Dalmates semblaient des faucons farouches, et les Français étaient gouailleurs, insolents et vantards. Marchant débandés, ils payaient peu de mine ; mais ils portaient eux-mêmes leurs mousquets, tandis que les Espagnols les faisaient porter par leurs valets. Et ces Espagnols transportaient encore avec eux des femmes, des enfants et des moines.

Et les bonnes âmes peinaient à voir les plus jeunes soldats traîner la jambe, tremblaient en regardant défiler les reîtres, semblables à des statues équestres noires striées d'argent, les stradiots couverts de mailles qui poussaient leurs chevaux turcs.

Deux jours après entra le généralissime de cette armée, un colonel nommé du Perrier, qui arrivait de Paris. Ayant marché par petites étapes, il avait voulu se montrer un peu dans toutes les villes, et il se présenta entouré d'officiers sans troupes, avec un convoi énorme de bagages, de domestiques, de comédiennes, de cuisiniers. François escortait cette caravane avec ses cent cheveau-légers ; mais sa suite était d'au moins quatre cents personnes, sans compter une bohémienne qu'il avait achetée en route avec un corbeau.

M. de la Châtre ne fit point de grands honneurs au colonel du Perrier, car il le tenait pour un ancien maltôtier, et, comme tel, en petite estime. Ce gros homme, d'âge incertain, qui avait sans doute la cinquantaine, s'annonçait précédé d'une réputation déplorable. Mais, malgré sa mine chafouine et impudente, les dames de l'Annonciade le reçurent comme le Messie. Non contentes de lui donner toute une maison qu'elles possédaient dans la rue d'Aurron, dans la paroisse de Saint-Pierre en Guillard, elles ne manquèrent point de lui envoyer des victuailles, du poisson et du gibier, des confitures, du vin, avec les meilleurs fruits de leur verger. L'abbesse lui offrit même un grand repas où deux jolies nonnes jouèrent de la viole et du clavecin, et, à en croire certains, elle poussa même ses complaisances encore plus loin.

Le comte de Bernage fut adressé à un riche bourgeois, M. Catharin Pelhard. Celui-ci reçut François fort bien, mais déménagea sur l'heure avec sa femme et ses filles, le laissant maître de son hôtel, le meilleur de la rue de Montchevry. Et il s'en fut chez un sien parent, qui était chanoine de Saint-Ursin de Bourges, scandalisé par la bohémienne de François. Quoiqu'elle ne se montrât jamais dehors, la Gypsie devint bientôt la fable de la ville ; les courtisanes et les moines des Espagnols cessèrent d'occuper l'attention, et, de la porte Saint-Paul à l'hôpital Saint-Julien, il n'était bruit que de la Zilla.

C'était une Maugrabine de quinze ans, dont le teint pâle semblait éclairé par un rayon de lune. Ses yeux luisaient comme des étoiles, et ses cheveux noirs lui tombaient jusqu'aux talons. Ébouriffée comme un lion, elle ne laissait voir que le feu de ses prunelles et le vermillon de ses lèvres qui apparaissaient comme peintes sur la blancheur de sa face et découvraient ses dents, menues comme des perles fines. Malheureusement, un des bijoux de cet écrin pourpré avait été brisé par le gantelet de fer d'un reître bavarois. Quand François l'avait rencontrée, à la corne d'un bois, quinze jours avant son entrée à Bourges, l'enfant se débattait aux mains de reîtres catholiques qui allaient la brancher. Car ils la prenaient pour une sorcière à cause d'un petit corbeau qu'elle cachait dans son sein mal vêtu. Les autres bohémiens s'étaient enfuis à l'approche des cavaliers ; elle était tombée, de peur. Et, comme un pauvre oiseau qu'on plume, elle haletait entre les lourdes poignes de ces gens de guerre, le visage souillé du sang qui remplissait sa bouche.

François, qui pensait toujours à Madeleine, sentit, contre son ordinaire, la pitié gagner son cœur ; il l'acheta dix pièces d'or aux cavaliers noirs et chargea Lazare d'en avoir soin et de la faire marcher sur une mule avec les faucons et les chiens.

Il n'eut point à se repentir de l'acquisition, car elle lui devint toute dévouée, et

il reconnut bientôt que cette Maugrabinne avait une chair d'un goût rare et précieux. Renvoyant donc une comédienne qu'il avait louée pour la durée de la campagne, il fit de Zilla sa maîtresse attitrée, la couvrit de beaux vêtements et de bijoux, dépensant pour elle sans compter, comme il en avait l'habitude.

Au reste, elle était peu gênante ; pendant les marches, elle se blottissait le plus souvent dans un coffre, sur un chariot, et regardait les gens passer en soulevant le couvercle. Puis elle le laissait retomber et suçait un fruit. Aux haltes, elle apparaissait et trouvait sa place sur un tapis qu'elle ne quittait jamais, l'apportant roulé sous son bras. Et, par sa gentillesse, elle faisait la joie de la compagnie.

D'où venait-elle ? D'Espagne, sans doute, où elle se rappelait vaguement que ses parents avaient été dépouillés et tués en traversant la Galice. Elle avait roulé de main en main, vendue comme esclave, flétrie avant l'âge par des maîtres de rencontre ; elle avait été emmenée en France par des Espagnols embauchés par Montluc. Mais elle s'était enfuie avec des Zingaris, qui l'avaient emmenée jusque dans le Frioul. Enfin, elle était revenue dans le Berry avec une autre troupe de bohémiens. Elle ne savait pas elle-même quel était son Dieu, mais elle connaissait des incantations magiques, se mettait tout à coup à invoquer des esprits mystérieux, et elle effrayait les gens en leur prédisant l'avenir d'après les lignes de leur main.

Mais François prenait surtout plaisir à la regarder danser. Elle tournait vivement, le torse droit, les bras mollement arrondis au-dessus de sa tête, et ses pagnes de soie diaprée, son écharpe, paraissaient voler autour d'elle. Et, sur le tapis où elle se mouvait, légère, sur les pointes de ses petits pieds où sonnaient des crotales d'argent, elle semblait quelque idole indienne mue par un mécanisme caché. Puis elle saisissait son tambourin et faisait ronfler le parchemin cerclé de cuivre en tapant, de toutes ses forces, avec son poing minuscule. Au-dessus de sa tête voltigeait le corbeau, décrivant des cercles qu'élargissaient ses ailes noires, et tous deux tournaient comme emportés dans un tourbillon magique.

— De pareils spectacles sont funestes à la paix de l'âme ! dit un jour l'archevêque à François, qui lui rendait visite. Cette petite personne est peut-être magicienne, et elle mériterait certainement d'être punie d'une façon méritoire. N'avez-vous pas assez de chrétiennes bien disposées à votre endroit, pour vous acoquiner avec cette sorcière ?

Mais François déclara que les choses allaient pour le mieux.

— Je la ferai prochainement baptiser, monseigneur. Et je pense que vous ne refuserez pas à cette enfant les eaux de la rédemption.



Alors l'archevêque déclara que si l'Église avait chassé de son sein les mimes, baladins, comédiens et autres pitres, ce n'était pas pour l'ouvrir aux coureuses de sabbat et aux nécromants. François, sans essayer de le convaincre, s'en fut jouer à la prime chez le colonel du Perrier. Il y rencontra des officiers de divers corps à lui presque tous inconnus, et aussi le jeune de Bellegarde, vêtu d'une somptueuse casaque et les moustaches tellement cirées et relevées au fer qu'elles lui entraient dans les yeux. Et, de suite, Bellegarde lui annonça qu'il marchait comme gentilhomme dans la suite de M. du Perrier, en attendant qu'on pût lui donner un drapeau, ce dont son père s'occupait à Paris. Il parla de M<sup>me</sup> de Vauplassans, avec qui il s'occupait de rompre, car son mari passait pour être du parti des Politiques, et ces gens étaient très mal vus. Il tonna contre les huguenots, mais François le laissa là pour aller jouer, mécontent de n'avoir pu tirer de lui aucun renseignement utile sur la maison de Gardefort.

Deux heures plus tard, gagnant une grosse somme, il s'en retourna chez lui, songeant à ce du Perrier qui avait perdu, ce jour-là, par hasard, et il pensa que le colonel se referait sur les jeunes gens qui étaient restés à jouer. Bien qu'ils eussent tous deux les mêmes vices, François n'aimait pas du Perrier, d'abord parce qu'il n'était pas né et aussi parce qu'il était trop laid. Ce lourdaud au poil rare et mal planté, à la joue lourde, lui faisait l'effet, avec son nez camard, d'un de ces animaux étranges qui vivent dans les fleuves d'Afrique. Sa barbe en escopette était trop visiblement teinte au peigne de plomb, puisqu'elle noircissait sa fraise, et il avait beau la garder, la nuit, dans une bigotelle attachée à son bonnet, elle avait un mauvais pli naturel qui ajoutait à l'impudence de sa mine.

François trouvait aussi que la réputation de du Perrier était par trop détestable, et il lui reprochait d'avoir exercé de sales emplois. Que sa femme eût couché avec le Roy, cela ne tirait pas à conséquence ; mais il était notoire qu'il l'avait épousée quand elle était grosse des œuvres de M. de Guise, ce qui était tout différent ; et elle continuait de faire l'amour avec le Lorrain, ce qui passait la mesure. Cette M<sup>me</sup> du Perrier avait, d'ailleurs, été parmi les filles les plus décriées de la Reine mère. Et il se reprocha de fréquenter chez ce pleutre dont la noblesse était vaine. Mais il pensa au gros sac d'argent qu'un laquais portait derrière lui, et son cœur se rouvrit à l'indulgence.

Cependant, la fortune de ce du Perrier était scandaleuse, même en ces temps troublés, et François se sentit navré en pensant que ce drôle était tout comme lui chevalier de l'Ordre de Saint-Michel et qu'il en portait le cordon. Il avait poussé, un beau soir, dans l'antichambre royale, comme un champignon vénéneux. Mais, quelle que fût

sa situation, François se jura de ne pas être sa dupe, car tout le monde savait que du Perrier avait tenu la banque dans les jeux affermés et y avait gagné de grosses sommes. Il avait eu une maltôte, fait ouvertement l'usure ; puis, tout à coup, il s'était dressé commissaire des guerres, et voici qu'il était colonel et commandait une armée !

Ainsi bercé par ses réflexions, François regagna son logis. Comme il entrait, il aperçut Zilla qui faisait chanter à son corbeau un Psaume de la pénitence, et elle l'avait affublé d'une petite fraise, d'un bonnet de docteur et de lunettes en fil de fer, ce qui le faisait ressembler à l'illustre pasteur Merlin. Le spectacle lui plut, et il s'assit pour mieux en jouir ; mais l'oiseau, intimidé, s'en fut se cacher dans un coin,

— Que tu es beau ! s'écria avec une naïve admiration la bohémienne en regardant son seigneur.

François s'était vêtu somptueusement pour visiter l'archevêque. Son pourpoint, plus serré qu'un corset de femme, était entièrement brodé d'or, comme ses chausses démesurément élargies, de telle sorte que le velours vert foncé disparaissait sous les fines rayures, les arbachures, les galons, les ganses. Son manteau, doublé de taffetas blanc, découvrait son épaule gauche. Ses bas de chausses, de soie blanche, se laissaient entrevoir à peine, car les hautes bottes grises en peau de daim lui montaient jusqu'à mi-cuisse. Ses éperons d'or étaient émaillés comme la garde de son épée et la poignée de sa dague. Et il avait à la main une canne en dent de narval, objet rare et précieux valant plus que son poids d'or.

Et, campée devant lui, les mains derrière le dos, Zilla contemplait François avec satisfaction comme une petite poule vénère un grand coq fièrement dressé sur ses ergots. Lui, ayant fait mettre son sac d'argent sur une table, voulut s'amuser à compter les écus d'or mais il s'en fatigua bientôt et demeura pensif. Toujours il en revenait à penser à Madeleine ; et, honteux de son échec, il ne pouvait en prendre son parti. Où était-elle ? Et comment la retrouver maintenant ? D'ailleurs, cette aventure était finie, et elle ne pouvait aboutir.

— Cependant, il n'y a jamais de rupture irrémédiable, pensait-il, et le vieux Gardefort pourrait revenir à de meilleurs sentiments. Par exemple... si je... me faisais huguenot ?

Cette pensée l'obsédait depuis plusieurs jours, et il ne se défendait plus contre elle.

Impatienté, il se leva, marchant à grands pas, l'air soucieux, les sourcils froncés, et Zilla l'observait, appuyée contre le mur.

— Au diable ! cria-t-il tout à coup. Je verrai qui en aura le dernier mot !

Et ignorant que Madeleine fût fiancée à de Morguen, il se décida à se faire huguenot. Mais, toujours dévoré de superstition, il voulut consulter le hasard. Prenant une pièce, il la jeta en l'air, se disant :

— Si cette pièce d'or tombe du côté pile, je quitte l'armée dès demain et je me fais huguenot !

La pièce ne rejoignit pas le tapis ; le corbeau voletant la saisit dans son bec et disparut sous un meuble. François demeura anxieux. Que signifiait ce présage ?

Mais Zilla se planta devant lui, et, levant sa petite mine, elle le regarda dans les yeux :

— Tu es triste, et pourtant rien ne te manque ! Tu es beau, tu es riche, et tu as gagné au jeu ; Pourquoi ton âme est-elle triste ?

François, sans lui répondre, s'assit ; et le talon sur un de ses genoux, il se renfrogna. La Maugrabine s'écria :

— N'espère pas me tromper. Je connais le secret du cœur des hommes. La nuit, j'ai lu dans les mouvements de ton cœur comme je lis le jour dans les lignes de ta main. Tu aimes une femme et tu es triste à en mourir !

François lui répondit vaguement. Mais Zilla reprit à voix basse, en parlant lentement :

— Écoute : je connais le langage des oiseaux, les paroles du vent quand il semble pleurer dans le feuillage des arbres ; je comprends le murmure des sources et j'entends les voix cachées qui ne peuvent frapper tes oreilles. Je puis aussi évoquer l'ombre des morts, je puis obliger les femmes à venir vers leurs amoureux, par mes incantations magiques ! Dis-moi le nom de celle que tu aimes, je te la ferai avoir !

François, comme gêné, baissa les yeux sous le regard de la fillette, qui le fascinait de son regard de serpent. Il se contenta de répondre :

— Tu ne la connais pas !

— Qu'importe ! reprit Zilla. Je peux étendre de loin comme de près mon pouvoir sur elle. Je ferai une figure de cire à son image, je lui ouvrirai la poitrine, lui prendrai son cœur et le mettrai dans le tronc d'un arbre. Et celle que tu aimes sera enchantée, son cœur sera à toi !

François lui donna enfin le nom de Madeleine, finit par raconter son histoire, et Zilla lui affirma que de Morguen l'avait vaincu grâce à des formules magiques.

Elle se tut longtemps, puis brusquement clama d'une voix perçante :

— Que tu es bête, mon seigneur ! Pourquoi n'achètes-tu pas la femme que tu aimes ?

Il la considéra, stupéfait. Elle paraissait très tranquille ; à plat ventre sur le tapis, elle jouait avec un citron. Comme un chat, elle se redressa avec souplesse, s'assit sur son séant, maniant sa ceinture d'orfèvrerie, dont le bout serpentait comme une queue ; elle semblait, dans sa fantastique et délicate beauté, une sorte de lutin familier, et, à la considérer, François se sentait troublé. Puis, d'un bond, elle vint se percher sur son genou haut botté, et lui dit en passant ses bras polis comme des fuseaux d'ivoire autour de son cou :

— Pourquoi ne l'achètes-tu pas ?

François lui répondit que Madeleine n'était pas à vendre. Zilla ne fut pas de cet avis, on pouvait toujours vendre une femme quand elle est captive ; et il avait sous la main assez d'hommes armés pour faire prendre la femme qu'il désirait.

— Les stradiots, dit-elle, volent des femmes quand ils sont à la guerre, et puis ils les vendent. J'en ai vu, là-bas, qui en avaient pris, dans un château qui brûlait ; ils les mettaient nues, et il venait des gens pour les voir et les acheter. Oui, j'en ai vu de grandes, blanches et blondes que l'on payait très cher ; des petites comme moi, bien sûr, n'auraient pas valu le même prix, sans quoi ils m'auraient vendue aussi.

Et, à tous ces souvenirs, ses yeux brillaient. Le menton dans sa main, elle regardait dans le vague, songeant à son enfance errante, aux violences souffertes, et, dans sa chair, passaient de petits frissons qui faisaient miroiter sa peau fine comme la corolle d'un lis. Elle se rappelait sa vie libre avec les bohémiens dans le Frioul et les Marches du Danube, les défilés dans les montagnes noires, les longues routes parcourues de nuit, les haltes dans les forêts, les maraudes et les rapines. Bohêmes, Albanais et Uscoques faisaient la chasse aux enfants, aux femmes, pour les vendre aux Turcs. Ils couraient le soir autour des villages, s'introduisaient dans les châteaux.

Et, cynique dans son impudeur de vierge flétrie sans avoir connu l'amour, elle se couvrait les épaules de ses mains, croisant les bras sur sa gorge, avec de petits cris étouffés, imitant les captives. Et elle racontait à François, qui commençait à s'intéresser à ses dires, toutes les aventures des marchés de femmes. Elle peignait ces étalages de luxure où, effarées, des femmes et des filles nobles, la rage au cœur, étaient exposées nues, promenées, tournées, tandis que l'on estimait leur beauté en comparant entre elles les mères et les filles, les servantes et les marquises. Les moins dociles, les mains liées aux reins, avaient aux pieds des entraves de fer.

Et sa jolie figure grimaçait, faisant celle de la femme qui sent ses vêtements arrachés un à un, singeant les faces piteuses des nonnes dont les jupes, les chemises tombaient et qui apparaissaient dans leur nudité de femelles oisives et très grasses, avec la peau blanche et fine où les rires des hommes marquaient, comme des coups de fouet, de larges taches roses. Elle racontait d'autres choses encore, parlant bas, avec des moues subites, des hochements de tête entendus, et son rire perlé s'élevait en notes claires à quelque détail très précis. Lui, la balançant sur son genou, riait aussi, les yeux allumés.

— Les stradiots de Démétrius sauront bien la trouver, la femme que tu veux ; si tu leur donnes assez d'argent, ils te l'apporteront. Seulement, si elle a de beaux habits et des bijoux, ils les garderont !

Et, toujours parlant, Zilla perchée sur la botte pelait son limon avec un petit couteau d'argent, en découpait des tranches.

François pensait à ce qu'elle venait de dire et cherchait à en dégager le côté pratique. Il entrevit la possibilité, puisque la guerre était ouverte et que le Roy avait proscrit les protestants, de posséder Madeleine. C'était affaire d'argent, donc chose facile. Zilla avait raison ; il l'aurait peut-être, cette belle huguenote, et cela dans quelques jours, demain ou après, à lui. Il tressaillit à cette idée, et machinalement il caressa les épaules nues de la Maugrabine, comme si c'était Madeleine, et qu'il voulût se rendre compte de sa définitive possession. Mais son désir était ailleurs, et il pensait à la volupté sans nom qu'il aurait à manier la chair tremblante de la belle protestante, à la sentir vivre et pleurer sous lui, quand il la brûlerait de ses baisers.

— Toujours assise sur son genou, la petite Maugrabine semblait une incarnation du démon de la luxure. Et un de ses petits pieds, reployé comme une griffe, dépassant le dessous de pagne de soie, crispait ses doigts chargés de bagues sur un des plis de la botte. Au reste, elle était parée comme une bayadère, comme une châsse. Elle avait des bagues jusqu'aux pointes de ses seins, des bracelets lui armaient tout le bras. Sa poitrine était ceinte d'une sangle de soie où courait une bande d'or ciselée à jour où étaient serties des opales. Les pagnes de soie aux cassures chatoyantes, couleur de soleil, tenaient par une lourde ceinture d'orfèvrerie chargée de bêtes émaillées poursuivies par des dragons de lapis à yeux de saphir. Coulant bas sur les hanches dont la seule largeur l'empêchait de glisser, elle laissait pendre ses bouterolles d'or niellé jusqu'à terre.

François rêvait toujours à Madeleine, et il semblait que ce fût Zilla qui l'eût amené à désirer sa chair. Comme une source dont l'eau vive sourd, claire comme le cristal, de la fissure d'une roche, puis devient trouble en passant par un terrain fangeux, sa pas-

sion devenait grossière et bourbeuse. Maintenant il en matérialisait l'objet, s'étonnant d'avoir été si naïf, que d'aspirer à des choses nébuleuses et frivoles. Madeleine, après tout, était une femme comme les autres, plus belle peut-être, et il se reprochait d'avoir pu sacrifier à un amour aussi naïf, lui dont l'éducation n'était plus à faire. Cependant, il se sentait brûlé par un désir, le plus ardent et le plus doux, peut-être, dont il eût jamais souffert. L'isolement, le mépris du monde, la maladie l'avaient mûri, ce lui semblait, et il se trouvait bien supérieur à cet ancien François, amoureux nébuleux à la façon d'Amadis des Gaules.

Et les ardeurs de son sang lui firent entrevoir des délices sans nom avec celle qu'il considérait déjà comme sa proie. Il aimait maintenant Madeleine comme le loup aime la brebis, il avait soif de sa chair. Et, avec un sourire mauvais, il songea, perdu dans une contemplation intérieure où il entrevit un instant, droite devant lui, dans sa blanche nudité, la vierge blonde aux yeux de violette qu'il prétendait posséder. Et, machinalement, il se mit à serrer entre ses doigts les bras délicats de Zilla, jusqu'à la faire crier ; comme il lui faisait mal, elle se laissa glisser à terre. Alors, il lui demanda quels étaient, à sa connaissance, les moyens à employer pour se mettre dans de bons termes avec les stradiots de Démétrius Marinovitch.

— Lazare te les dira mieux que moi, dit-elle, et elle s'en fut le chercher.

Le majordome, en deux mots, comprit la chose. Et même il approuva hautement François de rentrer dans les choses raisonnables.

— J'ai votre homme, monsieur, et il est admirable, je vous assure. Si à nous deux nous ne vous ramenons pas la dame, je consens à être pendu !

Un quart d'heure plus tard, il revenait avec un stradiot.

## II

Au dire de gens ayant l'expérience des choses, Aspar Basto était un homme de ressources, et ses exploits étaient fameux. Ne travaillant que pour la solde, il avait brûlé beaucoup de villes avec les huguenots, fait le dégât dans les rangs des catholiques, bataillé en Flandre, en Normandie et jusqu'en Autriche. On l'avait vu piller, avec les coureurs turcs, les châteaux vénitiens sur les bords de la Piave, et il avait tiré l'aviron sur les galères des Génois. Tour à tour pirate, marchand d'esclaves, stradiot, argoulet,

puis contrebandier, forçat à Alger et à Gênes, il avait parcouru la Méditerranée comme les anciens Phéniciens, ramé sur toutes ses vagues, erré sur tous ses rivages.

Peut-être avait-il connu les honneurs, et il passait pour avoir été bas officier parmi les Esclavons des Doges qui montent la garde avec des fauchards où est gravé le lion de Saint-Marc. Mais il avait dû quitter Venise, précipitamment, accusé d'avoir enlevé une patricienne pour la vendre au patron d'une fuste de Tunis. Pris dans la mer de Sicile par les corsaires barbaresques, il s'était échappé de Kairouan, avait passé en Espagne, puis était allé en Grèce où Démétrius Marinovitch l'avait embauché parmi ses stradiots.

Ainsi, à plus de quarante ans, il avait dû reprendre les manches de mailles et la sagaie, pour guerroyer encore, après avoir formé et perdu, dix fois peut-être, un pécule qu'il voulait emporter dans sa patrie, une terre perdue parmi les cimes bleues du Caucase.

Il était alerte et de taille plutôt élevée, sec comme un lévrier, avec une figure fine où luisaient des yeux noirs démesurément élargis, perçants comme ceux d'un oiseau de haut vol. L'air hardi et attentif, souple dans sa démarche, toute sa personne avait quelque chose d'inquiétant et de redoutable qui faisait penser aux bêtes de carnage, buveuses de sang, se tirant du meurtre avec le poil soyeux et la robe nette.

Lazare et lui se connaissaient de longue date, car ils avaient ensemble ramé captifs sur une galère capitane. Puis, ils s'étaient échappés, par une nuit noire, et avaient gagné l'Espagne où ils s'étaient séparés. Aujourd'hui, ils s'étaient retrouvés à Bourges et, résolus de faire tourner à leur avantage les événements qui allaient s'accomplir, ils s'occupaient des occasions profitables, formaient des plans pour trafiquer sur les femmes dont on pourrait s'emparer, supputaient de probables bénéfices.

En quelques mots, François et Lazare mirent le stradiot au courant de la question. Pour Aspar, une pareille expédition rentrait dans les choses possibles, il n'y voyait qu'une difficulté. La minceur de son grade — il était simple caporal — ne lui permettait pas de s'éloigner à volonté.

Et, ayant donné ses raisons, il écouta, les mains croisées sur la poitrine, l'air recueilli, les explications verbeuses que François lui déroulait longuement, et, intérieurement, il le trouvait bavard comme une femme. Mais la figure impassible d'Aspar s'éclaira d'une lueur fugitive et son œil s'alluma lorsque le comte poussa vers lui d'une main négligente le tas d'or qui brillait sur la table.

Il n'en fit point, cependant, un pas en avant et continua à écouter François qui

mettait une grosse somme à sa disposition pour mener à bien l'entreprise :

— Prends cet or, en attendant mieux, comme acompte, et dis-moi ce que tu veux pour m'amener la femme.

Aspar répondit que c'était une affaire difficile et qui coûterait très cher, quatre mille livres seraient nécessaires. Il lui faudrait en effet emmener du monde, acheter les renseignements des uns, le silence des autres. Et ayant compté l'or, il reconnut qu'il y avait environ quinze cents livres, il demanda que la différence lui fût comptée au retour, s'il réussissait. S'il échouait, il tiendrait compte à François de son argent. Au reste, il s'en remettait à sa générosité, offrait même de ne pas prendre les quinze cents livres. Car, par un excès de finesse, Aspar ne voulait point passer pour besogneux, pour un misérable à la merci de quelques pièces d'or. Il savait que, dans ce monde, les pauvres réussissent rarement à se faire bien payer leurs services. Et il ajouta :

— S'il nous faut quelque argent, je fournirai les avances ; et, tous comptes faits, je prends l'affaire à ma charge, m'engageant à vous livrer la femme pour quatre mille livres.

Mais Lazare déclara qu'on ne saurait avoir trop d'espèces pour une pareille aventure. Et, avec l'assentiment de François, il prit l'or et déclara qu'il s'occuperait des dépenses. Car il était convenu qu'il partirait avec Aspar, et il se chargea même de trouver un moyen facile de faire sortir quelques stradiots de la ville de Bourges.

Puis, ils s'en furent, laissant François seul, réfléchissant aux difficultés sans nombre que présentait cette affaire, et son esprit nonchalant, peu ouvert aux choses compliquées, entraînait dans un cruel travail. Faire enlever une fille était en soi chose facile ; si la chose tournait mal, il laisserait pendre ses gens sans autrement les connaître. Mais si le coup réussissait, il aurait peut-être, par la suite, à répondre devant la justice. Car avec tous ces huguenots, on ne savait jamais si l'on était en paix ou en guerre. Le Roy avait cependant pros crit les réformés ; il se le rappelait, et il en prit courage.

— Oui ! Mais alors, s'objecta-t-il, s'ils sont pros crits, ils doivent être tout au moins emprisonnés. Si Madeleine rentre dans Bourges, les gens du Roy mettront la main sur elle. Ils prendront la demoiselle, la mettront dans un couvent, et moi, j'en serai pour mon argent. Les prêtres sont capables de tout, l'archevêque la réclamera certainement pour lui faire son procès comme hérétique. Si elle abjure, je ne puis rien contre elle ; si elle persiste, ils la feront brûler. De toutes manières, j'en serai pour mes frais, et encore on se moquera de moi.

Cette perspective lui apparaissait lamentable, et il se laissait abattre, comme une



bête prise dans un filet et qui ne peut en sortir. Puis, il se révolta, se jura de ne pas lâcher sa proie quand il la tiendrait. Car, sans même savoir où était Madeleine, il avait telle confiance en Lazare, qu'il considérait l'enlèvement comme un fait acquis.

— Par la messe ! se dit-il, je suis bien de taille à faire la nique à tous ces frocarts. Ils ont besoin de moi, d'ailleurs, et tous tremblent de male peur derrière mes chevaliers-légers. Le jour où j'aurai ici la charmante Madeleine, je la garderai si bien que je défie tous ces oiseaux de seulement l'approcher.

Mais il réfléchit qu'il serait obligé de s'en remettre à ses gens et à ses soldats du soin de la garder. Et il pensait aux jalousies d'officiers, aux perfidies des camarades pour qui toute violence serait un jeu. Du Perrier l'inquiétait aussi, car le colonel venait de faire annoncer à grands bruits de trompettes, par toute la ville, qu'il entendait faire respecter les lois et coutumes réglant le partage du butin. Il devait être mis en commun, puis réparti entre chacun suivant l'importance de son grade. La peine de mort était rappelée contre ceux qui détourneraient les parts de prise et les prisonniers.

François ne craignait point d'être puni de mort, mais il craignait la confiscation et ses suites. Qui pouvait savoir si du Perrier, apprenant qu'il détenait dans sa maison une femme enlevée par les soldats de son armée, ne la réclamerait pas pour la mettre à rançon et ne s'en ferait pas donner la garde noble ? Ou bien il l'enverrait à Paris, à la cour, et plus jamais lui ne pourrait la revoir.

Il voulut encore demander conseil à Lazare, mais celui-ci courait par la ville. Le valet qui lui répondit lui remit en même temps une lettre de la marquise de Vauplasans. Elle se plaignait de rester sans nouvelles de François, vivait tristement renfermée dans son château fortifié et tenu sur le pied de guerre. Ses filles d'honneur s'étaient dispersées, et le baron de Gardefort, par rancune sans doute, n'avait pas voulu lui confier Madeleine.

Cela intéressa fortement François, qui trouva la lettre précieuse. Mais elle restait muette sur l'endroit où était Madeleine, disait seulement qu'elle n'était plus à Gardefort et que le baron avait quitté le pays. Puis la marquise se plaignait amèrement du petit Bellegarde qui l'avait lâchement abandonnée pour aller à Bourges où il s'affichait avec des comédiennes et des courtisanes du dernier rang. Elle finissait en priant François de le surveiller et elle lui faisait des compliments sur sa Maugrabine dont elle avait entendu raconter des choses merveilleuses.

Lazare rentrait cependant, et, interrogé par François, il entra au vif de la question. Il était sûr qu'on brûlerait une partie du pays sous peu de jours, la guerre était partout,

qui s'inquiéterait des meurtres et des rapt ?

— C'est miracle, monsieur, si l'Amiral et M. le Prince ne sont pas à cette heure déconfits. En tous points, on court sus aux huguenots et on les tue comme des mouches. Qui va s'occuper, au milieu de ces massacres, d'une petite fille de plus ou de moins dans le Berry ? Si son père n'est pas occis et la réclame, on ne lui répondra même pas, et d'ici là, d'ailleurs, n'aurez-vous pas eu du bon temps ?

— Tu en parles à ton aise, Lazare ! Et si M<sup>me</sup> Renée de Ferrare le prend de haut et exige qu'on lui rende sa pupille ?

— Baste ! d'ici là, monsieur, vous aurez bien converti la demoiselle, ou bien vous vous en serez dégoûté. Dans le premier cas, si elle se fait catholique, personne ne s'en occupera. Dans le second, il vous sera bien indifférent de vous en défaire !

— Lazare ! Lazare ! je crains d'avoir de grands ennuis, et pourtant j'ai tant envie de cette jolie fille que je risquerais pour elle de pires fortunes. Mais vraiment j'ai peur...

— Bien, monsieur, interrompit Lazare impatienté. Il faut, sans perdre un instant, retourner aux pages, et on vous y donnera le fouet ! Est-ce pour des gens comme nous d'avoir peur et de se terrer comme des lièvres ? Mais vous le reconnaissez vous-même, un seul baiser de M<sup>lle</sup> Madeleine vaut dix ans de tracas avec tous les archers du royaume ! Encore un coup, laissez-moi mener l'affaire ! J'en réponds sur ma tête !

Et il expliqua le résultat infailible de ses combinaisons. M<sup>lle</sup> de Gardefort était sans aucun doute restée dans le pays, chez M<sup>me</sup> de Vauplassans peut-être. Mais François le détrompa, le blâmant de s'engager par avance sur une fausse piste. Lazare déclara que l'erreur était petite, et il affirmait que Madeleine n'avait pas quitté le Berry, et il saurait la trouver. En outre, pour quelques pièces d'or, il avait acheté à un laquais de du Perrier une commission régulière, signée et scellée, de recruteur, qui lui donnait droit à une escorte. Et l'escorte était là qui l'attendait, dehors ; François, en se mettant à la fenêtre, pouvait regarder les stradiots.

Lazare s'était fait aussi fabriquer par un scribe du gouverneur une fausse lettre de l'Amiral dont l'écriture et la signature étaient parfaitement imitées. Elle le recommandait à tous les huguenots comme chef d'un parti d'éclaireurs, et requérait chacun de lui donner aide et secours.

François, du balcon, regardait les dix cavaliers dont les chevaux s'ébrouaient en grattant le sol. Aspar, comme les autres, portait une jaque de mailles recouverte d'une soubreveste longue, d'étoffe sombre, à manches fendues. Il était armé d'un large cime-

terre, et une courte arquebuse, renfermée dans un étui, pendait à l'arçon de sa selle dont les grandes bâtes lui emboîtaient les cuisses. Son cheval était nu, et son léger harnais de maroquin noir avait de grands chasse-mouches ornés de bossettes de cuivre retombant à la croupe et au poitrail en lambrequins déchiquetés.

Les autres étaient des Orientaux armés à la légère, montés sur des chevaux turcs dont les naseaux étaient fendus pour les empêcher de hennir. Aucun ne savait le français, car c'étaient des Albanais et des Ossètes, au teint basané, au profil acéré comme celui des faucons. Ils portaient aussi des arquebuses, des badelaires et des dagues à oreilles; certains avaient une masse d'armes. Tous avaient ceint l'écharpe rouge, mais Lazare dit à François que chacun avait dans son porte-manteau une écharpe blanche, précaution utile si l'on rencontrait des huguenots.

François remarqua trois lévriers de Grèce, près du cheval d'Aspar. C'étaient de hautes bêtes dont les têtes pointues s'effilaient comme celles des serpents. Leur corps émacié était supporté par des pattes grêles comme des cordes raidies, leurs côtes se dessinaient sous la peau, et ils n'avaient pas de ventre. Ces grands chiens, avec leurs museaux fins, leurs oreilles minces pointues et à demi dressées, avaient des airs sauvages et inquiets. Leurs lèvres courtes et épaisses, noires, semblaient s'ouvrir en un ricanelement incertain, découvrant leurs crocs aigus, blancs comme l'ivoire.

Lazare, cependant, demandait à François s'il avait encore le masque de Madeleine; on le trouva dans un coffre.

— Il faut, monsieur, que ces chiens sentent un objet ayant appartenu à votre maîtresse. Une fois sur la piste, et je me charge de la trouver, ces lévriers nous feront sûrement trouver la voie, et cela nous épargnera bien des demandes indiscretes.

François objecta que des braques ou des chiens à odorat délicat auraient mieux fait l'affaire.

Mais Lazare le détrompa :

— On dit que les lévriers n'ont point de nez, mais cela est faux pour ceux de Macédoine. En voici qui sont extraordinaires. S'ils étaient à Paris et qu'on leur fit sentir un de vos pourpoints, ils viendraient vous chercher jusqu'ici. Voyez comme ils sont grands et forts, leur robe sombre les rend presque invisibles, la nuit; et, si le besoin s'en fait sentir, ils vous étranglent un homme sans qu'on l'entende crier!

François fit ses dernières recommandations à Lazare, appela même Aspar pour lui donner des conseils. Puis il les congédia; mais il les rappela, du seuil où il se tenait, et leur fit encore la leçon, s'embarrassant dans des vétilles d'homme habitué à vivre dans

les jupes des femmes, entrant dans les moindres détails :

— Soyez tranquille, monsieur, s'écria Lazare ; nous porterons la dame comme un Saint Sacrement !

Ils partirent. Lazare, en tête, équipé comme un gentilhomme voyageant dans un pays peu sûr, s'avancait monté sur un cheval noir des écuries du comte. Armé d'une belle et forte épée de guerre, d'une large dagasse vénitienne et de pistolets, il portait un haut-de-chausses de velours brun, un collet de buffle à manches, un corps de cuirasse noirci. Sa tête était couverte d'une bourguignote à grandes jouées ; le masque en forme de mufle de bête était accroché à sa selle. Son écharpe rouge flottait au vent. Derrière lui, les stradiots allongeaient le pas de leurs montures moins hautes, le cheval d'Aspar caracolait, plein de feu.

François les regardait s'éloigner, rêveur. Et quand ils eurent disparu, au tournant de la rue, il se sentit pris d'une étrange émotion :

— Que vais-je devenir, mon Dieu ! se disait-il. Et que faire pendant les heures et les jours que va durer cette entreprise ?

Et il se mourait déjà d'impatience, mordu par un désir de plus en plus vif de Madeleine qu'il convoitait dans sa chair. Mais à peine ses gens étaient-ils partis, et commençait-il une lettre pour M<sup>me</sup> de Vauplassans, espérant ainsi tromper son ennui, qu'il reçut la visite d'un trompette porteur d'un grand pli cacheté. C'était un ordre de se rendre, avec une bonne escorte, auprès de M. l'Amiral qui était alors près de Châtillon-sur-Loire, pour lui remettre en mains propres des dépêches venant de la maison du Roy.

Bien qu'il fût six heures du soir, il devait partir, et sur l'heure. Le colonel le dispensait de lui faire sa visite d'adieux. Toutes ses instructions étaient précises. Il soupa donc chez lui rapidement, embrassa Zilla en lui recommandant d'avoir grand soin de Madeleine lorsqu'elle arriverait, puis il monta à cheval.

Comme escorte, il prit les quinze meilleurs cheval-légers de sa compagnie et les mieux montés, confia le commandement des autres à son lieutenant Yves Le Dantec. À huit heures du soir, il quittait les faubourgs avec ses trompettes et son roi d'armes et s'enfonça dans la campagne, guidé par un homme de confiance donné par M. de la Châtre et qui devait lui indiquer les meilleurs et les plus courts chemins.

### III

Trois jours après, Lazare et sa bande étaient en vue du manoir de Gardefort. C'était là qu'il avait résolu de prendre langue tout d'abord, non qu'il comptât pénétrer dans le château ; mais il espérait interroger les gens à l'entour. Aux premières heures du matin, il en faisait le tour avec Aspar. Le fossé était toujours plein d'eau, dominé par son mur terrassé, en soi peu propice à toute escalade. Du côté du parc on avait remué de la terre et complété la défense. Le pont-levis n'était point baissé, et la bicoque avait toujours sa figure revêche et maussade.

Patiemment, ils se mirent en observation près de la première porte, et, comme ils avaient caché leurs hommes dans un petit bois qui s'étendait à une portée de pistolet du château, ils se dissimulèrent eux-mêmes derrière une grande meule de foin qu'une trentaine de toises séparaient des glacis. Ils attendirent trois heures entières, sans voir remuer personne ; la demeure du baron paraissait abandonnée. Mais, vers sept heures et demie, le pont s'abaissa et les deux hommes redoublèrent d'attention. Il n'y avait pas de danger que leurs chevaux se fissent entendre, les deux bêtes faisaient brèche dans le foin, comme ceux des stradiots dans les fourrés. Laissant sa monture à Aspar, Lazare grimpa sur la meule et demeura blotti à son sommet. De là, il dominait la plaine et il voyait le pays désert, jusqu'à un petit hameau, vers la droite, où allaient et venaient des gens.

Enfin, du château sortit un homme, puis une femme. Se laissant glisser rapidement, Lazare remonta à cheval et, se penchant de côté, il put voir l'homme s'en allant par la route qui longeait le bois, tandis que la femme tirait vers le hameau. À la corne du bocage la route faisait un coude, l'homme disparut. La femme, avec une corbeille sur sa tête, se voyait toujours sur le sentier qui coupait le champ.

Mais Lazare eut un cri de joie, car il avait reconnu Nicole Piédagnel, la chambrière de Madeleine. Il mit le masque de sa bourguignote et, avertissant Aspar pour qu'il se tint prêt, il piqua des deux ; en un instant il fut sur la jeune fille. Nicole n'était pas une personne peureuse, et, comme elle savait qu'en ce moment les huguenots couraient armés par tout le pays, elle pensa que ce cavalier à écharpe blanche venait sans doute du Blanc. Elle ne s'arrêta pas et ne songea pas davantage à s'enfuir. Mais elle continua son chemin, car c'était une fille sage et qui ne se laissait point entreprendre par des

gens qui lui étaient inconnus.

Cependant, comme Lazare s'approchait d'elle à la toucher, mesurant le pas de son cheval à son allure, elle se sentit inquiète :

— Que prétendez-vous faire, monsieur le cavalier ? dit-elle de sa voix la plus ferme, mais qui tremblait. Laissez-moi passer mon chemin. Je suis de la maison de M. de Gardefort, qui est un ami de M. l'Amiral, et nous sommes tous gens respectés dans le pays !

Lazare n'osa point lui parler. Il avait jadis essayé de corrompre cette servante et y avait perdu son temps ; s'il faisait entendre sa voix, elle le reconnaîtrait certainement. Assez perplexe, il allongea la main, penché sur l'arçon, pour saisir la jeune fille. La petite Nicole l'évita et voulut se sauver dans une haie, mais à ce moment elle sentit sur son cou le souffle brûlant du cheval d'Aspar. Elle poussa un cri d'angoisse, mais elle était déjà enlevée par Lazare qui, brusquement, la soulevant de terre, l'avait assise sur sa selle :

— Si tu cries encore, la belle, je te saigne comme une volaille !

Et il lui mettait sa dague à la gorge, de sorte qu'elle n'osa plus appeler au secours.

Ils retournèrent, au galop, derrière la meule de foin. Là, ils étaient bien tranquilles, personne, d'ailleurs, ne se montrait dans la plaine.

— Écoute ! dit alors Lazare à Nicole qui, blême de terreur, regardait cette face masquée d'acier et ne reconnaissait pas, dans son trouble, la voix du valet. Écoute et réponds ! Il faut que tu me dises où sont le baron et sa fille !

Cela la surprit beaucoup, car elle craignait de s'entendre demander tout autre chose. Elle en reprit courage, mais avec sa méfiance de paysanne, elle chercha ses paroles, sans se presser. Lazare, grondant sourdement, lui poussa la lame sous le menton.

— Mais, monsieur, cria-t-elle, M. de Gardefort est parti pour la guerre avec les protestants du pays ; vous le savez mieux que moi, puisque vous en êtes !

— Et sa fille ?

— Je ne le sais pas...

— Ainsi donc elle n'est pas au château ?

Elle eût bien voulu reprendre son imprudente parole. Et, sentant maintenant qu'on en voulait à sa maîtresse, elle se promit, dans son petit cœur dévoué, de mourir plutôt que de dire où Madeleine se trouvait.

— Répondras-tu ? cria Lazare.

— Je vous jure que je ne le sais pas, monsieur ! gémit-elle.

La large lame brillant sous le soleil se rapprocha de la gorge qui haletait sous la guimpe, la pointe cueillit une goutte de sang. La fillette ferma les yeux, priant Dieu de lui donner le courage. Mais, comme la pointe la piquait plus fort, une terreur affreuse la saisit, et, à tout hasard, elle proféra :

— M<sup>lle</sup> Madeleine est au château de Montgerbeau !

Lazare, étouffant une malédiction, la frappa au visage :

— Tu mens, catin ! Encore un coup, tu vas parler, ou bien tu mourras !

Elle murmura alors, assez bas :

— Je crois qu'on l'a conduite chez M<sup>me</sup> de Vauplassans...

Le mensonge était encore plus flagrant, Lazare menaça Nicole de sa dague ; il avait envie de lui planter son arme dans le ventre, et il cherchait un supplice raffiné, et qui pût faire parler la fille,

— Ce n'est pas comme cela, compère ! intervint Aspar, si elle ne veut pas chanter, nous allons lui couper le cou.

Et, se rapprochant, il prit la dagasse de Lazare dans sa main droite, la tenant comme un archet, tandis que sa gauche serrait violemment Nicole à la nuque. Puis, froidement, tandis que Lazare, emprisonnant les deux poignets de la petite, écartait la guimpe, il passa le tranchant acéré sur la peau ambrée, assez pour faire sentir le fil.

À cet instant, elle eut la sensation de l'égorgement, et dans l'horreur de tout son être, elle poussa un cri désespéré. Mais Lazare, craignant qu'on ne l'entendît, lui ferma la bouche avec la paume de sa main gantée. Elle mordit la peau d'élan, puis demanda grâce, disant qu'elle parlerait, tant cette mort lui faisait horreur.

— Non ! non ! dit-elle d'une voix étranglée. Mademoiselle est au château de la Rochepente, chez M<sup>me</sup> de Cueuvres !

— Ce n'est pas vrai ! proféra Aspar à tout hasard. Nous allons, pour te punir de mentir ainsi, te crever les yeux d'abord et ensuite t'ouvrir la gorge !

Et il menaçait ses yeux noirs, aux pupilles dilatées par l'horreur. Elle baissa les paupières devant l'éclat de l'acier et dit dans un gémissement :

— je vous ai dit la vérité. Vous pouvez me tuer maintenant, je n'en sais pas plus !

Aspar fit un clignement d'yeux à Lazare. Ils étaient sur la bonne piste ; et Aspar obtint encore quelques détails sans importance, tous corroboraient cette vérité essen-

tielle : Madeleine était au château de la Rochepente.

Mais le temps pressait. Les cris de Nicole avaient peut-être été entendus ; Lazare, cependant, ne bougeait pas, gardant sur sa selle la petite que des sanglots secouaient et qui versait des larmes amères, car elle se reprochait et de ne pas avoir eu le courage de mourir et d'avoir trahi sa maîtresse. Lazare regardait la gorge de Nicole ; elle se soulevait hors de la guimpe déchirée qui ne la cachait plus, apparaissant comme un fruit velouté, doré par les rayons du soleil d'été. Et, sous la visière de sa bourguignote, au-dessus du masque en tête de monstre, les yeux de Lazare brillaient, allumés comme ceux d'une bête carnassière. Il se sentait pris du désir de cette chair fraîche et jeune, et il calculait que la défense de la pauvrete serait petite ; elle avait donné la mesure de son courage.

Mais Aspar le gênait ; et comme s'il eût deviné sa pensée, le stradiot le pressait de partir, craignant l'arrivée de gens du château. Lazare, d'une voix tremblante, lui conseillait d'aller rassembler ses cavaliers dans le bois, il le rejoindrait dans un instant. Aspar ne fut pas dupe et, rapidement, dans le dialecte des bagnes de la Méditerranée, il l'admonesta. Lazare allait faire une sottise ; la fille était jolie, c'était vrai, mais il risquait, avec sa paillardise, de les faire pendre tous. D'ailleurs le temps pressait, il fallait tuer cette femme sur-le-champ. Sans quoi elle parlerait et mettrait tout le monde du château à leurs trousses. Ainsi ils perdraient non seulement les écus du comte, mais aussi leur tête.

Et il ajouta :

— La première jolie fille que tu trouveras sur ton chemin, je t'aiderai à la prendre. Mais celle-là, je ne te la permets pas !

Vivement, il arracha Nicole des mains de Lazare qui la pressait amoureusement. Tirant droit au fossé du château, il arrêta son cheval au bord. Puis, prenant la jeune fille par la taille, à deux mains, il l'enleva à bras tendus, debout sur ses étrières, et la lança au milieu de l'eau. Son cri se perdit dans le bruit du remous, elle disparut, puis revint à la surface. Aspar la piqua de sa javeline ; Nicole plongea encore, inerte. il s'éloigna au galop et entra dans le bois où Lazare le rejoignit. Puis les dix hommes s'éloignèrent, faisant prendre à leurs bêtes une allure à rendre tous autres chevaux boiteux pour le restant de leur vie.

Ils coururent ainsi cinq grandes lieues et renversèrent, sur la route, un courrier du Roy, trois bonnes femmes et une charrette traînée par un âne. Rien ne les arrêta. Ainsi, ils arrivèrent à la Rochepente le lendemain au matin, après avoir pris seulement



six heures de repos.

Lazare déclarait à Aspar qu'il ne lui en voulait pas ; il lui reprochait pourtant de ne pas lui avoir passé ce caprice. Mais le stradiot restait songeur.

— Un chagrin me ronge, compère, articula-t-il enfin. J'ai péché par négligence en oubliant la corbeille de la femme dans le champ, quand j'aurais dû la jeter à l'eau avec elle ! On verra, en retrouvant le panier d'un côté et le corps de l'autre, que la mort n'est pas survenue par accident.

— Voici qui est fâcheux, en effet, dit Lazare. Mais qui diable ira nous accuser de cette histoire ? Par le pape ! cela m'inquiète peu, et ceux qui voudront nous arrêter feront bien de chausser de longs éperons, car, à marcher même notre train, ils seront toujours en retard !

Mais Aspar était chargé d'inquiétude. Puis, tout à coup, il tressaillit, pris d'une terreur profonde. Il avait remarqué que le cheval de Lazare buvait dans son blanc, ce qui est, pour les Ossètes, un présage de mort.

Cependant, il ne négligeait pas les choses utiles, et donnait à flairer aux lévriers le masque de M<sup>lle</sup> de Gardefort. Ils se mirent en quête, et on les voyait galoper dans la plaine, le nez à terre, quêter, décrire des cercles, puis repartir à toute vitesse en diverses directions. Enfin, ils s'arrêtèrent tous en un même point. C'était à la grille d'une porte qui commandait un pont mobile. Aspar les rappela par un cri doux et prolongé, comme la plainte du chacal. Il en avait la certitude désormais, Madeleine était au château de la Rochepente.

Le soleil était à peine levé, ils attendirent pour s'informer et se dissimulèrent dans un bosquet. Lazare parlait de tenter une escalade, mais Aspar lui expliquait qu'il n'y avait, en agissant ainsi, que des coups à recevoir, sans aucune chance d'avoir la femme. Il valait mieux attendre la nuit.

Puis, prudemment, il fit le tour de la place que défendait un large fossé plein d'eau qui, par une singularité rare, se prolongeait du côté du parc, de telle sorte que le château et ses cours étaient complètement entourés d'eau. Lazare, avec une corde et une pierre, sonda le fossé : il était à fond de cuve et profond de vingt pieds. Les murs qui le longeaient intérieurement s'élevaient à pic, hauts de quatre toises, et les terrasses surplombaient les douves. De petites poternes, en deux endroits, s'ouvraient dans l'eau. Cela était le seul point faible de la défense, et encore étaient-elles armées de herses de fer. Pour le reste, la Rochepente était une de ces maisons fortifiées contre lesquelles il faut employer le canon.

Aspar déclara qu'on devait pénétrer par les poternes ; il ne voyait pas d'autre moyen. La nuit, on se mettrait à l'eau et on essaierait de fausser les herSES. Mais c'était une entreprise chanceuse et dont il attendait peu.

Tout le jour, ils firent le guet aux environs. Mais le pays était désolé et ras, accidenté comme les autres régions de la Creuse, désert surtout, car ils ne virent personne et rien ne bougea dans le château. Quand le soleil fut couché, ils réussirent à forcer une des portes du parc et y pénétrèrent à cheval. Ils s'avancèrent alors jusqu'au fossé que surplombait un corps de bâtiment dont un étage était éclairé. Dans les baies des fenêtres ouvertes, ils voyaient passer des ombres. Des gens allaient et venaient, et la lueur des flambeaux était si vive que Lazare put reconnaître Madeleine. Il en poussa un grand soupir de satisfaction en la montrant à Aspar :

— Voici la dame, mon maître ! Il n'y a plus qu'à l'aller chercher.

Et il ajouta d'un air vexé :

— Dire qu'elle n'est pas à vingt toises de nous, et que nous ne pouvons étendre la main sur elle !

Aspar lui conseilla la patience.

Éclairée en plein, Madeleine apparaissait alors dans sa robe blanche comme une tache lumineuse dans les ténèbres du dehors, et ses cheveux blonds brillaient comme de l'or fondu.

Dans le silence de la nuit, le son d'un luth s'éleva, grave et triste, accompagnant une voix de femme. C'était une mélodie douce, une de ces chansons comme en chantait Marie Stuart et faite, sans doute, par ce grand Nanini, qui fut élève de Goudimel. Le chant montait pur et limpide, ainsi que la plainte d'un cristal heurté, et les cordes du luth pleuraient avec des accents profonds comme la voix de l'homme, ou tranquilles et doux comme le murmure d'un cours d'eau. Cela ressemblait à de la musique sacrée, montant vers le ciel, et qui ne tient pas à la terre.

Immobiles, les deux hommes charmés écoutaient. Et, ne pensant plus à rien, ils laissaient entrer en eux cette musique, les reliant, pour un instant, par des liens plus subtils que les rayons des astres, à un monde surnaturel où ils se sentaient ravis.

Puis, la voix se tut, le luth cessa de vibrer, et ils retombèrent dans la réalité. Mais, un moment, ils demeurèrent tristes. Lazare secoua, le premier, sa torpeur :

— C'est une bien aimable personne que cette demoiselle Madeleine. Elle doit nous enrichir bientôt, et voici que, à peine arrivés, elle nous régalé d'une sérénade !

Aspar, dont la vue perçante avait pu distinguer Madeleine, demeurait émerveillé de sa beauté. Jamais, avoua-t-il à Lazare, il n'avait vu une femme aussi belle. Sur le marché d'Alger ou de Constantinople on eût vendu son poids d'or cette Madeleine qui était, à ses yeux, une perle unique et sans prix.

Une à une, les fenêtres éclairées retombaient dans la nuit, bientôt la façade demeura toute noire, il était onze heures. Aspar déclara que l'heure était venue d'agir, car il fallait profiter du premier sommeil des gens pour pénétrer dans la place.

— Si seulement, dit Lazare, nous savions dans quelle chambre elle couche, nous irions bien la prendre dans ses draps. Je vois osciller une lumière au second étage et remuer des ombres ; dis-moi, Aspar, toi qui as des yeux de lynx, qui penses-tu que cela soit ?

Aspar regarda avec attention et crut apercevoir la silhouette de Madeleine. Puis il vit distinctement une autre femme, une servante, sans doute, ouvrir la fenêtre. Les volets furent fermés.

— Ce serait la troisième fenêtre du deuxième étage, en allant par la droite, assura-t-il à Lazare. Et il ajouta qu'il ne fallait point hésiter. Ils devaient entrer dans la maison cette nuit même et enlever la femme.

Mais Lazare objecta qu'à moins de voler comme ces chauves-souris qui se prélassaient au clair de lune, il ne voyait pas le moyen de passer par-dessus le fossé. Les poternes devaient être murées, et si l'on se mettait à l'eau, on risquait de n'en pas sortir. Aspar, qui avait escaladé les forteresses de Transylvanie où, disait-il, il fallait monter le long des murs de basalte, à cent pieds de hauteur, comme une mouche le long d'un miroir, se montra décidé à agir. La profondeur du fossé l'inquiétait, cependant, et tout portait à croire qu'il renfermait des herbes capables d'enlacer les nageurs.

Il résolut de s'en assurer et appela un de ses cavaliers. Puis, s'étant dépouillé de ses vêtements, il se fit frotter avec de l'huile dont l'homme portait une flasque. Comme lui, Lazare s'était mis complètement nu, il se fit oindre pareillement. Et, prudemment, après avoir suspendu leurs dagues à leur col, ils se mirent à l'eau au moyen d'une corde que tenaient deux stradiots.

L'huile dont ils étaient couverts empêcha le froid de les saisir. Nageant vivement, ils abordèrent la poterne située sous le corps de bâtiment où ils voulaient pénétrer. Elle était fermée par une grille qu'une chaîne cadénassée retenait après un chambranle de fer. Aspar, avec sa dague, réussit à fausser le cadenas, la grille s'ouvrit. Alors, laissant Lazare près de l'ouverture, il se glissa sous la voûte et ne tarda pas à avoir pied. Sur le

pavé en pente, une barque à fond plat était tirée. Et, à l'autre bout du couloir, une porte de fer n'était même pas fermée. Elle donnait sur une cour. Aspar, de ce manque de précautions, conçut du mépris pour les défenseurs du château, et il appela Lazare.

— Tu vas retourner auprès des hommes, leur dire de mettre les chiens à l'eau avec toi et de te donner le masque. Et surtout ne le mouille pas. Moi, je vais en avant, les chiens t'aideront à me retrouver, et ils nous mettront sur la piste de la femme.

Lazare, peu d'instants après, le rejoignit sur un perron où il parvint après avoir passé trois cours. Dans le vestibule, ils décrochèrent un nautile de cristal monté sur une chimère d'argent que des chaînes suspendaient au plafond. Une mèche allumée luisait dans la vasque remplie d'huile. Ils marchaient, ainsi éclairés, et leurs ombres démesurément agrandies les accompagnaient en tremblant le long des murs.

Ils s'égarèrent dans la longueur des couloirs qui leur paraissaient sans fin, pleins de retours où les chiens disparaissaient. Ils n'osaient les rappeler, retenant leur souffle, craignant sans cesse l'apparition d'un serviteur, le réveil de quelque femme effrayée ; la lueur tremblante de leur lampe pouvait les trahir. Et, à tout instant, ils s'arrêtaient, cherchant la voie, perdus dans ce dédale de pièces, n'osant ouvrir une porte, soulever une portière. Ils rencontraient, en passant, des gens couchés dans des lits, mais qui ne se réveillaient pas, tant Aspar et Lazare marchaient doucement en masquant la flamme de la lampe avec leur main.

Le vent soufflait : s'accrochant aux colonnettes de pierre, aux meneaux des fenêtres, aux chapiteaux, aux corniches, il s'engouffrait dans les baies, ronflait dans les cheminées et faisait un bruit qui ressemblait à des voix. Des pans de tapisserie se soulevaient comme s'il y eût des hommes cachés derrière. Et les deux associés, pris d'angoisses subites, masquaient la lumière du nautile, se dissimulaient derrière un meuble. Puis ils se remettaient en route. Ils arrivèrent enfin, suivant les chiens qui flairaient sans cesse le sol, dans une vaste pièce carrée ; tout autour s'ouvraient des portes. Et ils se demandaient par où il fallait passer, n'osant se décider, tandis que les chiens, le nez à terre, couraient vivement et les emmenaient plus loin dans des ténèbres nouvelles où s'exagérait le bruit léger de leurs pas. Au tournant d'un couloir, une verrière ouverte battait son cadre de pierre, agitée par le vent ; le nautile s'éteignit. Et, plongés dans une obscurité profonde, ils se demandaient comment retrouver leurs chiens.

Ils les rejoignirent pourtant, car ils entendaient les griffes sonnantes sur la pierre. À tâtons, ils gagnèrent un escalier dont les degrés très longs étaient accotés à un mur

d'échiffre revêtu de tapisseries. À un moment ils sentirent un tapis sous leurs pieds, et ils en conçurent de la joie, tant ils se sentaient transis à fouler les dalles. Cette partie de l'étage était éclairée doucement par une lanterne pendue à la voûte, dont les caissons étaient peints et dorés. Dans la galerie où ils pénétrèrent, ils virent des statues de marbre debout de distance en distance sur des fûts de jaspe vert ; d'autres étaient en bronze, et la lumière se réfléchissait sur les cadres dorés qui entouraient les tableaux, sur les vases émaillés où poussaient des plantes vertes.

Mais voilà qu'en face d'Aspar et de Lazare se dressèrent deux hommes tout nus, avec des armes pendues au col. Promptement, ils se préparèrent au combat ; mails ils reconnurent leurs images que reflétait un grand miroir de Venise, appliqué au mur, entre deux portes. Et, encore sous le coup du saisissement, ils se regardaient, retenant leur souffle, sentant leur cœur battre tumultueusement dans leur poitrine. Dans le miroir apparaissait le reflet de leurs personnes, Aspar sec et élégant de formes, épilé comme un Oriental, Lazare plus blanc de peau et plus épais.

À un bruit qui se fit ils saisirent leurs armes. Mais tout retomba dans le silence ; un meuble avait craqué, sans doute. Et Aspar, à considérer ce luxe, pensait au chiffre que pouvaient atteindre toutes ces richesses qui s'épalaient devant lui. Lazare, réfléchissant aux dangers de cette aventure, s'encourageait de la présence d'Aspar.

Les chiens reniflaient, ils semblaient vouloir se couler sous une porte et ils commençaient à gratter. De quelques mots chuchotés à voix basse, Aspar les calma, et ils se couchèrent le long du mur, le museau dans leurs pattes allongées, comme sommeillant.

— Nous sommes arrivés, dit Aspar. La femme est derrière cette porte !

Lazare ouvrit doucement. Un des vantaux tourna sans que les gonds eussent grincé. Sous la pâle lumière d'une grande veilleuse d'albâtre, ils virent le lit drapé. Lazare souleva un des rideaux. Madeleine, à cause de la clarté, sans doute, se détournait légèrement ; mais elle dormait profondément, et son souffle pur soulevait régulièrement sa poitrine un peu découverte, avec un rythme doux. Un de ses bras pendait, et les courtepointes, par leurs plis, laissaient deviner son corps couché sur le flanc. Sur l'oreiller, sa chevelure luisait, un peu en désordre, et des mèches s'échappaient du lacs de rubans qui la retenait.

Ils ne s'arrêtèrent pas à contempler sa beauté ; Aspar et Lazare prirent rapidement leurs dispositions. Vivement ils soulevèrent les rideaux du baldaquin. La main d'Aspar s'était abattue sur la bouche de Madeleine, Lazare lui tenait les pieds. En un instant,

elle fut bâillonnée avec une fine chemise que le stradiot avait prise sur une chaise, roulée dans son drap, ses mains et ses pieds étaient liés avec des linges. Ainsi emmaillotée, elle paraissait une blanche momie brusquement ressuscitée, ses yeux démesurément ouverts semblaient dire l'horreur du tombeau, seuls vivants dans ce corps immobilisé.

Elle pouvait, au reste, prendre tout cela pour quelque mauvais rêve. Car les deux hommes nus qui s'empressaient autour d'elle lui semblaient plutôt des démons que des créatures humaines. Elle ferma les yeux, croyant avoir eu une vision. Mais les chiens étaient entrés, et l'un d'eux, comme elle était étendue par terre, lui mit son nez froid sur la joue. Elle rouvrit les yeux et se tordit, bien éveillée cette fois, hérissée de peur.

Lazare, ayant découvert un coffre en bois sculpté, le vida rapidement. Et, comme son habitude de la vie intime des femmes était grande, il eut vite choisi parmi les vêtements épars dans la pièce ce qui était nécessaire à Madeleine pour le voyage. Disposant tout dans le coffre, il disait à Aspar, qui, sur le pas de la porte, se tenait aux écoutes :

— Il reste juste assez de place pour la mettre dedans en toute commodité. Ce sera une bonne chose que de l'emporter dans ce coffre : elle ne prendra pas froid et ne sera pas mouillée.

Aspar trouva l'idée excellente. Et il ajouta que l'on remonterait le coffre avec des cordes, une fois le fossé franchi, chose maintenant facile, puisque l'on avait un bateau. Et, prenant Madeleine par les épaules et par les pieds, ils la couchèrent dans le coffre, bien qu'elle fît des mouvements pour leur échapper, comme une couleuvre. Puis ils refermèrent le couvercle, poussèrent le loquet, de sorte qu'elle ne pût faire de bruit en soulevant la planche. Au reste, elle était si serrée, repliée sur elle-même, qu'elle ne pouvait aucunement remuer.

Lazare enleva l'arche en bois et la plaça sur l'épaule d'Aspar, qui, ainsi chargé, se mit à marcher rapidement, aussi facilement qu'un courtaud de boutique portant un petit ballot d'étoffe. Mais l'idée de toucher les écus de François lui rendait son fardeau plus léger encore. En avant marchait Lazare, la dague nue à la main, éclairant avec la veilleuse. Ainsi, sans éveiller l'attention, ils repassèrent par les mêmes voies jusqu'à joindre la poterne. Mais, arrivés là, ils poussèrent une malédiction : la porte était refermée.

— C'est le vent, sans doute, dit Aspar qui posa son coffre.

Lazare, se croyant pris dans un traquenard, opinait pour qu'on allât chercher une

autre issue. Mais, plus loin, derrière une cour, ils entendaient un chien aboyer, et Aspar déclara qu'il fallait forcer la porte. Recueillant avec sa main ce qui restait d'huile sur son corps, il en humectait la serrure. Lazare dirigeait sur la plaque de fer la lumière de la veilleuse. Puis le stradiot lui demanda sa dague. C'était une de ces larges lames très fortes que les Italiens nomment des *cinquedeas*, parce qu'elles ont la largeur de la main. Et, avec la pointe, il cherchait à soulever le pêne. La pointe cassa, mais la serrure céda, et, abandonnant la veilleuse, ils chargèrent le coffre sur le bateau, qu'ils tirèrent à l'eau. Mais comme ils n'avaient pas d'avirons, Lazare se mit à nager, poussant l'esquif, et sans bruit, ils arrivèrent de l'autre côté. Aspar siffla doucement : les stradiots étaient toujours sur le glacis.

Ils lui jetèrent des cordes, hissèrent le coffre et les deux hommes qui portaient les chiens dans leurs bras après s'être liés sous les aisselles. Puis ils donnèrent de bonnes nouvelles : personne n'avait bougé dans le château, ils n'avaient entendu aucun bruit dans la plaine, et certainement on ignorait leur présence dans le pays.

Lazare et Aspar se firent frotter avec une couverture de cheval, car ils étaient transis de froid. Et, à deux heures du matin, ils repartirent ; on avait lié le coffre sur le dos d'un cheval, son cavalier monta en croupe derrière un autre stradiot. Ils firent telle diligence que, vers six heures, encore dans les brouillards de l'aube, ils aperçurent les premières métairies des environs d'Argenton.

Non loin du petit village de Vignou, près de Bézarges, ils trouvèrent, à la limite d'un bois, une maison où ils surprirent des paysans encore au lit. Un pauvre homme habitait là, et il suppliait les soldats de ne point le tuer et d'épargner sa femme et ses enfants. Lazare lui offrit de l'argent ; le bonhomme, reprenant confiance, loua la libéralité d'un si magnifique seigneur. Il était tout au service des cavaliers ; et, encore en chemise, son bonnet de coton à la main, il écoutait les injonctions de Lazare, d'un air craintif et sournais.

— Il faut que ta femme aide une femme qui est avec nous à s'habiller, et qu'elle n'entende, ne dise ni ne voie rien. Quant à toi, tu vas me trouver un cheval, je le payerai ce qu'il vaudra. Maintenant, si tu parles, ta maison brûlera et aussi la mère et ses petits !

La voix sèche de Lazare avait un tel accent de vérité que Baptistoux partit sur-le-champ avec deux stradiots à la recherche du cheval. Il se faisait même fort de trouver une selle, ou tout au moins un bât, à Maillicornay, où des déserteurs avaient dernièrement vendu leurs montures. La vue de deux écus d'or, le bénéficia probable à tirer de la vente du cheval, firent leur effet sur la femme de Baptistoux. Étant sortie de son lit,

elle fit un grand feu tandis qu'Aspar et un stradiot tiraient Madeleine du coffre. Puis, elle la fit se chauffer à la cheminée, l'aida à s'habiller, mais ne lui dit pas un mot.

D'ailleurs, Aspar ne laissa pas un seul instant les deux femmes seules. Pendant la toilette, il s'était tourné vers la fenêtre, ne montrant que son dos. Puis, il rassura Madeleine en lui annonçant qu'il l'avait prise uniquement dans le but d'en tirer une grosse rançon et qu'il allait l'emmener à Poitiers ; de là elle pourrait écrire aux siens. Il dit cela très haut, dans le but de dépister les recherches possibles, puis il ajouta qu'elle n'avait rien à craindre ni pour son honneur ni pour sa vie, car il n'en voulait qu'à l'argent de son père. Cependant, si elle cherchait à parler ou à s'enfuir, il serait obligé de la maltraiter. Madeleine, pleine d'inquiétude et d'angoisse, regardait avec hauteur cet homme qu'elle n'avait jamais vu et qui la considérait comme sa chose ; et elle demeura silencieuse, sans se révolter. Baptistoux, cependant, était de retour. Il avait trouvé un bon cheval, une selle et un harnais possible ; il en demandait cinquante écus d'or, car on n'avait pas voulu lui laisser le tout à moins. Lazare les lui compta et en ajouta deux pour sa femme qui se confondait en remerciements. Mais lui regardait l'homme et la femme d'un mauvais œil, se demandant avec Aspar s'il ne vaudrait pas mieux les tuer et brûler la bicoque, car ces paysans pourraient, dans la suite, les dénoncer. Mais Aspar déclara qu'on perdrait du temps ; on voyait d'ailleurs des gens dans la campagne. Il fallait s'éloigner, et au plus vite.

Mettant donc M<sup>lle</sup> de Gardefort à cheval, il conseilla à Lazare de marcher derrière, et de mettre, le masque de sa bourguignote, car il était inutile qu'elle le reconnût. Et ils repartirent tous, poussant leurs bêtes, Aspar tenant la bride du cheval de Madeleine. Ils voyagèrent rapidement, s'arrêtant seulement chez les paysans dans des endroits isolés, évitant les routes fréquentées, les hôtelleries, les villages. Quand ils arrivèrent sous les murs de Bourges, ils attendirent la nuit pour entrer. Lazare alla d'abord chercher le mot d'ordre en se faisant reconnaître, mais la discipline était tellement relâchée et le désordre tel, qu'on laissa entrer toute la petite troupe sans examen. Il n'était pas minuit que M<sup>lle</sup> de Gardefort, à qui Aspar avait mis soigneusement un bâillon de soie noire qui continuait son masque, sous un voile épais, faisait son entrée dans la ville. Elle fut bientôt installée dans la maison de François où elle devait demeurer sans nouvelles du dehors, séparée du monde vivant, en compagnie de la seule Zilla.

Aspar, en rentrant dans son quartier du Pré fiscal, laissa malheureusement but-



ter son cheval qui demeura boiteux. Ce contretemps l'irrita profondément, d'autant qu'il ne voulait pas tarder davantage à informer le comte de Bernage de sa capture. Lazare, au matin, lui donna un des chevaux de François, celui qu'il montait lui-même pendant leur expédition. En toutes autres circonstances, Aspar n'eût jamais accepté cette monture, mais l'idée du gain qu'il allait tirer de son heureux succès lui ferma les yeux, ce jour-là, sur la tare capitale du cheval Orlando. Lazare lui donna aussi un laissez-passer acquis par de subtiles intrigues, et le stradiot s'éloigna dès huit heures du matin.

Il se mit à la recherche de François. Mais celui-ci avait voyagé à si petites journées qu'il le rejoignit la veille de son arrivée aux quartiers de M. l'Amiral, après une chevauchée de dix jours. Ainsi put-il lui annoncer l'importante nouvelle, lui dépeindre les difficultés de l'entreprise, en exagérer les dangers et les travaux. François, radieux, lui promit le double de la somme convenue, et il ne tarissait pas de questions. L'expédient du coffre le ravit, et il s'émerveillait de l'aventure, se réjouissait de ce qu'ils eussent roulé Madeleine dans ses draps ; et il concevait une secrète satisfaction à penser que les deux hommes n'avaient pas, en somme, porté leur main sur sa chair. Mais il se désolait à l'idée de ne pouvoir courir de suite à Bourges. Sa mission lui apparaissait interminable, et il se désespérait à l'idée que l'Amiral pût le retenir pendant des jours.

Madeleine, recluse dans la maison de la rue de Montchevry, ne trouvait pas le temps moins long. Elle se croyait à Poitiers et ne pouvait prendre de renseignements auprès de personne, car Zilla seule l'approchait. La Maugrabine la servait avec une sorte de culte, la regardant comme une de ces captives rares et précieuses qui sont la gloire d'un harem ; et, dévouée corps et âme à François, fidèle à ses instructions, elle ne donnait à Madeleine aucun renseignement. M<sup>lle</sup> de Gardefort, pour tromper son ennui, lisait la Bible et écrivait à son père ; mais ses lettres ne parvinrent jamais. D'ailleurs, le baron avait été tué dès les premières affaires, en combattant contre Montluc.

## IV

Les ennuis de François devaient durer encore longtemps. Car non seulement il ne trouva pas l'Amiral dans le pays où du Perrier l'avait envoyé, mais il fut retenu par le

mauvais temps ; et les chemins étaient tellement abîmés qu'on ne pouvait pas avancer. L'hiver s'annonçait comme devant être très rude et devançait sa saison. Car, bien qu'on ne fût qu'en octobre, il gelait tous les matins, puis c'étaient des pluies froides, et la boue rendait les routes impraticables.

Enfin, vers le dixième jour du mois, François rejoignit l'Amiral, qui s'était installé dans un château voisin de Montmorillon. Depuis trois jours, il marchait avec grandes précautions, en bon ordre autant que le permettait l'état du terrain, et il avait fait mettre la dalmatique à son roi d'armes. Quand il se fit annoncer aux avant-postes, on le reçut assez mal et l'Amiral lui envoya dire qu'il ne le recevrait que le lendemain. Mais on lui donna un assez bon logement, et il prit son mal en patience.

M. l'Amiral était de très mauvaise humeur, parce que rien ne marchait comme il aurait voulu. Condé s'oubliait dans les plaisirs, et le secours d'Allemagne ne paraissait pas près d'arriver. Et, réfléchissant à toutes ces choses, il allait et venait dans une salle dont les murailles se revêtaient de panneaux de chêne à compartiments sculptés. Le pasteur Onimus Kalbhaus, qui s'était retiré près de lui après le départ de M. de Gardefort, lui racontait une histoire interminable qu'il n'écoutait plus depuis longtemps. Et l'homme noir continuait, dans le silence de la pièce, à élever sa plainte contre M. de Vergennes, qui scandalisait l'Église par sa liaison avec Valentine de Puyaubrais.

Coligny lui répondit, enfin, en matière d'acquit :

— Je ne suis pas le maître ! Allez dire ces choses à M. le Prince.

Au reste, ils commençaient à ennuyer tous, avec leurs dissensions continuelles, et il regrettait de ne pouvoir fonder un État protestant dont il eût été le seul maître dans les affaires temporelles et spirituelles. C'eût été si beau de régenter la France comme Calvin avait gouverné Genève !

Et il continuait sa promenade, faisant crier ses escarpins de cuir blanc, la tête penchée sur son pourpoint sombre, à broderies serrées. Sous les bords ébrasés de son bonnet de velours se creusaient les rides de son front haut et étroit, décelant un entêtement opiniâtre. Ses yeux froids regardaient dans le vague, et sa joue creuse, sa bouche restreinte par un pli dur, le froncement de son sourcil montraient qu'il était dans ses mauvais jours. Et, morose, il apostropha Onimus qui s'était tu, vexé :

— Je voudrais bien vous voir à ma place et aussi ce que vous feriez. On ne peut rien faire d'utile, quand on vit entouré de bêtises...

Onimus ne releva pas ce dire, car il savait que Coligny n'admettait pas la discussion,

et il attendit la fin de sa phrase. Mais elle ne se continua pas, car l'Amiral se tut et continua sa promenade, l'air renfrogné. Puis il proféra :

— Voilà maintenant que le Roy m'envoie un officier, avec un roi d'armes, pour me donner des lettres. Cela ne peut être que des choses désagréables à mon endroit.

Onimus se crut autorisé à répondre :

— À votre place, monsieur, je ne recevrais pas ces gens-là, et je les enverrais se faire pendre ailleurs après une verte admonestation !

— On dira alors que j'ai eu peur, opina Coligny.

— Mais, monsieur, le service de Dieu exige de plus grands sacrifices que celui de notre amour-propre, et, d'ailleurs, la voie nous est tracée par l'Écriture, elle nous défend de traiter avec les fils de Bélial. Et qu'est-ce, je vous le demande, que ce comte de Bernage qui arrive avec son roi d'armes, sinon un fils de Bélial ? C'est un débauché de la pire espèce, un homme perdu de vices, qui a essayé de séduire la fille du baron de Gardefort. Votre devoir est tout indiqué. Il faut recevoir ce petit Achab en grande pompe et lui faire une publique semonce qui profitera peut-être à son salut.

L'Amiral fut fâché d'apprendre qu'on se fût permis de lui envoyer un gentilhomme aussi décrié. Car il aimait la vertu avec intolérance et n'admettait pas que l'on pût pécher. Et il se résolut à recevoir sévèrement le comte de Bernache et à lui faire comprendre que l'on ne devait pas accepter une mission quand on en était indigne. Et puis il retomba dans sa rêverie, oubliant l'envoyé royal, dévoré par la préoccupation de pouvoir monter son armée.

Il ne devait guère compter sur celle qu'il avait sous la main. Tenir campagne avec ces levées de hasard, c'était jouer une grosse partie, et peu sûre. Et il se disait en soi :

— Belles recrues vraiment que ces gens des campagnes, pressés à la hâte, qu'il faut retenir par la crainte de la corde et mener à coups de bâton. Ils ne rêvent qu'à retourner vers leurs charrues, et ils ne savent même point marcher. J'ai débarqué des équipages de corsaires, cela ne m'a point réussi. Comment demander à des hommes de s'en aller faire la guerre à terre quand on ne sait seulement pas si on saura leur payer un mois de solde, alors qu'ils sont sûrs de s'enrichir en faisant la course contre les Espagnols ? Tant que je n'aurai pas d'Allemands, je ne pourrai pas marcher. Eux seuls sont capables de rendre des services, et puis ce sont de sincères huguenots ! Mais il faut les payer, j'y pourvoirai cependant, quand ils arriveront, en leur donnant à piller la Charité, par exemple, dont j'ai besoin sur la Loire.

Tandis que l'Amiral allait et venait comme un ours en cage, on vint avertir Onimus qu'un gentilhomme était là, qui demandait à lui parler. Il sortit vivement ; quelque instants après il revenait, l'œil enflammé, tout pénétré d'une sainte colère.

— Eh bien ! monsieur, dit-il à l'Amiral, avais-je tort de vous dépeindre ce comte de Bernage comme un fils de Bélial ? Tandis qu'il traversait le Berry comme envoyé du Roy, il a fait enlever par ses gens la fille d'un gentilhomme de vos amis, le baron Hugues de Gardefort, et ils la tiennent prisonnière à Bourges. C'est le fiancé de cette demoiselle, le baron de Morguen, qui m'a annoncé cette belle action, et il désirerait vous en entretenir.

— Madeleine de Gardefort, fit l'Amiral, en fronçant le sourcil, est non seulement la fille de mon ami, mais c'est aussi la filleule de M<sup>me</sup> Renée de Ferrare. Cela ne se passera pas sans vengeance, ou j'y perdrai mon nom. Qu'on m'amène M. de Morguen, et sur l'heure !

Le baron Jacques entra, couvert de boue, la mine défaite. Depuis dix jours, il chevauchait sans prendre de repos, avait rôdé jusque sous les murs de Bourges. Et, tout en gardant son sang-froid, il parlait d'une voix tremblante, donnant des détails sur l'enlèvement de sa fiancée.

Aspar n'avait pas en vain regretté l'oubli de la corbeille. Passant par le chemin où Lazare et lui avaient surpris Nicole, des gens du château avaient vu le panier, avaient appelé la jeune fille ; puis ils s'étaient mis à la chercher. Enfin, ils l'avaient entendue qui criait dans le fossé, accrochée à une touffe d'herbes. Elle était blessée à l'épaule d'un coup de lance. Tirée de l'eau, elle parla et n'hésita pas à reconnaître Lazare dans l'homme au masque d'acier, qui cherchait à changer le son de sa voix, Pour l'autre, elle ne le connaissait pas. Et, déliant de terreur et de fièvre, elle se désolait d'avoir dit où demeurait M<sup>lle</sup> Madeleine, se désespérait de sa faiblesse. Des gens du baron montèrent à cheval et partirent pour la Rochepente, mais, quand ils arrivèrent, Madeleine était déjà enlevée. M. de Morguen se trouvait alors dans le pays où il s'occupait de lever des hommes, et il venait le plus souvent qu'il pouvait chez M<sup>me</sup> de Cueuvres pour y voir sa fiancée ; il fut des premiers averti de cet audacieux rapt et courut sus aux ravisseurs. Mais il perdit du temps à s'informer, à battre le pays, et bien que Baptistoux eût parlé, que d'autres encore le missent à chaque instant sur la voie, il ne put rejoindre Lazare. Quand il se fut assuré que les gens du comte de Bernage avaient emmené Madeleine à Bourges, il essaya de pénétrer dans la ville. Craignant d'être reconnu, il renonça à ce stratagème. Et, comme il savait que François était allé en mission auprès de l'Amiral, il

rejoignit les quartiers huguenots pour prier M. de Châtillon de s'interposer dans cette affaire et aussi pour tâcher de se débarrasser de François.

De ce dernier projet il n'entretint pas l'Amiral, il ne lui dit même pas qu'il soupçonnât M. de Bernage, mais il demandait que M. de Châtillon usât de son influence pour faire délivrer M<sup>lle</sup> de Gardefort.

— J'en écrirai dès aujourd'hui à M<sup>me</sup> la Princesse, disait Coligny. Je ne crois pas que l'on ose laisser une jeune fille noble au pouvoir de quelque drôle...

Et il continuait à marcher, grommelant. Dans le fond, il savait que le crédit de Renée de Ferrare était ruiné, que lui-même était proscrit et que, désormais, c'était le droit du plus fort qui servirait à régler les différends. Mais il affectait, dans toutes les affaires qu'il traitait, d'agir comme un haut gentilhomme défendant contre le Roy lui-même sa dignité et ses intérêts, et aussi la dignité et les intérêts des siens ; et, tout en faisant la guerre, il se considérait comme étant sur le pied de paix.

Il renvoya Jacques en l'assurant que justice serait faite. Le baron s'éloignait, mais il le rappela.

— Le comte de Bernage, que l'on accuse du rapt, est en ce moment près de nous. Ne l'attaquez pas, quoi qu'il arrive. Vous me répondez de sa sûreté sur votre tête !...

Jacques ne jugea pas utile de répondre. Il s'inclina et sortit ; il connaissait trop bien le caractère de l'Amiral pour perdre son temps à discuter avec lui. Et il s'en allait, rongé par son frein, humilié des regards curieux qu'il sentait peser sur lui, car son histoire commençait à se répandre, grâce au zèle d'Onimus Kalbhaus, qui en prenait acte pour paraphraser l'histoire de la vigne de Naboth. Il se sentait ridicule, et sa situation de mari malheureux avant les noces lui apparaissait misérable. Mais il se consolait en pensant qu'il tuerait bientôt François et que cet imbécile ne pourrait ainsi profiter de l'enlèvement de Madeleine.

François n'était pas troublé par de pareilles alarmes. Il se sentait seulement pris d'impatience et maudissait l'Amiral qui le faisait ainsi poser. Enfin, on lui annonça qu'il serait reçu, dans une heure, en audience privée. Mais, comme il ne désirait aucunement avoir une conversation intime avec M. de Châtillon, il lui fit répondre qu'il entendait être admis, comme un envoyé royal, avec son roi d'armes et son trompette. Le gentilhomme auquel il adressa cette remarque lui jeta un mauvais regard, en dessous ; il transmit cependant son désir à l'Amiral qui pesta, trouvant extraordinaire qu'un envoyé royal osât discuter ses volontés ; et Coligny se promit de l'en faire repentir.

François pénétra cependant dans la salle avec son page, son héraut d'armes et son trompette. Le page portait son armet et ses gantelets, car le comte était armé de toutes pièces ; le héraut d'armes avait une dalmatique de velours violet couverte de fleurs de lis d'or ; il était coiffé d'une toque de velours noir à ganse d'or, et sur sa manche cramoisie, entre trois fleurs de lis, était écrit, en or, le nom de Berry. Le trompette fit entendre quelques appels de son clairon, et François annonça à l'Amiral qu'il était envoyé vers lui pour lui remettre des lettres du Roy, en mains propres. Le roi d'armes ajouta :

— Au nom du Roy, je viens vous faire une dernière sommation avant de vous déclarer traîtres et rebelles, monsieur l'Amiral, et vous tous qui l'accompagnez en armes par le royaume !

Et il lut sa sommation. Dans le silence, sa voix s'élevait, monotone, dévidant les phrases de procureur qui dénonçaient la rébellion de Condé ; et, à chaque instant, on entendait les mots de haute trahison, de proscription. L'Amiral et les gentilshommes qui se pressaient derrière lui écoutaient, le chapeau sur la tête, la lecture du document royal. Beaucoup fronçaient le sourcil, certains bâillaient. La plupart, l'air indifférent, semblaient prendre la cérémonie en patience. Enfin, le roi d'armes se tut et Coligny déclara qu'il avait entendu et qu'il répondrait. Il congédia les catholiques, mais pria François de rester, il désirait avoir avec lui un entretien particulier ; et il l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre.

— J'ai, monsieur, quelques observations à vous faire. Depuis quand les envoyés du Roy, voyageant avec la livrée royale, se croient-ils permis d'enlever des femmes nobles dans le pays qu'ils traversent ?

François regarda l'Amiral en le priant de ne point parler par énigmes. Il ignorait complètement cette histoire, et si M. de Châtillon n'avait pas autre chose à lui dire, il cesserait de l'écouter.

— Prenez garde, monsieur, dit sèchement l'Amiral, je vous interroge, et vous devez répondre. Vous partirez, d'ailleurs, quand je le jugerai convenable. Vous avez enlevé avec vos gens M<sup>lle</sup> de Gardefort, et vous la séquestrez à Bourges. Est-ce vrai, oui ou non ?

— Je n'en sais absolument rien, monsieur, déclara François en toisant l'Amiral avec une insolence mesurée. D'ailleurs, permettez-moi de vous dire que cela ne vous regarde pas.

Coligny devint livide. Il porta la main à son épée. François le regarda avec tranquillité, de haut en bas, gardant tout son calme et décidé à se tirer avec honneur de

ce mauvais pas. Il savait la violence de Coligny, son esprit d'autorité ; sa morgue à lui valait la sienne, et, comme homme du Roy, il tenait l'Amiral en profond mépris.

— Cela me regarde, monsieur, proféra enfin l'Amiral, car mon autorité s'étend sur les gens de guerre, et je punis leurs méfaits. Répondez-moi donc sans plus tarder au sujet du rapt que vous avez commis. Cette action honteuse...

Mais ici, François l'interrompit tout net. L'Amiral élevait la voix, les gentilshommes tendaient l'oreille, certains cherchaient à se rapprocher. S'éloignant de quelques pas de Coligny, il lui dit à voix haute :

— Monsieur de Châtillon, vous oubliez que vous êtes de petite maison et que nos pères n'ont jamais été camarades. Je vous prie donc, ou vous ordonne, c'est à votre choix, de garder vos appréciations pour vous.

Mais les huguenots, murmurant, faisaient mine de l'entourer ; il les regarda les bras croisés et continua :

— Si vous avez l'intention de me faire assassiner par vos domestiques, c'est une autre question. Je mourrai, tout comme le duc de Guise, pour le service de mon Roy !

Coligny, encore plus pâle, ordonna aux autres de s'éloigner. Cette allusion au meurtre de Guise, dont il avait passé pour l'instigateur, le frappa profondément, et il comprit qu'il allait commettre une faute. Il dit simplement à François :

— C'est bien, monsieur, vous pouvez vous retirer. Je vous renvoie à votre conscience !

— Ma conscience à moi se borne à ne trahir ni mon Dieu ni mon Roy ! Je vous salue, monsieur l'Amiral !

Un cri de colère s'étouffa entre les lèvres de Coligny. Ses gentilshommes se ruèrent sur François qui les attendit de pied ferme, les bras croisés, la mine tranquille et sérieuse. Son calme leur en imposa, et il ne reçut aucun coup, bien qu'ils eussent tiré leurs épées ou leurs dagues. L'Amiral les rappela et se retira avec eux par une porte, tandis que François sortait par l'autre.

Une demi-heure après il était à cheval, avec son monde, prêt à se remettre en route. À ce moment, il reçut un paquet de lettres que l'Amiral le chargeait de faire tenir à M. le gouverneur du Berry. François ne pouvait refuser de s'en charger, mais il se promit bien de ne pas les remettre avant d'en avoir examiné le contenu.

## V

Les réclamations de l'Amiral laissèrent François songeur. Il n'aurait jamais cru qu'une chose aussi simple que l'enlèvement d'une fille pût amener de pareilles histoires. Ses incertitudes le reprirent, et tandis que, tournant le dos aux quartiers huguenots, il se dirigeait sur La Châtre où il comptait coucher, il examinait tous les ennuis nouveaux dans lesquels allait le pousser son amour pour Madeleine.

Des arquebusiers à cheval l'accompagnaient, c'était l'escorte donnée par M. de Châtillon pour le conduire jusqu'aux environs de La Châtre, car on avait appris que de Morguen avait quitté avant lui les quartiers, et on craignait qu'il n'attaquât le comte de Bernage. L'Amiral ne voulait pas se voir reprocher le meurtre d'un envoyé du Roy. François, averti par un de ses hommes qui s'était enquis subtilement de toutes choses auprès des protestants, avait la certitude que de Morguen lui courrait sus au premier passage difficile où il lui faudrait s'engager. Lorsque, après avoir dépassé Saint-Benoît, on ne fut plus qu'à trois lieues de La Châtre, l'escorte d'arquebusiers se retira et François massa son monde en ordre serré, fit marcher deux cavaliers expérimentés à quelque cent pas en avant, et trois autres formaient arrière-garde à la même distance en arrière. Pour lui, il allait en tête du gros de la troupe, suivi par Aspar ; et l'on marcha désormais mèches allumées et la salade passée au bras gauche, afin d'être prêt à tout événement. Le bagage, peu considérable, ne comptait que trois chevaux et une mule, on le laissa suivre, un peu en avant des derniers cavaliers, et l'on hâta le pas, de telle sorte que l'on entra dans La Châtre avant la nuit, sans avoir rien rencontré sur la route.

Aussi le lendemain, comme on n'avait rien relevé d'inquiétant, se laissa-t-on aller à marcher avec moins d'ordre. François se faisait raconter, pour la vingtième fois peut-être, par Aspar, les moindres détails de l'enlèvement de Madeleine, puis il demeurait longtemps silencieux, se recueillant dans son bonheur prochain, impatient d'arriver, assailli par des craintes vagues, redoutant que, pendant son absence, on ne lui prit sa bien-aimée. Cette idée de trouver, à son retour, la maison vide, lui faisait froid au cœur. Et il craignait aussi que de Morguen ne l'eût joué en faisant un faux départ, tandis que peut-être il se dirigeait sur Bourges par une autre route, avec une mission de l'Amiral pour réclamer Madeleine, l'échanger peut-être contre quelque autre prison-



nier. Il fit donc battre la campagne avec soin, relever les moindres traces qu'auraient pu laisser les protestants, se jurant de courir sus au baron et à son monde, quitte à dire après que c'était lui, François, qui avait été attaqué. Et il imagina de ne plus quitter la sacoche de cuir gaufré contenant les lettres de l'Amiral, afin de l'exposer aux coups, de la faire éventrer dans la lutte, pour pouvoir ensuite en retirer les pièces qu'il jugerait à propos. Et dès lors il la porta pendue à son cou comme un écu en cantel. Une maison se dressait près du chemin, avec des granges, des bâtiments couverts de toits pointus. Il fit demander des renseignements, et cette fois il en trouva. On avait vu passer, trois heures avant, une quinzaine de cavaliers à casaques blanches, mais ils ne s'étaient pas arrêtés, et on put seulement indiquer à François la direction qu'ils avaient suivie. Il en conclut que c'était de Morguen qui avait passé par Saint-Sévère en forçant les étapes pour l'attendre sur la route de Bourges. Et, content d'apprendre ces choses, il donna un écu à la femme qui lui répondait, embrassa sa fille et but du vin qu'il déclara extrêmement bon.

Et il s'enlevait plus léger sur sa selle, poussant son cheval. Sous le pâle soleil d'automne, la campagne s'étendait autour de lui, rousse et grise, et il trouvait un charme très grand à considérer toutes les choses, le cerveau excité par le vin, par l'attente du combat et surtout par Madeleine, qu'il rejoindrait dans deux jours.

— Son vieil entêté de père me l'a refusée en mariage. Cela ne l'aura pas beaucoup servi. La noce se fera sans prêtre, voilà tout ! — et aussi sans violons. Il m'en coûtera quelques milliers d'écus que je dois à Lazare et à cet estimable stradiot qui chevauche non loin de moi avec la mine engageante d'un faucon pèlerin !

Une pensée singulière vint le mettre en gaieté. Si l'on se battait avant d'arriver à Bourges, Aspar pouvait être tué, et cela serait pour lui un très grand profit. Il souriait à cette idée, regardant le stradiot qui, tout entier consacré à la supputation des bénéfices de son affaire, marchait le nez penché sur l'encolure de sa bête. Et François, considérant la façon dont il était armé, pensait que la maille est une mauvaise défense contre les balles des arquebuses et des mousquets.

Sous ses sabots, son grand cheval d'armes écrasait les touffes de plantes à fleurs tardives où butinaient en bourdonnant de grosses abeilles violettes et des mouches rayées de noir et de jaune. Une odeur de foin s'épandait dans l'air avec les vapeurs fortes de la terre qui fume sous le soleil. Des creux, on voyait des buées monter. François, bercé aux mouvements de sa monture, se sentait pris de mollesse. Il lui semblait bon de vivre, et son cœur s'ouvrait aux voix de cette douce journée d'automne. Sa griserie

s'accroissait, il devenait sensible, se trouvait meilleur, et, un moment, il se jura même de ne point faire violence à celle qu'il chérissait avec une si constante tendresse. Et il se jura de la respecter comme un de ces miroirs mystiques qu'un souffle des lèvres suffit à ternir, chassa loin de lui les images sensuelles qui se pressaient à ses regards troublés. Il repoussa définitivement la luxure et forma des projets d'union pure et de platonique adoration.

Puis, se rappelant ses devoirs militaires, il fit pirouetter son cheval et, s'arrêtant sur le flanc de sa troupe, il laissa tout son monde filer en avant. De sveltes libellules aux ailes vitrées planaient ou rasaient le sol, emportées dans leur vol rapide comme des feuilles sèches dispersées au gré d'un grand vent. D'un coup de rapière adroitement envoyé, un page abattit un des brillants insectes qui, coupé en deux, s'abîma sur le sol où le tronçon ailé s'agitait frémissant, avec un bruit de vélin froissé. François prit en pitié la misérable bestiole. Il souffrit de la joie brutale de l'enfant qui, fier de son adresse, regardait en riant s'il était resté de la bête au tranchant de la longue lame, fine et mince comme la feuille d'un roseau. Et dans sa rêverie où montaient les vapeurs du vin, il se dit que cette grande mouche aimait aussi, peut-être, et qu'elle voltigeait à la recherche de son amie. Ainsi François, qui ordinairement ne rêvait que viols, sacs et carnages, entraînait en commisération devant le meurtre d'un insecte.

Puis ses idées le menèrent ailleurs. Mais maintenant ce n'étaient plus les libellules qu'il voyait voler autour de lui, c'étaient les yeux de la reine du tournoi de Vauplassans. Il voyait sa chevelure plus légère qu'une mousse d'or, sa taille élégante et fine, son corsage de vierge. Et il ne pouvait croire qu'il la tenait prisonnière à quelques lieues de là, qu'il la verrait demain ou après et qu'il serait son maître.

En haine du baron de Morguen, dont il connaissait toute l'histoire, il se décida à ne pas respecter Madeleine ; et il trouvait belle cette vengeance, de prendre, à ce vainqueur d'occasion, sa fiancée pour en faire sa maîtresse, et cela à son nez et à sa barbe. Et tout en pensant au plaisir qu'il aurait à fendre le moule du bonnet au baron Jacques, il se reporta en tête de ses hommes, afin d'être prêt pour l'attaque.

Mais, tandis qu'il faisait tourner sa canne, pensant pourfendre d'un coup toute une troupe, il se remémorait l'aventure du tournoi, et de Morguen lui apparut comme un adversaire redoutable, d'autant qu'une épée bien affilée portait de plus vilains coups encore qu'une lame émoussée. Une inquiétude le saisit :

— Voyez-vous que cet apothicaire me pousse une grande estocade qui, par sorcellerie ou autres artifices, percera ma cuirasse et mon buffle ! Que le Maulubecque me

trousse ! Mais si je l'aperçois le premier, je lui envoie un bon coup de pistolet dans sa face blafarde de carême-prenant. Cet homme pâle a je ne sais quoi dans les yeux qui me trouble. Et il faudra que j'en finisse avec lui. J'en jure par sainte Anne d'Auray...

Une balle qui s'écrasa sur le busc de sa cuirasse interrompit ses réflexions. Au milieu du bruit sec des détonations, il entendit siffler les projectiles comme une grêle ; à vingt pas à sa gauche, d'un petit bouquet de bois, s'élevait une nuée de fumée bleue. Les cavaliers de l'avant-garde revenaient au galop après avoir déchargé leurs arquebuses dans la direction de l'attaque. François fit faire un à droite à sa troupe et défendit à quiconque de tirer avant que l'ennemi fût en plaine. Trois de ses hommes étaient tombés et, près de lui, un cheval-léger, la tête couverte de sang, coula à bas de son cheval qui le traînait, la botte prise dans l'étrier, en s'égayant avec de grandes pétarades ; et à chaque saut de la bête le corps rebondissait sur le sol.

Atteinte en plein poitrail, la monture d'Aspar Basto pointa, battit l'air de ses pieds, puis se renversa sur son cavalier qui resta écrasé sous elle en vomissant tout son sang ; une balle avait traversé la poitrine du stradiot.

En le voyant tomber à son côté, François eut cette première idée que ce coup de feu lui faisait gagner trois mille écus.

— Maudite corbeille ! sifflait l'agonisant Aspar dont les poumons troués s'engorgeaient, voilà ce que me vaut ma sottise ! Dire que pour avoir oublié ce méchant panier dans le champ, je vais crever là comme un chien...

Et, attribuant encore son malheur au cheval qui buvait dans son blanc, il expira.

Il mourut en pleurant sur son or qu'il ne pouvait emporter avec lui, et il n'eut pas d'autres regrets. Et pourtant, devant ses yeux qui se voilaient tandis que son souffle plus rare amenait à chaque inspiration une écume sanglante à ses lèvres, passa peut-être la longue suite de celles qu'il avait traînées sur les marchés turcs, sans pitié pour leur faiblesse de femmes et l'angoisse affreuse de leur chair tremblante et nue.

Les cheval-légers coiffèrent leurs salades, et l'arquebuse à la main avancèrent obliquement dans la prairie coupée de petites mares où des accidents de terrain plus arides se couvraient de genévriers. Des pommiers tortueux, rabougris, allongeaient leurs branches noueuses comme des bras de malingreux, et de vieux châtaigniers avaient perdu leur écorce. Une petite rivière, dont le lit se creusait de fondrières, coupait le terrain à cent pas du chemin ; plus loin elle le rejoignait, puis un pont de bois le continuait. François comprit que c'était là la position utile à gagner, et, comme l'ennemi ne se montrait pas encore, il renonça à fouiller le petit bois, mais,

reprenant son premier ordre de marche, il fit prendre le galop à sa troupe, gardant le bagage au milieu, pour occuper le pont avant l'ennemi.

Les cavaliers de M. de Morguen — car c'était bien lui qui avait tendu cette embuscade à M. de Bernage — sortirent du bosquet pour prendre les catholiques en flanc, et on les voyait se hâter dans la prairie où leurs casques faisaient des taches blanches. Les deux troupes se mêlèrent, tourbillonnèrent quelques instants, au milieu du froissement strident des épées sonnantes avec un bruit clair sur les casques, des détonations des pistolets, des cris des hommes s'incitant à faire ferme ou à pousser de l'avant. Sous les rayons du soleil brillaient les cuirasses et les lames, la fumée montait en spirales bleues, formant des orbes de plus en plus vagues, se perdant, très haut.

François, s'ouvrant à grands coups d'épée un passage à travers la presse, avait gagné, le dernier, le pont, et maintenant il en défendait seul le passage. De l'autre côté de l'eau, ses gens faisaient le coup de pistolet contre les huguenots, d'autres, en arrière, le rappelaient à grands cris, craignant qu'il ne reçût un mauvais coup. Deux chevaliers légers, ayant mis pied à terre, se faisaient passer des arquebuses chargées et tiraient sur les casques blancs, en abattant une à chaque coup. Aussi, voyant qu'ils perdaient du monde, les gens du baron Jacques commencèrent-ils à charger plus mollement. De trente qu'ils étaient, ils ne restaient plus que vingt, à peine. Les catholiques ne comptaient guère que quinze hommes, mais mieux montés et armés, ils se sentaient plus de courage.

De Morguen reprit du champ avec six cavaliers et revint au galop sur le pont pour renverser François et ouvrir le passage. Mais lui seul alla jusqu'au bout, ses cavaliers ralentirent, et il tomba l'épée haute sur son ennemi qui semblait ne plus vouloir quitter les planches que son cheval faisait résonner sourdement sous ses pieds. De Morguen se rua sur lui tête baissée et lui porta sous le busc de la cuirasse une estocade bien roide, pour lui transpercer, le ventre. Mais les lames de la braconnière arrêtaient le coup, l'acier trop sec de l'épée rompit sur le fer d'Allemagne, la lame se brisa avec un bruit clair sans trouver le joint des tassettes.

D'un formidable estramaçon, François riposta et fendit presque le crâne du baron, malgré la solidité de son morion ; puis, comme Jacques chancelait sous le coup, il le renversa, le frappant en plein visage de la garde de son épée. De Morguen vida les étriers, perdant le sang par la bouche et les oreilles, crachant ses dents.

Alors les gens des deux partis poussèrent de grands cris de joie ; on eût dit qu'il s'agissait d'un tournoi ou d'un combat en champ clos. Il n'y eut point d'autre engage-

ment, la chute du baron marqua la fin de cette bataille. François rejoignit les siens, et les huguenots restèrent à relever leurs morts et leurs blessés.

Mais, au bout d'une demi-heure de chemin, François s'aperçut qu'il avait perdu la sacoche de maroquin où étaient les lettres de M. l'Amiral. Il envoya cinq hommes pour la chercher. Ils la rapportèrent quelque temps après, mais ils l'avaient retrouvée dans l'eau et dans un tel état qu'à vrai dire ce n'étaient plus que des débris. Cependant François, le soir même, put vérifier le contenu et supprimer un long mémoire où l'enlèvement de Madeleine était longuement raconté. Suivait une proposition de rançon tellement élevée que du Perrier ou La Châtre n'eussent point hésité un seul instant à restituer M<sup>lle</sup> de Gardefort.

François entra à Bourges deux jours après la bataille. Quand il se présenta à la porte des Augustins, le désordre de sa troupe n'échappa point à l'œil vigilant du sergent qui commandait la garde montante. Il vit des blessés, des chevaux sans cavaliers, et, ayant fait causer des hommes, il connut la vérité. Et le bruit courut dans la ville que les huguenots étaient aux portes et avaient battu les gens du Roy.

Mais le colonel du Perrier traitait alors ses officiers dans son hôtel de la rue d'Auron. Il ne voulut rien savoir de cette histoire et déclara qu'on ne devait point troubler son souper pour de pareilles fadaïses, il serait toujours temps de s'en occuper le lendemain. Et il envoya prier François par un de ses gentilshommes de venir prendre bien vite place à table, car le second service allait commencer.

François n'eut que le temps de changer de costume, car il devait courir au festin de du Perrier. Et il avait trop besoin du gros homme pour le mécontenter gratuitement par un retard prolongé. Aussi, surmontant sa fatigue, renonçant même à l'envie folle qui le tenait de voir Madeleine, il se dirigea vers la rue d'Auron, tout en lisant une lettre que lui avait écrite M<sup>me</sup> de Vauplassans. Elle s'y plaignait amèrement du petit Bellegarde pour qui elle avait dépensé de fortes sommes en chevaux, en armes, en argent de jeu. Aujourd'hui, il la méprisait et la décriait partout. En terminant, elle racontait l'histoire de la touffe de chardons. Et François se résolut à tuer Bellegarde à la première occasion.

Quand il entra dans la grande salle basse où était dressée la table, il ne distingua d'abord presque rien, car au-dessus d'elle s'étendait une buée épaisse, flottant comme un immense dais sur les têtes des convives. Fumées des viandes et des sauces, vapeurs des vins chauds, nuées bleuâtres planant haut sur les cires, tout cela s'unissait en un

brouillard dans lequel s'agitaient les officiers. Une rumeur montait, s'enflant par moments, elle roulait comme un flot, dominant de son bourdonnement le bruit des plats de métal, le tintement des verres, l'entre-choquement des pots et de la vaisselle.

Tous ces gens avaient d'abord parlé à voix basse ; puis, chacun cherchant à se faire entendre, on en était venu à crier à tue-tête. Au plus haut bout de la table, par révérence, on faisait moins de bruit, car du Perrier s'y tassait, formidable, assis en une large chaise, et la nappe qu'il avait tirée lui venait presque au menton. Ses mains, sans cesse portées d'un plat à un autre, saisissaient les viandes, séparaient les pièces de gibier. On les voyait se tremper dans les sauces, puis laisser des traces roussâtres sur le linge damassé. Devant lui se dressait une nef d'argent émaillé où l'on voyait un roi au milieu de sa maison écoutant un concert que lui donnait tout un orchestre de soldats et de marins.

Dès qu'il aperçut François, du Perrier lui envoya une serviette et un couvert de vermeil tirés de la nef, et il l'engageait à venir de son côté :

— Vous avez déjà manqué une cretonée d'Espagne comme on n'en verra plus, un salmis de brochet épicé à la purée d'amandes ; n'allez pas laisser passer le chaudume d'anguilles ! C'est l'heure de manger et de boire d'autant, à demain les affaires sérieuses.

François le remercia et s'excusa ; il ne voulait pas déranger le colonel. Et il s'assit vers le milieu de la table, ce qu'il ne fit pas sans peine, car il fallut chasser de grands chiens qui se disputaient des os parmi les branchages qui jonchaient le sol.

Mais le maître d'hôtel glapit d'une voix haute, dominant le bruit :

— Le chevreuil entier entouré de poulardes, avec le veau haché et les œufs durs lardés de girofle !

Et, sur un grand plat d'argent porté par quatre hommes, arriva le chevreuil. Ses bois et ses pieds étaient dorés. Couvert de sa peau, il semblait sommeiller doucement, le nez entre les pattes, et autour de lui des petits oiseaux en pâte, artistement modelés, nageaient dans une sauce fauve où des rondelles de citron brillaient comme de larges pièces d'or.

Du Perrier déclara que c'était là un beau spectacle. Au reste, les dames du couvent avaient fait magnifiquement les choses. La table était couverte de fleurs, les pieds des oiseaux peints en or, les chariots des bouteilles d'argent, et on voyait, en son milieu, un paon qui faisait la roue, entouré de faisans tout armés, et des poules couvraient de leurs ailes des œufs en or.

Mais, avant de manger du chevreuil, du Perrier voulut revenir à un plat d'écrevisses arrangées en grauce avec du lait d'amandes.

Et il envoya le plat à François en lui criant :

— Vous qui êtes un gaillard, cela doit vous connaître. L'écrevisse est une bête très utile à manger quand on est amoureux !

Tous se mirent à rire. François, soupçonneux, regardait le colonel, et craignait quelque indiscretion. Mais du Perrier, passant à un autre sujet, faisait maintenant l'éloge du poisson à son voisin de gauche, un vieux capitaine de gendarmes, M. de la Hante, qu'on lui avait donné pour conseil.

— Le poisson n'est plus un plat à la mode, disait du Perrier, car il avait des prétentions aux belles manières ; c'est sans doute qu'on peut trop facilement s'en procurer.

— Les médecins nous en disent du mal, répondit M. de la Hante, et prétendent que la chair de ces animaux présente des vertus singulières et nuisibles. Cela ne me paraît pas raisonnable,

— C'est d'autant plus extraordinaire, opina un voisin, que les poissons sont exempts des maladies dont souffrent les autres bêtes. Le porc est souvent ladre, cela ne nous empêche pas de manger du boudin, et chacun sait que le chapon meurt fréquemment d'apoplexie.

— Il y a, dit du Perrier, la bouche pleine, des choses plus remarquables encore. Pourquoi une tête de cerf-volant pendue au cou d'un enfant l'empêche-t-elle de pisser au lit ?

De la Hante avoua que c'était là un fait inexplicable. Mais son attention fut attirée ailleurs par une remoulade de perdrix, et il se mit à parler de chasse avec un officier de canonnières qui buvait le vin gris dans un hanap d'argent qu'il faisait partout porter avec lui. Car c'était un témoignage éclatant de la victoire qu'il avait remportée à Dreux sur un capitaine de lansquenets dont la dague montée en argent lui avait fourni de quoi faire fabriquer ce bocal.

Le vin montait dans les têtes, et les carrousses, faisant le tour de la table, s'entrecoûpaient de phrases vagues, de mots brefs, qui s'échangeaient et se confondaient dans un tumulte croissant.

Çà et là on entendait une note plus haute, celle du petit Bellegarde, qui criait :

— Le seul cabaret de Paris où l'on puisse dîner est la Tête de More ; cela coûte deux écus pour le maître et un écu par laquais. C'est là, pas ailleurs, que vous mangerez le potage aux fèves nouvelles et aux œufs pochés !

Le hasard avait mis François en face du petit jeune homme qui, cette fois, portait un costume de taffetas vert chatoyant, pailleté d'or, qui le faisait ressembler à un paon. Et il ne cessait d'ennuyer François qui lui jetait de mauvais regards, avec ses questions et ses remarques.

— Vous vous faites toujours, je pense, blanchir en Flandre : disait Bellegarde ; cela nous revient assez cher, mais on ne sait où faire arranger ailleurs son linge. Je paye pour ce un teston par pièce, c'est effrayant.

François répondit par un grognement et continua à manger du civet de cerf, qu'il arrosait de vin d'Arbois.

Le second service arrivait. Et le maître d'hôtel cria les mets : les cochons de lait, les poules rôties, hérissonnées farcies, oies à la sauce madame. Et un esturgeon énorme apparut, couché sur du persil ; une fleur était prise dans son long nez relevé. Du Perrier eut un mouvement de joie, et, après avoir porté la santé du Roy, il but aux dames de l'Annonciade ; chacun approuva, sans écouter. Par petits groupes, on se contaït des histoires, et des lambeaux de phrases s'entre-choquaient, en désordre.

— Je vous le dis, monsieur de Préaumont, l'arquebuse est l'arme des lâches...

— Avec une paire de gants que lui avait donnée M<sup>lle</sup> de Pontissac. Oui, monsieur. J'ajouterai même...

Mais un autre s'écria :

— Vous ne pouvez pas déployer ainsi vos ailes sous le feu.

— Elle s'appelle M<sup>me</sup> de Vauplassans, corneboeuf ! s'écria le petit Bellegarde. Et je vous jure qu'elle a...

François avait envie de le gifler, mais son voisin le tirait par la manche ; c'était un capitaine de gens de pied :

— Ce qui n'a pas empêché le bonhomme de donner mille écus, continuait ce capitaine de gens de pied, qui racontait une histoire insipide. Et toute la cour pourra vous dire qu'on les a trouvés couchés dans le même lit. À telles enseignes que le petit Lansac...

— Oui, messieurs, criait un gendarme ; c'est M. de La Noue lui-même...

Mais le nom du terrible capitaine huguenot vint jeter un froid. Chacun, à ce moment, crut l'avoir sur les bras, et du Perrier tenait à le voir moins que personne. Il se rassura cependant, car de la Hante lui annonça que M. de La Noue chevauchait pour l'heure du côté des Charentes, contre M. de Montpensier. Et il attaqua des dauphins



de crème, puis des oranges frites, et se fit verser du vin de Champagne.

— La vertu des femmes est comme ces faux brillants qui nous viennent d'Italie !...

Ainsi parla M. de Chambouchard, des arquebusiers à cheval. Mais un alfier proférait sentencieusement :

— Le lupin pris à petites doses empêche l'incontinence, et je...

Mais des voix s'élevèrent, coupant sa phrase :

— Vous êtes absolument soûl !

— Vous en avez menti par la gorge !

Et deux hommes bleus et rouges avec des cuirasses noircies voulurent se battre, puis ils s'embrassèrent. D'autres criaient sans pouvoir s'entendre :

— À boire, coquin ! Et plus encore !

— Je veux que le Grand Diable d'Enfer m'emporte si elle n'avait pas des jarretières noires...

— Un cheval jarreté perd toute sa valeur !

— Je vous tiens mille écus que ma chienne est par Folle et Baude, du chenil royal !

— Avec des boucles d'or fin !

C'est Birague qui lui a fait croire cela pour soutirer un bénéfice.

Et les clameurs montaient, assourdissantes. On criait, On parlait de choses vagues et qui se rapportaient aux épées, aux femmes, aux chevaux. Un jeune homme se mit à pleurer, parce que le velours bleu de sa casaque brodée de croix blanches avait traîné dans la sauce verte. Et son voisin, qui lui versait à boire, ne pouvait parvenir à le consoler. Un autre voulut prêcher, et il confondait la reine Candace avec la reine de Saba.

Appuyé du bout des doigts à la table dont ses bras étendus l'éloignaient de toute leur longueur, François, maintenant pris de vin, demeurait rêveur et hautain. Sa figure était d'une blancheur mate, avec du rouge au coin des yeux qui paraissaient bridés, et cela leur donnait l'air inquiet. Le regard perdu dans le vide, il se mordait les lèvres en sifflotant, entièrement détaché de ceux qui l'entouraient.

En face de lui grimaçait Bellegarde, non moins ivre, qui racontait des histoires. Il y eut un moment de silence, comme si tout le monde était fatigué de crier, et l'on entendit le seul bruit majestueux des mâchoires du colonel broyant un nougat avec le même calme qu'un hippopotame écrase entre ses meules d'ivoire les grands roseaux d'un fleuve africain. François, isolé dans sa rêverie, attira son attention.

— Pasque Dieu ! monsieur de Bernage, vous apparaissez dolent ! Vous serait-il arrivé quelque mésaventure ?

Mais le petit Bellegarde s'écria :

— Loin de là ! Le capitaine de Bernage pense au contraire aux plaisirs qui l'attendent ce soir. Tout le monde sait qu'il a chez lui la plus jolie fille de France...

François lui envoya un regard que l'autre ne comprit pas, et flatté d'intéresser du Perrier, Bellegarde continua :

— Oui, certes ! C'est bien la plus belle. Je l'ai vue hier en appliquant une échelle le long de la maison de notre ami dont je suis séparé par un petit mur. Du reste, il n'est personne dans le Berry qui ne connaisse Madeleine de Gardefort, la reine du tournoi de Vauplassans...

— Vous mentez comme un laquais, et vous êtes le dernier des drôles ! cria François furieux de n'avoir pu lui couper la parole. Si vous ne vous taisez pas, je vous tuerai comme un chien que vous êtes !

— Je suis votre homme ! s'exclama Bellegarde. Mais il n'en est pas moins vrai que vous avez chez vous Madeleine de...

Il n'acheva pas sa phrase. François, le visage plus blanc que la nappe et où les yeux seuls vivaient, s'était levé tout d'une pièce. Saisissant une lourde salière d'argent, il la jeta à la tête de Bellegarde, l'atteignit en plein visage. La pièce d'orfèvrerie, lancée d'un bras aussi raide que le déclic d'un cranequin, écrasa les chairs et broya les os. Bellegarde se balança un instant, puis tomba, la face en avant. Et au milieu des plats d'argent, des saucières fumantes, des verres renversés, ses bras à larges manches rayées d'or battaient la table d'un mouvement rythmique et crispé, comme les ailes d'un papillon frémissant piqué sur une planche. De longs mouvements convulsifs firent trembler son corps, puis il demeura immobile, vautré sur la nappe où le sang et le vin qu'il avait vomis élargissaient une tache rouge.

Ce meurtre dégrisa certains. Les voisins s'étaient levés à la hâte pour éviter les taches. Aux côtés du mort, les sièges restaient vides ou renversés. Un grand silence se fit. François s'était rassis, très calme ; à peine son visage avait-il pris une expression plus dure, entre ses sourcils un pli montait, coupant son front où la balafre traçait une ligne rouge. Il but un grand coup de vin, puis tendit son verre à Lazare pour qu'il le remplît de nouveau.

Tous les regards allaient de François à du Perrier. Mais le colonel ne parut pas surpris de cette aventure.

— Bien touché, monsieur de Bernage ! dit-il tranquillement. C'est pour cette fois Goliath qui a vaincu David. Qu'on emporte cet ivrogne qui se permet de troubler

le dîner. On verra demain ce qu'il convient de faire ; mais en tout cas, comme cette histoire s'est passée chez moi, j'en prends toute la responsabilité.

Et il se mit à la disposition de François, ajoutant d'un air important :

— Faites état de moi. On sait entre gentilshommes ce que parler veut dire ! Monsieur, je bois à votre santé !

Et il lui envoya un hanap plein de vin épicé, tandis que tous portaient sa santé. Puis du Perrier s'attendrit, car, malgré la saison avancée, les dames de l'Annonciade venaient de lui envoyer des fraises magnifiques. Il en mangea avec de la crème.

Des laquais emportèrent le corps, nettoiyèrent la nappe et y étendirent des serviettes. L'orgie continua, et du Perrier ayant provoqué un grand Allemand à boire, le lansquenet roula sous la table, et on l'entendait ronfler dans le feuillage. Le colonel en conçut de la joie, car il aimait tenir son monde en gaieté.

L'on apporta des cartes, et François dut jouer pendant une heure ; mais il perdit deux cents écus qu'il avait avec lui. Il en profita pour se retirer sans attirer l'attention de du Perrier, qu'il craignait de mécontenter. D'ailleurs, il voulait s'en aller depuis longtemps, mais il n'osait, retenu par une crainte vague ; et plus le temps marchait, plus il se sentait lâche.

Il rentra à son logis accompagné de Lazare. Son crâne bourdonnait et lui faisait mal. Il se fit jeter de l'eau sur la tête, se parfuma, changea de vêtements. Puis il monta à l'étage où demeurait Madeleine.

François, quand il ouvrit doucement la porte, tremblait comme une feuille. Et il fut obligé de s'appuyer au mur pendant un moment. Écartant la portière de velours, il aperçut Madeleine qui lisait, assise dans un coin de la pièce, près d'un bahut qui portait un flambeau.

Longtemps il la contempla, et comme fixé au sol, il demeurait immobile, n'osant pas avancer, comme si au moindre de ses mouvements, la délicieuse apparition dût s'évanouir. Et il contemplait sa figure douce et fine encadrée par ses cheveux blonds que doraient les rayons de la lumière, ses mains tournant les feuilles du livre, son pied chaussé de velours noir dont il entrevoyait la pointe sous l'étoffe brune de la longue robe de chambre. Un peu penchée en avant, elle respirait doucement, et son souffle soulevait son corsage. Ses cils étaient si longs qu'ils ombrageaient ses joues, et ses paupières baissées étaient éclairées de lueurs roses.

Enfin, comme un poltron qui se rue à la bataille, il entra, fermant la porte derrière lui. Au bruit qu'il fit, Madeleine se leva brusquement, et, toute droite, blanche de terreur et sans voix, elle s'arrêta, tendant les bras en avant. Elle avait reconnu François.

Vivement, il marcha sur elle, et, avant qu'elle pût l'éviter, il l'avait saisie à la taille, étouffant ses cris désespérés sous ses baisers. Comme elle se raidissait, cambrant la taille, il la serra contre lui, tandis qu'elle s'épuisait à lutter, haletante. Elle fut matée en un instant ; alors elle se fit molle entre ses bras, et tout son corps était secoué par des sanglots.

François vit ses yeux démesurément ouverts et qui ruisselaient de larmes. Alors une grande pitié le prit, et l'asseyant sur une chaise, il se laissa couler à ses genoux, l'étreignant de ses mains tremblantes,

— Ne pleure pas ! disait-il. Ne pleure pas ! Si tu savais comme je t'aime ! Depuis que je t'ai vue pour la première fois, il y a de cela des mois, ton image est restée gravée dans mon cœur, et chaque jour je me demandais si je pourrais jamais te revoir. Ne te mets pas en colère contre moi, ne pleure pas surtout ! Car chacune de tes larmes est comme une goutte d'un poison subtil qui me pénètre le cœur ! Si tu savais comme j'ai été malheureux ! À ce tournoi où je combattais pour toi, ils ont attaché des chardons sous la housse de mon cheval, et j'ai été vaincu, j'ai reçu un coup d'épée sur le front. Vois, ils ont cherché à me tuer.

Elle l'écoutait, étonnée de lui trouver la voix aussi douce. Et, domptée par une émotion inconnue, elle se laissait alanguir, perdant conscience de toutes choses, comme endormie dans un songe où elle souriait dans ses larmes. Lui continuait, la tête inclinée sur ses genoux, l'enlaçant sans rudesse, de telle sorte qu'elle ne cherchait plus à se dégager.

— Tu es si belle ! Qui pourrait te voir sans t'aimer ? Depuis que je t'ai aperçue revenant du prêche, je n'ai pu penser à une autre qu'à toi. Jamais tu n'as quitté mon cœur, et ta beauté y met une joyeuse clarté, qui illumine ma tristesse. Écoute, ne sois pas sans pitié pour moi, est-ce ma faute s'ils n'ont pas voulu que je sois ton époux, s'ils m'ont chassé de ta présence ? Pouvais-tu penser que je t'oublierais et que ma tendresse passerait comme l'eau du ruisseau ?

Jamais on ne lui avait dit de pareilles choses, et défaite, à demi pâmée, elle se renevait dans sa chaise, les mains en avant, cherchant malgré elle le visage de François. Elle n'avait plus peur, mais se laissait bercer, à entendre ses paroles, comme par une

musique délicieuse. Les préceptes du livre, les devoirs envers Dieu, les sentiments du monde, tout cela s'envolait de son âme, et elle semblait s'éveiller d'une nouvelle vie tandis que son cœur lui paraissait s'élargir à faire éclater sa poitrine. Ses larmes coulaient doucement, tombant sur la tête de François ; mais ses yeux riaient pendant qu'il continuait à lui parler d'amour :

— Viens avec moi, ma bien-aimée, mon cœur, viens avec moi ! Nous irons ensemble très loin, dans le château de ma mère qui t'aimera comme je t'aime, et tu seras ma femme devant Dieu. Je quitterai l'armée, je quitterai tout, ne voulant plus connaître d'autre monde que la joie de tes lèvres et la clarté de tes yeux !

Il l'attirait contre lui, sans qu'elle se défendit. Sa tête roula sur son épaule et s'abandonna à ses baisers, tandis que sa chevelure se dénouant s'épandait comme une nappe d'or fondu sur le velours de son corsage. Il la saisit dans ses bras, l'emportant vers le lit, buvant les larmes de ses yeux, l'engourdisant par des paroles douces et n'ayant pas de sens, comme les mères en disent aux nourrissons.

Et dans la grande pièce où les cires mourantes coulaient dans le chandelier de cuivre en jetant des lueurs tremblantes qui faisaient danser les ombres, on n'entendit plus d'autre bruit que la chute sourde des jupes de velours, le craquement des agrafes. Quand elle fut dévêtue, François la porta sur le lit. À ce moment, la dernière cire s'éteignit après avoir jeté une lueur suprême qui empourpra les rideaux et éclaira en plein, sur l'oreiller en point de Venise, le visage de Madeleine de Gardefort.

Il se leva de grand matin, s'échappa de la chambre comme un malfaiteur, en laissant sa maîtresse dormir. Quoi qu'il en eût, il se sentait gêné. D'ailleurs, il avait pour excuse les intérêts du service, et il passa chez du Perrier qui le reçut dans son lit, entre une comédienne et un grand chien. Le colonel se montra absolument indigné de la conduite des huguenots, déclara qu'il allait en écrire au Roy, et qu'à partir d'aujourd'hui il considérerait tous ceux de la Religion comme hors la loi. Et, attirant la tête de François à toucher la sienne, il lui dit à l'oreille que l'affaire du petit Bellegarde était arrangée : d'un unanime accord on avait reconnu qu'il avait grossièrement insulté M. de Bernage.

— Quant à la poulette que vous avez chez vous, faites-en ce que vous voudrez. J'ai dit au gouverneur que c'était une mauvaise huguenote de petit lieu, et j'ai envoyé promener l'archevêque en lui faisant comprendre que c'était de moi, et non de lui que relevait la juridiction des gens de guerre. Allez donc en paix ! D'ailleurs, nous partirons

sous peu pour tenir le pays, par conséquent vous pourrez emmener votre Isabelle avec vous, tout comme j'emmènerai les miennes. Adieu.

Et du Perrier se renfonça dans son lit, regardant s'éloigner François avec un sourire vague, car il le considérait comme un bel oiseau doré qu'il se proposait de plumer.

## TROISIÈME PARTIE

### I

M. de Morguen, relevé par les siens avec le crâne fendu et trois dents brisées, fut emmené au Blanc, où on le soigna quelques jours. Quand il fut rétabli, il se demanda quel parti prendre. Retourner aux quartiers de l'Amiral ne lui semblait pas prudent, et d'ailleurs celui-ci devait repartir rapidement pour la Rochelle au moment de l'arrivée de M. de Bernage ; il s'y trouvait donc sans doute depuis une semaine. En tout cas, le baron Jacques ne voulait pas s'éloigner de Bourges.

Sa seule préoccupation était de pouvoir entrer dans la ville ou de surprendre François, au dehors, s'il venait à sortir avec Madeleine. Aussi garda-t-il ses hommes avec lui. Mais il reconnut bientôt qu'il ne pouvait rien faire avec une quinzaine de cavaliers, tant la ville était bien gardée, et il se décida à rallier les bandes commandées par M. de Vergennes et par le bailli de Pressac.

Les deux mestres de camp séjournaient alors du côté de Montmorillon, en un château nommé La Chaise, où ils s'occupaient à former une armée, tant pour protéger les marches du Poitou que pour aller secourir la ville de Sancerre, très menacée par les forces royales qui se massaient à Bourges.

Mais, quand il arriva à La Chaise, il fut reçu par M<sup>me</sup> Valentine de Puyaubrais, car M. de Vergennes s'en était allé faire des levées dans le Limousin et le bailli était très malade, au château de la Bartière, où on le disait en danger de mort. M<sup>me</sup> de Puyaubrais accueillit Jacques avec grâce, s'enquit de ses aventures depuis le tournoi de Vauplassans où il avait été plus glorieux qu'Alexandre.

— Je me rappellerai toujours la belle mine que vous aviez et comme vous étiez bien à cheval.

Et elle continua ses compliments. Nul ne maniait l'épée mieux que lui, et une femme devait être fière de le voir combattre sous ses couleurs. Ce qui l'amena à lui parler de Madeleine de Gardefort :

— C'était votre fiancée, je crois ? N'a-t-elle pas été enlevée par des coureurs catholiques, il y a trois semaines ?

De Morguen, très pâle, se mordait les lèvres. Tout le monde connaissait donc son histoire ? Mais dans la demi-obscurité de la pièce, son trouble échappa à la belle Valentine qui roulait des yeux langoureux et cambrait son superbe corsage en allongeant un petit pied chaussé de maroquin roux sous le damas de sa lourde jupe. Elle pressait Jacques de questions, surprise de sa mine renfrognée.

— Venez près de moi, dit-elle enfin. Il faut que je vous consulte sur une maladie affreuse qui me menace.

Et, ouvrant sa manche, elle lui tendait son bras droit, rond et ferme, comme tourné dans l'ivoire, et d'une blancheur à faire songer à la Junon chantée par Homère.

— Voyez, dit-elle, cette petite tache rouge. Vous qui êtes si savant, vous allez me trouver un remède, mais surtout que cela ne brûle pas, car je crains affreusement la souffrance.

Et elle lui mettait sous le nez sa chair parfumée.

Distraitement, il lui recommanda l'huile impériale, où entrent la cannelle, le musc et la civette macérés avec l'huile de rose.

— On prétend, conclut-il que l'huile de chien roux a guéri le bras desséché d'un moine de Saint-Onuphre et le Portugais Diego.

Mais Valentine, vexée de son indifférence, retira son bras. Elle lui posa d'autres questions, demanda si le fard blanchet n'était pas une substance dangereuse. Elle frémit alors, parce que Jacques lui apprit que cet onguent contient du sublimé corrosif, poison subtil. Et elle parla d'autre chose :



— Si vous voulez, je vous ferai donner par M. de Vergennes le commandement d'une compagnie. Nous en avons déjà donné une à M. de Collangis. C'est votre grand ami, me dit-on ; je serais heureuse de le pousser pour qu'il devienne mestre de camp.

Cette nouvelle enchantait Jacques, et il devint plus aimable, surtout quand il apprit que le grand Nicolas tenait son quartier non loin de là, en un lieu dit le Bois-Morin. Il écouta Valentine et lui confia une recette bonne pour rendre les cheveux blonds, sans les brûler :

— Il faut faire une décoction de rhubarbe dans du vin blanc et promener une éponge imbibée du liquide sur les cheveux. Vous pouvez aussi colorer de l'huile d'olive avec du curcuma et du safran. Mais n'employez pas ces lessives qui vous obligent à faire sécher la chevelure au soleil, car elles ne tardent pas à manger le cheveu.

Et il la quitta après lui avoir donné d'autres formules. En route, il fut rejoint par M. de la Ménardière. À la tête de quelques cavaliers aventuriers, celui-ci arrivait de Peugrenier près de Liglet, et il raconta ses pérégrinations dans un pays ruiné, les erreurs de routes, les fausses indications des paysans, les chemins défoncés ; les prairies embourbées n'étaient plus que des fondrières où bêtes et gens enfonçaient jusqu'au ventre. À la Galardonerie, comme il passait la rivière de Cidrac, on l'avait arquebuse du haut des coteaux boisés de Boursignac. Il attribuait ce guet-apens aux garde-marteaux et aux gruyers que le seigneur de Courlevraud avait enrégimentés pour faire la chasse aux protestants.

Et, penché sur l'encolure de sa pauvre monture, cet homme sec avait un air inquiet ; la pluie dégouttait de son manteau en forme de cloche, ses bottes usées étaient enduites d'une épaisse couche de boue. Il avait le nez pincé, la barbe grisâtre et inculte, une armure noire mal soignée, une épée dont le fourreau brisé au bout laissait dépasser la lame. Comme canne, il tenait un brin d'estoc dont le bois avait perdu son écorce. Et il se lamentait sur les travaux de la guerre, les pertes de toutes sortes qu'il subissait, annonçant que tout allait au pis et qu'ils étaient tous ruinés. Sa terre des Courtioux avait été ravagée par des coureurs venus de la Roche-Pozay, son moulin de Galevine était, sans doute, incendié à cette heure. Et il ne possédait pas dix écus vaillants.

— Heureusement, ma femme et mes filles sont en sûreté à Bourges. Elles ont pu sauver leurs bagues et leurs robes, mais ma maison de la Guilbertière n'est probablement plus qu'un monceau de ruines !

Et promenant les yeux autour de lui, il semblait prendre à témoin la nature entière

de l'horreur de sa position. Le baron Jacques, lui, trouvait ces malheurs petits à côté du sien. Il demeurerait songeur. Puis il s'étonna de voir M. de la Ménardière porter l'écharpe blanche, et lui demanda s'il était de la Religion.

Sans répondre nettement à cette question, M. de la Ménardière en prit acte pour énumérer de nouveaux malheurs qui avaient fondu sur lui. L'injustice de la cour l'avait jeté dans les bras de l'Amiral, car on lui avait refusé une place dans une compagnie de cheveau-légers avec la haute paye. M. de Vergennes l'avait alors pris sous sa protection, présenté à M. le Prince. On lui avait donné le commandement d'une cinquantaine de cavaliers montés à la genète. Mais rien ne lui réussissait !

— En cela, comme en tout, soupira-t-il, j'y ai encore été de ma poche ! Le service du Prince n'est guère moins onéreux que celui du Roy !

Ils étaient arrivés au Bois-Morin. Nicolas se montra tout heureux de l'arrivée de son ami Jacques, distribua des logements à ses cavaliers. Ils n'étaient plus qu'une douzaine, car les autres l'avaient abandonné, désertant avec armes et bagages. Mais il battit froid à M. de la Ménardière et ne l'invita même point à souper.

Comme de Morguen s'en étonnait, — car M. de la Ménardière s'était montré si empressé auprès de lui qu'il lui en gardait quelque sympathie, — Nicolas lui raconta des choses honteuses.

Ce la Ménardière, une fois mis à la tête d'un escadron d'argoulets, n'avait pas tardé à faire bande à part. Puis une épidémie terrible avait tout à coup dévasté son quartier de cavalerie. Mais la vérité s'était faite.

Le misérable, disait avec amertume le grand Nicolas, avait trouvé le moyen de vendre les chevaux de sa compagnie, et, à mesure, il les faisait passer pour morts.

— Je suis même sûr qu'il a loué ses hommes à un autre capitaine. Le reste de ses cavaliers n'étant ni monté, ni payé, s'est dispersé. J'ai grande envie de faire arrêter ce traître et d'en faire bonne justice.

Et, dans son intolérante honnêteté, il épanchait sa colère sur tous ces gens petits ou grands qui ne voyaient dans la prise d'armes qu'un moyen de faire leurs affaires.

De Morguen en fut blessé en soi, car il recevait là comme une leçon. Mais l'autre continuait :

— Depuis Vergennes et sa Valentine jusqu'à ce la Ménardière, ce sont tous gens à vendre ; rien que dans le pays, j'en vois plus de deux cents qui ont le bouquet sur l'oreille ! Si le Roy avait assez d'argent pour payer tous ces ruffians et les mettre comme officiers à la suite, demain nous resterions seuls.

Il soupirait bruyamment, irrité contre la Ménardière :

— Quand je pense que l'Amiral n'a pas su flairer cette mauvaise recrue ! Et, d'ailleurs, qui serait venu lui dire qu'on le trompait ? Personne n'aurait osé. C'est Vergennes qui l'a présenté à M. le Prince, trop heureux de caser cet avare qui lui prête de l'argent à gros intérêts. Méfiez-vous de lui, ami Jacques ! Cette vermine sait déjà que vous êtes de ceux qui savent fabriquer de l'or, et elle ne vous quittera pas, dans l'espoir de vous soutirer votre secret. Je gagerais que le drôle vous a déjà fait des offres de service !

De Morguen lui avoua qu'en route, M. de la Ménardière avait essayé de lui louer quelques-uns de ses cavaliers, s'était offert à lui remonter une compagnie,

Mais tout cela l'intéressait peu, et il apprit à Nicolas le malheur affreux de Madeleine de Gardefort, comment elle avait été enlevée par François, son inutile attaque contre son rival. De Collangis en pleura. S'ingéniant à trouver quelque moyen, il ne voyait rien, martelait lourdement la table qui résonnait sous son énorme poing. Tous deux demeuraient silencieux. Au dehors, la pluie battait, et au travers des volets le vent soufflait, faisant filer obliquement les flammes des chandelles. Un grand chien, un braque, allongeait sa tête sur le genou de Nicolas : reniflant piteusement, il semblait prendre sa part de cette tristesse.

Nicolas proféra enfin en se frappant le front :

— Si seulement j'avais ordre d'aller attaquer Bourges ! Puis un espoir lui vint, et il dit à de Morguen :

— Nous en parlerons demain au bailli de Pressac. Il hésite s'il marchera dans le Berry ou s'il rejoindra la bande du seigneur de Rochefort pour aller dans le Quercy soutenir les sept vicomtes. Il est possible que le bailli se décide à donner la chasse à du Perrier qui va marcher sur Sancerre. Ce misérable Bernage sera de l'expédition, c'est clair, et la pauvre Madeleine sera sans doute obligée à le suivre. En assaillant ces mauvaises troupes dans leur marche, nous pourrions tuer l'homme et reprendre Madeleine.

Et, devant l'attitude sombre et désespérée de Jacques qui, machinalement, tambourinait sur la table, les yeux dans le vide, il cessa de parler, n'osant même plus prononcer le nom de sa fiancée. La noire action du comte de Bernage apparaissait tellement horrible à sa simplicité et à sa droiture qu'il en demeurerait comme atterré.

Mais Jacques se mit à parler vaguement, d'une voix blanche qu'il ne lui connaissait pas :

— Depuis le jour de l'affreuse nouvelle, la vie n'est plus rien pour moi. Je crois que j'aurais préféré mourir sous les coups de cet homme, pendant le dernier combat ! Mais il a eu grand tort de ne pas m'achever, car j'en suis sûr, c'est moi maintenant qui aurai sa peau ! Ses traits se tendaient comme s'il fût tiré sur l'estrapade.

— Que me vaut de vivre, désormais ? Qu'ai-je à attendre ?... Il a sali, flétri celle que j'aimais d'un amour si pur que jamais, peut-être, on n'a chéri une femme ainsi...

Il se meurtrissait les joues de ses poings, se mordait les mains, et ses yeux rougis brillaient du feu de la fièvre.

— Oui, il l'a souillée, il l'a violée ! C'est certain... Ah ! misère de moi !... C'est trop souffrir, enfin !...

Il sembla se calmer. Puis, tout à coup, se levant et serrant de toute sa force le bras de Nicolas, qui le regardait avec un air de tendre pitié, il lui dit d'une voix brève et sèche :

— Tenez, ma parole, j'aimerais mieux la savoir morte ! Si nous les rejoignons, promettez-le-moi, Nicolas, vous me laisserez brûler la cervelle de l'homme, et vous, vous tuerez Madeleine !

Le pauvre Nicolas répondit faiblement :

— Pour cela, non ! Jacques, mon ami, je n'en aurai jamais le courage. Comment pourrais-je cruellement mettre à mort cette pauvre innocente créature ? Ce n'est pas sa faute, après tout !

Cette naïve réflexion calma Jacques. Et, marchant dans la salle, il racontait ses souffrances, ses nuits sans sommeil ou coupées d'affreux cauchemars hantés par François. Sa détestable image lui apparaissait à toute heure, possédant Madeleine sous ses yeux.

— Je vois des choses plus abominables encore. Elle aime ce misérable imbécile, se pend à son cou, lui murmure des serments d'amour. Ou bien, nue comme une courtisane, elle verse du vin à des hommes...

— Ne vous laissez pas aller à ces rêveries, interrompit Nicolas. Vous avez la tête forte et la raison solide, Jacques !

Mais il continuait, prenant plaisir à énumérer ses souffrances, racontait les visions horribles dont il était assailli.

— Artifices du démon ! opina Nicolas. Cherchez plutôt des explications simples. La fatigue et le chagrin abattent les meilleurs !

Certes, tout cela n'avait rien d'impossible, mais ces émotions lui brisaient bras et jambes :

— Dès que la nuit descend, je commence à trembler comme un enfant ; le bruissement des arbres me semble autant de voix qui s'enflent, deviennent distinctes, me disent son nom et l'appellent, toujours... toujours !

— Craignez les pièges du malin ! répétait Nicolas. Retrempez-vous dans la prière, Dieu vous secourra !

D'abord, Jacques ne lui répondit pas, car il eût craint de le mortifier en lui disant qu'il ne croyait pas beaucoup à Dieu, et qu'en tout cas, il doutait fort de son intervention dans les humaines détresses. Mais Nicolas sembla lire dans son âme et lui dit doucement :

— Je sais, Jacques, combien votre esprit est délié et combien vous me surpassez par la science. Vous êtes allé jusqu'où les connaissances humaines peuvent atteindre, c'est certain. Mais avez-vous jamais pensé à la vanité de toutes ces choses et au vide qu'elles doivent, il me semble, laisser dans le cœur ? Il est écrit dans la Bible, et vous connaissez mieux que moi le saint livre : « Celui qui augmente sa science fait croître d'autant sa tristesse. » Voilà pourquoi, à mon sens, vous êtes si triste !

— Et surtout parce que je suis assailli par le doute, répondit le baron Jacques. Oui, Nicolas, c'est vous qui êtes dans le droit, après tout. Et je vous admire, c'est aussi pourquoi je vous aime, car vous êtes une brebis plus douce que celles dont parle l'Écriture. Et, quand je pense à votre sérénité, il me vient au cœur de l'envie, parce que je vous sens plus fort que moi et je jalouse votre bonté et la candeur de votre âme.

— Hélas ! mon pauvre Jacques, je ne sais pas grand' chose. Mais, à vous entendre parler, je crains peut-être d'en savoir encore trop. En dehors de la parole de Dieu, tout me paraît erreur et mystère, car elle a dit : « Celui qui affirme se trompe, celui qui nie se trompe. Dieu a livré le monde à leurs disputes, et lui, il demeure caché jusqu'à la disparition de ces artisans de mensonge. »

Jacques ne l'écoutait plus. Le cou enfoncé dans les épaules, il marchait à pas lents, le nez en avant, se frottant les mains machinalement de ce mouvement propre à ceux qui vont mourir et qui ramènent leurs draps pour éviter le froid qui les gagne.

— La science, la science, marmotta-t-il enfin, amère dérision, comme l'amour sans doute ! A quoi cela peut-il mener d'avoir appris tout et d'autres choses encore comme ce Raymond Lulle qui a péri, comme le dernier des simples, dans une aventure d'amour !

Il se rassit et ricana amèrement.

— Nicolas ! Nicolas ! clama-t-il d'une voix creuse, dites-moi quelque chose, ce

que vous voudrez, ce qui vous passera par la tête. Mais parlez-moi d'elle, car je suis trop malheureux !

Et, allongeant ses bras sur la table, il y enfouit sa tête, pleurant sans contrainte, tandis que sa poitrine tressaillait sous ses sanglots désespérés. Nicolas le regardait, et des larmes lui vinrent aux yeux à songer à la grandeur de cette douleur, car elle lui semblait, dans cet être supérieur, dépasser la misère humaine.

Enfin, il put l'emmener coucher, car il fallait se lever de grand matin pour retrouver M. de Longchesnel, bailli de Pressac, au château de la Bartière, à plusieurs lieues du Bois-Morin.

Ils l'y trouvèrent qui relevait de maladie. À son mal les médecins n'entendaient pas grand'chose, mais les plus clairvoyants n'hésitaient point à parler de poison. Pendant la dernière suspension d'armes, il avait eu l'imprudence d'aller à Paris où l'avait mandé le Roy, et on prétendait que madame Catherine lui avait donné des poudres. Jamais il ne s'était remis, et comme Nicolas et le baron Jacques le regardaient avec inquiétude, car avec sa figure pâle il ressemblait plus à un mort qu'à un vivant, il leur déclara ne s'être jamais trouvé mieux. Il était prêt à partir ; dans quelques jours peut-être, vers le 25 octobre, il tiendrait la campagne, et les pillards catholiques trouveraient à qui parler. Il n'avait guère plus de vingt-cinq ans, était de haute taille, très frêle, et sous la poussée du poison, sa face avait perdu presque tout son poil. Ses yeux bruns brillaient d'intelligence et de résolution, avec une expression très douce, mais dont tout son courage ne pouvait voiler la tristesse. Ses soldats l'adoraient comme un dieu, et les ministres eux-mêmes le considéraient comme un saint. Théodore de Bèze le citait comme exemple dans ses prêches, et le pasteur Merlin, quand il voulait convaincre l'Amiral, avait coutume de dire :

— M. le bailli de Pressac a toujours pensé que tel était le meilleur parti à prendre. Je m'en rapporte à ses lumières.

Et chacun opinait du bonnet, les purs, même, se découvraient. Mais l'Amiral trouvait ces démonstrations frivoles et préférerait tenir un peu loin de lui cette grande perfection. Car il était envieux de toute gloire et jaloux plus qu'aucun de l'autorité et du commandement. M. le Prince aimait aussi à voir le bailli à une certaine distance :

— Cela ne m'empêche nullement, disait-il, de sentir le parfum de ses vertus.

En somme, il les gênait l'un et l'autre autant par la simplicité et la pureté de ses mœurs que par le prestige qu'il exerçait autour de lui. Condé le craignait comme une censure muette, mais vivante, et Coligny n'aimait à prendre conseil de personne.

Quant à Crussol d'Assier, il s'était empressé de le prier d'opérer à sa guise, car il le considérait comme un homme mou et qui n'aimait ni à noyer ni à pendre.

M. de Vergennes, que sa liaison avec Valentine rendait peu populaire et épuisait d'argent, avait trouvé auprès du bailli de l'indulgence et des subsides. C'est ainsi que ces deux hommes tinrent ensemble la campagne et firent bonne entente, se tolérant l'un l'autre pour des motifs différents. Le bailli de Pressac y voyait avant tout l'intérêt de la Religion.

Malgré les énormes dépenses qu'il avait faites pour le parti, il comptait encore parmi les plus riches gentilshommes du Quercy ; il avait de grands biens du côté de Cahors, mais il résidait dans le Berry, où il se plaisait davantage.

Le bailli ouvrit sa bourse à de Morguen, lui reforma sa compagnie en joignant aux cavaliers qu'il avait amenés ceux de M. de la Ménardière, et celui-ci dut servir sous ses ordres comme lieutenant. Ce fut la seule punition de l'homme à l'armure noire qui gagna même à être cassé aux gages, car le bailli lui tint compte de ses derniers hommes et lui donna même cinquante écus d'à-point en portant sa solde à vingt-cinq écus par mois avec six et demi pour son page. De telle sorte que M. de la Ménardière eut à peu près huit mille livres de bonnes dans une affaire où, à en croire Nicolas, il aurait dû trouver une cravate de chanvre.

— C'est une chose fâcheuse que cette indulgence, dit-il à Jacques, et mauvaise surtout pour l'exemple !

Mais Jacques lui fit observer que le bailli avait ainsi mis cet aventurier hors d'état de nuire. M. de la Ménardière chercha alors à se concilier les bonnes grâces de Morguen en l'interrogeant sur le grand œuvre, et il demandait s'il y avait des manières possibles de fabriquer de l'or. Et il s'intéressait aux manipulations ; les falsifications, surtout, l'attiraient.

— Ne peut-on, lui demanda-t-il un soir, reconnaître les faux lapis-lazuli autrement que par la calcination ? On m'a dit que le vinaigre suffisait à dévoiler la fraude.

De Morguen lui déclara qu'on ne pouvait plus se fier à personne.

— On imite les diamants en chauffant des saphirs blancs avec du smalt et de la limaille de fer, les rubis en colorant le cristal avec du cinabre. Les Indiens eux-mêmes fabriquent de fausses gemmes, et l'on m'a vendu à Golconde des saphirs faits avec du verre et de la pierre d'outremer, à Ormuz des perles contrefaites avec du bol d'Arménie, de la craie, du blanc d'œuf et des feuilles d'argent recouvertes avec une colle de parchemin bouilli !

M. de la Ménardière se montra désolé de ces pratiques, mais il se promettait de ne pas les oublier et d'en faire son profit dans l'avenir. Et il s'effrayait des difficultés qu'on trouve à se procurer les sels, les matières chimiques ; les Vénitiens avaient érigé en monopole la raffinerie du borax, substance sans laquelle on ne peut souder les métaux.

Jacques lui apprit que le borax s'expédiait d'Alexandrie dans des barils où il était amalgamé avec de la graisse, supercherie employée pour tromper sur le poids. D'autres trafiquants étaient plus malhonnêtes encore :

— Ils vendent de l'alun de roche comme borax, mais c'est une fraude facile à reconnaître, car l'alun est aigre et astringent, et le borax insipide !

— N'y at-il pas, insinua M. de la Ménardière, un secret pour fabriquer le verdet ? J'ai ouï dire qu'il faut mettre du cuivre et du vinaigre dans des pots de terre et les enterrer dans le fumier pendant vingt-cinq jours.

Et, s'enhardissant, il pria de Morguen de lui donner la recette des Allemands pour produire à bon compte des pains de cinabre. Mais, comme celui-ci ne l'écoutait plus, il se retira.

Le lendemain, il revint à la charge, et supplia le baron Jacques de lui dire si vraiment on pouvait créer de l'or :

— Quelle est la meilleure manière ?

— Il y en a plusieurs, lui répondit Jacques, mais leur principe est le même, car le vautour vole dans l'air, étant l'âme de la pierre, l'essence volatile. Le crapaud marchant sur la terre est, au contraire, l'âme de la pierre, son répondant fixe...

M. de la Ménardière le regardait, béant :

— Ainsi, continuait l'autre, imbu de ces vérités essentielles, saisissez-vous dans son entier le magistère des philosophes...

— Je n'y vois nulle objection, hasarda M. de la Ménardière. Mais pensez-vous qu'avec une dizaine d'écus ?...

— Ayez quelque patience, poursuivait de Morguen. Et pénétrez-vous des nécessités hermétiques. Si le vautour vole sans ailes et crie sur la montagne, disant : « Je suis le blanc du rouge et le rouge du blanc, et le citrin enfant du rouge », cela indique clairement deux vérités fondamentales : le mercure philosophal est cuit, puis il se réduit en une pierre parfaite. Le rouge, qui est cette perfection même, a fait briller au cours de son travail toutes les couleurs. Et voyez comme c'est simple !...



M. de la Ménardière, appuyé contre le mur, regardait, atterré, le baron Jacques qui l'instruisait :

— Elles sont désignées, ces couleurs, et aussi les principales. Elles persistent, en effet, plus que beaucoup d'autres marcescibles, éphémères et caduques comme de folles fleurs. La digestion...

— Excusez-moi, osa M. de la Ménardière, alléché par cette communication dont la valeur était sans doute inappréciable. Mais ne pourrais-je pas coucher par écrit ces particularités remarquables ?

Et il tira de son haut-de-chausses un livret crasseux. De Morguen lui répondit tranquillement :

— Écrivez en tête de votre cahier ces lignes que je vais vous dicter.

M. de la Ménardière, attentif, s'assit et fit crier sa plume.

— Paracelse a dit : « Le vrai but de l'alchimie est de préparer des arcanes et non de fabriquer de l'or. »

Cette déclaration navra M. de la Ménardière, et il se jura d'abandonner les études chimiques. Levant les yeux sur de Morguen, il lui demanda, d'un air timide :

— Vous croyez que c'est vrai ?

De Morguen répliqua froidement :

— J'en ai peur.

Puis, lui tournant le dos, il lui recommanda d'assister au pansage de ses chevaux, car il les avait trouvés mal tenus.

Cette déception exaspéra M. de la Ménardière, et, le soir même, il quitta l'armée, autant pour mettre son argent en sûreté que pour aller gagner d'autres sommes en servant dans l'armée catholique, car il estimait avoir eu des protestants tout ce qu'il en pouvait tirer.

## II

Le bailli se décida enfin à marcher contre les catholiques de Bourges, et le 28 octobre il partit de ses quartiers. Au lieu de s'en aller, comme tant d'autres, guerroyer dans le gras pays du Poitou, il s'imposa la tâche ingrate de secourir les huguenots du Berry qui appelaient à l'aide contre les gens du Roy, qui commençaient à les ronger. Et n'eussent

été les ravages de du Perrier dont on se plaignait depuis une semaine, il savait que le vieux Briquemaut était dans Déols, avait brûlé le Bourg-Dieu, mais que les catholiques l'y tenaient bloqué.

Quand il quitta Montmorillon, M. de Vergennes ramena les recrues levées dans le Limousin ; et, de son côté, Nicolas de Collangis avait ramassé ce qu'il avait pu : fantassins novices, équipages de corsaires débarqués envoyés par l'Amiral, mortes-payes embauchées à prix d'argent, et aussi quelques réîtres arrivés un à un, deux par deux, trois par trois, et qu'il fallut armer. On en composa une compagnie de cinquante maîtres, sous les ordres d'un cadet saxon, Arnold Helmuth von Spiegelwinter. Mais Nicolas, comme mestre de camp, eut le commandement de toute la cavalerie, environ cinq cents hommes, dont deux cents arquebusiers et pistoliens, soixante salades et un grand nombre de gentilshommes n'ayant que l'épée et le pistolet. Les gens de pied étaient un peu plus de mille, et le bailli en prit la charge. M. de Vergennes devait tenir la droite avec sa compagnie de gendarmes, et de Morguen réclama l'honneur de former avant-garde avec la sienne, qui était d'arquebusiers à cheval.

Toujours ils marchèrent avec ordre, et le pillage fut sévèrement interdit. Mais les routes étaient si mauvaises qu'ils avançaient lentement, et le froid les faisait cruellement souffrir, car l'hiver s'annonçait très rude et devançait son époque. On passa par la Baudinière, où les troupes purent loger dans des granges, puis on se dirigea sur la Trémouille, où l'on devait s'arrêter. Mais à peine y trouva-t-on des vivres, tant était grande la crainte qu'inspiraient les catholiques de Bourges dont on attendait à tout instant la venue.

De Morguen eut à Peugrenier des nouvelles de l'armée de du Perrier. Celui-ci avait quitté Bourges le 26, en emmenant environ trois mille hommes et quatre pièces de canon. Mais tel était l'encombrement de ses bagages qu'il était arrivé à Châteauroux deux jours après seulement. On croyait que son intention était de brûler le pays autour du Blanc, après quoi il se retournerait vers Sancerre. On avait vu son immense convoi sur la route de Limoges, qu'il avait gagnée par les chaussées des marais de Villebrun, et il occupait une longueur de plus d'une lieue.

Puis ce furent des paysans qui, à Jauvard, racontèrent à Jacques des choses épouvantables. Les catholiques avaient brûlé Tendu et Chasseneuil, massacré les gens, violé les femmes, puis ils les avaient pendues aux linteaux des portes. À cette heure leurs coureurs devaient être dans les environs d'Argenton.

Et comme Jacques demandait à ces hommes ce qu'ils savaient à propos du convoi

qui suivait l'armée catholique, ils lui fournirent des détails, car ils avaient été réquisitionnés pour porter le butin fait à Chasseneuil.

— Il y a plus de cent chariots, dit l'un d'eux, et aussi des litières dans lesquelles sont des dames, toutes plus belles les unes que les autres. Le colonel a pour lui seul trois comédiennes, et un capitaine de cheval-légers garde une jeune fille, enlevée il y a quelque temps du côté du Blanc, et dont on m'a dit le nom. Mais je l'ai oublié...

Mais un autre paysan reprit :

— Oui, des soldats m'ont raconté cette histoire. Ce capitaine s'appelle, il me semble, Bernage ; et il n'a pas que cette demoiselle, il a acheté une bohémienne que j'ai vue sur un chariot ; elle était parée comme une chasse !

Et ces gens s'offraient pour guider les huguenots et se venger ainsi des catholiques qui les avaient dépouillés et maltraités. Jacques demanda à Nicolas de faire presser la marche : encore un jour, peut-être, et l'on pourrait tomber sur les troupes de du Perrier. Et maintenant qu'il savait Madeleine et son ennemi dans cette armée, il eût marché jour et nuit pour la rejoindre.

Mais Nicolas lui apprit une mauvaise nouvelle : le bailli de Pressac était retombé malade, et il ne pouvait même plus se tenir à cheval. On le portait dans une litière.

— Il est tellement faible qu'à chaque heure on craint de le voir expirer, et il ne prend aucune nourriture. Mais il est si courageux qu'il n'a pas abandonné le commandement ; il s'enquiert de tout et a décidé qu'on continuerait à marcher sur la troupe de du Perrier. Je crains que son médecin ne le saigne trop, car cela l'affaiblit davantage. Mais il n'est pas encore mort, Dieu merci, et il verra, j'espère, le triomphe de notre sainte cause !

Et Nicolas apprit à Jacques qu'on allait se diriger sur l'étang Bertelot, puis longer toute la suite de ces marais pour prendre les renseignements à Saint-Nazaire.

Cette journée de marche dans une région humide mit le bailli encore plus bas. Le 29, au soir, on crut qu'il allait mourir, et le ministre Onimus Kalbhaus, qui avait quitté l'Amiral pour le rejoindre, déclarait que c'était peut-être une punition du ciel, tant M. de Longchesnel se montrait mou vis-à-vis du papisme.

M, de Vergennes déclara que le bailli avait besoin de repos, et il fit arrêter l'armée, bien avant qu'on eût atteint Saint-Nazaire. Jacques aurait voulu l'étrangler. Mais Vergennes, en cela, obéissait moins à un sentiment d'affection pour M. de Longchesnel qu'à la lassitude dont il se sentait envahi. Depuis vingt jours il était toujours en route, et à peine, de retour du Limousin, avait-il pu rejoindre Valentine qu'il avait fallu re-

monter à cheval et tenir la campagne. Et les haltes étaient si courtes qu'il n'avait plus le temps de faire sa toilette ; du reste, on se pressait tellement que les bagages ne rejoignaient jamais à temps, et on lui avait perdu son miroir portatif et ses fers à friser. Son valet de chambre, Gallois, partageait son mécontentement, et l'arrière-garde retenissait de ses plaintes ; il s'élevait contre ces aventures déraisonnables, tremblait pour la valise où étaient les pommades, les chemises soigneusement repassées. Et un jour il prit acte de la disparition d'un pot d'onguent pour déclarer qu'une armée aussi mal commandée allait à sa ruine.

— Ne m'en parle pas, Gallois, lui répondit Vergennes, nous vivons dans des temps impossibles et où les hommes sont fous et bizarres ! Ne renions pas Dieu, cependant, parce que son service demande renoncement et courage. Ne pourrais-tu retrouver le cosmétique de M<sup>me</sup> de Vauplassans ?

Ami de ses aises, le marquis prenait Nicolas en haine, car le géant abusait de ce qu'il l'avait fait nommer mestre de camp pour exercer sur l'armée une véritable tyrannie. Il exigeait que l'on marchât toujours armé de toutes pièces, ce qui était une grande fatigue. Partout on le voyait, poussant son énorme cheval, qui pliait sous son poids, de la tête à la queue de la troupe, rabattant les trainards à coups de plat d'épée, de telle sorte qu'on ne pouvait plus boire une bouteille ni caresser une fille sans l'avoir sur le dos.

Vergennes, s'il l'avait connu tel, ne l'aurait pas poussé, bien sûr. Et fort de l'appui du bailli, Nicolas étendait son contrôle jusque sur les gens de pied, comme si un cadet de sa sorte n'eût pas dû être largement satisfait de commander toute la cavalerie. Un jour, il avait osé prier le marquis de faire allonger le pas à ses gendarmes qui marchaient mollement.

— Voilà qui est bien rentré de pique noir, se dit celui-ci, de voir un semblable hobereau faire la loi à un seigneur comme moi qui l'ai tiré de la crotte. Que je sois pendu si je n'en porte, et au plus tôt, mes plaintes à M. le Prince ! C'est moi qui devrais commander ici, mais le bailli a la tête malade.

Il se consola en se mettant entre les mains de Gallois qui l'accommoda avec soin, car la halte fut longue. Puis il alla faire visite à M. de Longchesnel, si superbement vêtu, armé et frisé qu'en le voyant un vieil alfier, Ambroise Briquet, dit à son voisin, Martin Ledoux, que telle se présentait à Amiens l'enseigne du fourbisseur Benoît Picard. Elle figurait saint Georges avec le dragon et avait été peinte par Thomas Laplace, petit-fils de l'enlumineur de pavois.

Le bailli lui annonça de graves nouvelles. M. de Morguen, qui, avec ses arquebusiers à cheval, avait poussé jusqu'au bois de Paizay où il restait logé, lui faisait dire que l'armée de du Perrier commençait à défiler dans la plaine et qu'elle marchait en désordre.

— Il faut, dit-il, l'attaquer sans retard, la couper et la disperser sans perdre une heure. Portez-vous donc en avant et occupez le défilé qu'on vous indiquera sur la gauche. Mais ne chargez pas sans mon ordre ; il faut que je fasse couler des fantassins par Oulches, et j'ai déjà fait occuper la commanderie.

Vergennes partit sans enthousiasme, vexé de ce qu'on eût décidé d'une pareille entreprise sans lui.

Les troupes avancèrent lentement jusqu'à Paizay, où le bailli devait les passer en revue avant d'engager la bataille. C'était le 1<sup>er</sup> novembre, et le froid était déjà tel que la petite rivière complètement gelée, offrait sa glace assez solide pour permettre aux gens de pied de passer. Les cavaliers prirent par le pont, et le bagage demeura en arrière sous la garde d'une compagnie d'arquebusiers.

Entre les deux grands bouquets de bois qui commandaient l'immense plaine s'étendant de Rivarennes à Oulches, dans une lande resserrée, le bailli passa son monde en revue. Trop faible pour supporter le poids de l'armure, il portait un grand collet de buffle et des manches de mailles. Mais sa tête était couverte d'un morion doré dont la haute crête était surmontée d'un plumail d'autruche noire. Quand il passa devant le front de bataille, au pas long et balancé de sa grande monture, un murmure d'admiration et de joie courut sur toutes les lignes, car on avait cru ne plus jamais le revoir. Sur sa jument blanche Margot, il avançait, courbé sur les arçons, la main gauche tenant la bride lâche, la droite appliquant un mouchoir sur sa bouche. La haquenée, encensant à chaque pas, semblait glisser sur le sol, et l'on eût dit que la bête, sentant la souffrance de l'homme, voulait lui éviter tout mouvement. Elle était, du reste, très douce et issue d'un genet d'Espagne et d'une jument du Limbourg ; elle avait la taille haute, les formes élégantes et pleines. Dressée par des Italiens pour Marie Stuart, elle avait vieilli aux écuries royales depuis le départ de la reine d'Écosse, et puis on l'avait vendue. Le bailli l'avait achetée, et il la montait aux côtés de M. l'Amiral à la bataille de Saint-Denis.

Suivi de ses officiers, il avançait lentement, flanqué de chaque côté d'un écuyer prêt à le retenir s'il venait à glisser. Et chacun, en le voyant, remarquait à quel point il était maigre, combien il était cassé. Il semblait que cet homme si jeune eût fondu

sous ses habits, et sa casaque blanche à manches flottantes, ses grandes bottes de cuir fauve, paraissaient ne pas tenir à lui. On eût dit qu'il n'y avait point de corps sous cette friperie très ample, et ses gants de peau d'élan se plissaient, maintenant si larges que, seules, les pattes des gardes brodées, serrées aux poignets, les empêchaient de tomber.

Sous les bords en nacelle de son morion enfoncé jusqu'à la racine du nez, les yeux brillaient, comme charbonnés sur cette figure rasée et pâle qu'ils semblaient ronger jusqu'aux pommettes. Au-dessous s'ombrailent les joues creuses, d'une teinte livide, comme du parchemin froissé. Et la bouche, rougie par une bave sanglante, semblait celle d'un mime, avivée, démesurément agrandie par le fard, comme une balafre énorme et pourprée.

A chaque mouvement du cheval, les dents déchiraient le mouchoir se teignant d'une tache de sang qui s'élargissait toujours. Un moment ce linge trempé empoissa ses doigts. Il le jeta, et un des écuyers lui en tendit un autre, en se mordant les lèvres pour ne pas pleurer.

Il passait, n'ayant plus rien d'un vivant, et son visage était éclairé d'une lueur mystique comme s'il eût vu le ciel s'ouvrir et le Christ lui parler. Devant lui s'inclinaient les étendards et les enseignes, les soldats présentaient les armes, les officiers saluaient de l'épée. Sous le pâle soleil d'hiver les fers brillaient au soleil et les lignes d'hommes immobiles se succédaient dans un silence qui avait quelque chose d'effrayant.

Au moment où le bailli passait devant les piquiers dont les armes se dressaient comme une moisson d'épis d'acier, la Margot fauta sur une pierre ; ce mince déplacement lui fut un choc formidable. Cramponné à l'arçon, il se raidit sur sa selle de velours rouge, tandis qu'on lui rechaussait les étriers que ses jambes trop faibles ne pouvaient plus retrouver. La tache de sang s'éta la plus large sur le mouchoir, et le visage devint livide.

Il allait continuer son chemin, lorsqu'un vieux cap d'escade, quittant les lignes, s'avança jusqu'à lui :

— Que notre colonel nous pardonne, dit-il d'une voix que l'émotion faisait chevroter, mais nous le prions humblement d'entrer dans nos rangs. Les gens qui vont se battre et mourir pour la Parole de Dieu savent que vous êtes un saint, et ils vous prient de les bénir.

Le vieux dit cela simplement avec des pleurs dans la gorge, et sur ses joues tannées on voyait couler des larmes. Le bailli hésitait, ne sachant que répondre à ce brave, qu'il savait le plus vaillant soldat de son armée. C'était d'ailleurs une superstition, et dont

Dieu pourrait s'offenser peut-être.

Il accéda cependant au vœu des soldats, par une coquetterie de mourant peut-être, car il sentait sa fin proche et ne tenait plus à la terre. Si faible maintenant qu'il devait s'appuyer au bras d'un écuyer qui le saisit à la taille, il laissa le cap d'escade mener son cheval par la bride. À pas lents, il parcourut les rangs, bénissant de sa droite étendue tous ces piétons à faces balafrées qui s'agenouillaient devant lui. Quand il était passé, ils faisaient demi-tour pour le voir encore, et chacun, en silence, tâchait de toucher ses habits ou son harnois.

Animus Kalbhaus, resté dans le gros des officiers, levait les bras au ciel pour appeler l'aide de Dieu, et un mouvement d'envie, aussitôt réprimé, assaillit son cœur, en voyant qu'il n'attirait pas à lui l'attention. Mais il se consolait à penser que toutes ces choses s'accomplissaient pour la gloire de l'Église réformée.

Le bailli, quand il fut devant le drapeau, s'arrêta. Une émotion le gagnait, et comme il craignait de défaillir, il ferma les yeux et pria quelque temps les mains jointes. Sur toute la ligne bardée de fer, dans tous les rangs, on entendait de sourds sanglots, une contagion de douleur saisissait tous ces hommes de meurtre à la vue de celui qui allait mourir. Alors le bailli, se courbant sur sa selle, embrassa le porte-étendard qui s'était haussé sur ses pointes pour atteindre à sa poitrine. Puis il s'éloigna pour aller à son poste de combat, à la pointe du coteau qui, à gauche du bois de Paizay, dominait la plaine.

### III

Du haut des coteaux boisés qu'il occupait avec son monde, de Morguen voyait se dérouler la vaste plaine que bornaient, en face de lui, le bois des Tricoches et les échines tortueuses des hauteurs derrière lesquelles est situé Chitray. Sur l'immense tapis verdâtre, les pièces de terre labourées se marquaient en compartiments de couleur brune, découpés, Çà et là, comme les cases d'un grand échiquier. Se succédant en longues séries parallèles, les peupliers jalonnaient par leurs maigres rangées le pied des pentes où s'amassaient les eaux, et leurs sveltes et hautes silhouettes se dressaient comme des mâts autour desquels on eût serré des voiles sombres.

En contre-bas, il y avait des moulins. Une ferme formait un tas de masures blanches ou grises avec des tuiles d'un rouge cru, ou des toits de chaume où les plantes parasites formaient par endroits des taches d'or. Le haut clocher de Lavau dominait de sa tour carrée les maisons basses des Tricoches, adossées au bois, et au loin, perdue dans les brumes, on devinait la Ribère.

Il était un peu moins de midi quand les coureurs de du Perrier parurent dans la plaine. De Morguen reconnut des stradiots. Ils étaient suivis par des arquebusiers à cheval dont les cuirasses brillaient. Les stradiots s'arrêtèrent pour brûler les maisons et y faire du butin, et on les voyait courir dans toutes les directions, les flammes montaient. Ainsi sous les yeux des huguenots, dont ils ne soupçonnaient pas la présence, les cavaliers de du Perrier incendièrent toutes les habitations et les moulins ; un nuage de fumée que le vent rabattait vers eux les empêcha de voir les arquebusiers protestants se glisser dans la plaine et se masser dans un champ enclos de haies, près des Tricoches, tandis que d'autres parvenaient jusqu'à la tour de Lavau. Et, tandis que l'avant-garde de l'épaisse colonne de du Perrier arrivait par les Brunets, les argoulets envoyés par Nicolas chassaient devant eux les stradiots qui tourbillonnaient en désordre.

La troupe catholique avançait toujours, et de Morguen voyait maintenant le bagage, tout entouré de piquiers. Sans attendre les ordres de Nicolas qui lui avait enjoint de ne pas charger sans son commandement, Jacques enleva ses cavaliers et se précipita dans la plaine. Sur les flancs de la colonne se pressaient déjà les casaques blanches, et les gendarmes de Vergennes attaquaient l'avant-garde. Une formidable poussée se produisit contre le gros des piquiers, tant la charge menée par Jacques fut vigoureuse ; mais ces gens de pied firent ferme contre l'ennemi, et il semblait impossible d'entamer la muraille de pointes. Au milieu du carré, un capitaine de lansquenets, le vieux Jacobsohn, tonnait et sacrait après les valets qui ne pouvaient pas contenir les mules et les chevaux des litières qu'il était chargé de défendre. Effrayées par les coups de feu, les bêtes rompaient les harnais, ruaient, renversaient les hommes et s'embarrassaient dans leurs traits. Et l'on entendait les cris affreux des femmes secouées et mourant de peur.

De Morguen avait cru un moment toucher à son but. À six toises, séparée de lui par cinq rangs de fantassins, se balançait une grande litière rouge surmontée d'un dais à plumes d'autruche. Un des rideaux de cuir s'entr'ouvrit, une tête de femme parut, celle d'une bohémienne, puis une autre, et il reconnut Madeleine. Mais le rideau fut tiré, et tout disparut. Poussant son cheval l'éperon au ventre, il le fit sauter par-dessus



le premier rang de piques. La grande bête retomba lourdement au milieu des hampes brisées, trois hommes écrasés roulèrent sous ses pieds, Jacques brûla la cervelle à un autre. Une brèche était ouverte, et ses cavaliers se pressaient pour entrer dans l'épais bataillon. Mais le vieux Jacobsohn, saisissant à deux mains sa hallebarde, frappa d'un coup de taille la jument en plein chanfrein. Elle s'abattit comme une masse, de Morguen se dégagea à temps, vivement un de ses hommes lui donna une autre monture, et tous l'entraînèrent. Derrière eux, le sol tremblait sous les pas de deux cents chevaux. C'étaient les gendarmes de M. de la Hante, les cheveau-légers de François de Bernage et les stradiots de Démétrius Marinovitch, qui s'étaient enfin reformés. Les arquebusiers de M. de Morguen eurent juste le temps de s'enfuir pour ne pas être écrasés, tandis que la charge, prenant en flanc les gens de pied huguenots, les mettait en désordre.

Ainsi, ivre de rage, Jacques vit Madeleine lui échapper au moment où il n'avait que le bras à allonger pour l'atteindre. Enlevé dans le tourbillon de ses cavaliers qui s'enfuyaient, il ne put s'arrêter que dans la petite plaine de Paizay. Alors, se dégageant, il se précipita dans la mêlée, et on le voyait, frappant de sa longue rapière les hommes et les chevaux. S'occupant moins d'éviter les coups que d'en porter, il se ruait sur les catholiques, les prenait à la gorge et les perçait en poussant des cris gutturaux. À le considérer, certains croyaient que c'était un possédé brûlé par le feu Saint-Antoine. Sous son casque, sa face tuméfiée et sanglante apparaissait formidable, ses dents cassées faisaient paraître sa bouche comme un trou béant, sa barbe fauve était souillée de boue et de sang. Un coup de pistolet lui avait brûlé la moustache et la balle coupé le bout de l'oreille. Les manches de sa casaque blanche, noire de terre, voltigeaient en lambeaux, déchiquetées, et sa cuirasse était faussée en dix endroits.

Il fut encore rejeté vers le bois par une charge de gendarmes, car les huguenots, pauvrement montés, pliaient de toutes parts devant les grands chevaux bardés des compagnies de lances ennemies. Au milieu de la plaine, l'infanterie catholique s'était massée en un grand hexagone entourant les bagages. Grâce à la discipline des lansquenets qui avaient fait ferme, tous les gens de pied s'étaient reformés derrière eux. Autour de cette muraille de piques tourbillonnaient les turmes de cavalerie ; les escadrons se mêlaient, se poursuivaient, puis tout à coup il y avait une débandade et une troupe entière se dispersait, sans attendre le choc, et l'on voyait les cavaliers galopant agités comme des feuilles au souffle d'un grand vent. Les huguenots pliaient, et leurs gens de pied, séparés en deux troupes, des deux côtés de la plaine, sans cesse coupés par les

charges, avaient maintenant à supporter le poids de l'attaque. Nicolas, pour les dégager, essaya de rassembler sa cavalerie ; mais un escadron de reîtres catholiques la prit en flanc, et ceux de Spiegelwinter se contentèrent de décharger leurs pistolets en l'air et de s'éloigner au trot.

Du Perrier avait pu se loger à Lavau avec sa compagnie de lances, car, n'étant pas soutenus, les arquebusiers qui occupaient le village avaient dû l'abandonner. Il ordonna à ses troupes de faire retraite sur son quartier, et pour donner aux gens de pied le temps de reculer, François de Bernage réunit cinq cents cavaliers et chargea une dernière fois les huguenots. Mais ceux-ci ne soutenaient plus le choc et se mettaient aussi en retraite. Quelques arquebusiers saluèrent d'une décharge les cheveau-légers qui venaient en première ligne ; François, atteint au cou, roula en bas de son cheval. Les cinq haies de cavaliers passèrent sur lui.

La nuit tombait, et les huguenots n'avaient point pris l'avantage. De tous côtés les trompettes sonnaient la retraite ; c'était par ordre de M. de Vergennes, qui avait pris, depuis une heure, le commandement, car le bailli de Pressac était mort. Tandis qu'il dirigeait l'attaque du haut de la levée de Paizay, une faiblesse l'avait pris, et il était tombé, vomissant son sang à flots, entre les bras de ses écuyers, au moment même où une stuarde arrivait, en sifflant, faire brèche dans la poitrine de sa jument. L'homme et la bête churent ensemble ; l'armée catholique était sauvée.

M. de Vergennes campa dans la plaine de Paizay, à l'abri des bois, sans même occuper le champ de bataille que du Perrier lui abandonnait, car à cette heure il s'en allait sur Rivarennes, ayant trouvé le pont de Chitray coupé, et on pouvait le suivre dans sa route en voyant flamber les arbres et les maisons qu'il brûlait pour éclairer son Chemin.

Nicolas en étouffait de colère, et il disait, le soir, à de Morguen qui soupait avec lui dans le presbytère de Paizay :

— C'est une abomination, il n'y avait qu'à allonger la main pour l'avoir...

— Hélas ! mon pauvre ami, fit Jacques, à qui le dites-vous ? J'ai vu le moment où elle était enfin sauvée !...

Et ils continuaient ainsi, l'un regrettant de n'avoir pu détruire la troupe de du Perrier, l'autre désespéré de n'avoir pu sauver Madeleine.

— En ce moment, celle-ci était fort occupée à soigner M. de Bernage, qu'on avait couché, dans sa litière, en assez mauvais état. La balle d'arquebuse avait faussé le colletin, contusionné le cou, et, une fois revenu à lui, François ne cessait de cracher le

sang. Malgré l'excellence de son armure, il avait été froissé en plusieurs endroits par les pieds des chevaux, et sa faiblesse était grande.

Madeleine, déjà avertie par Zilla qui, le nez entre les rideaux, avait suivi toutes les péripéties de la bataille, le reçut des mains de ses écuyers, avec une émotion cruelle. Et elle promenait sur lui ses mains légèrement, arrangeant les bandes, lui disposant des coussins sous la tête, le couvrant pour qu'il n'eût pas froid, et elle lui soutenait le cou de son bras doucement plié, pour qu'il ne souffrit pas des secousses de la litière, car on s'était remis à marcher.

Lui, brûlé par la fièvre, délirait haut et fort. Sans cesse le nom de Madeleine revenait sur ses lèvres, comme si on la lui eût ravie, et il l'appelait, demandait son épée avec des cris de rage, tandis qu'elle s'épuisait à le calmer. Puis, sous la douce pression de ses mains agissant comme une caresse, il s'assoupissait, balbutiant des mots d'amour d'une voix vague et endormie.

L'on marcha une partie de la nuit, car les portes de Rivarennas étaient fermées, et le lieutenant qui en avait le gouvernement ne voulut pas les ouvrir. Il fallut gagner Saint-Gauthier par les chemins défoncés, sous la pluie. Les hommes se débandaient, criant à la trahison. L'incapacité de du Perrier était notoire, et tous prenaient en haine ce chef qui, depuis quelques jours, leur permettait toutes rapines et les gorgeait de butin.

Enfin l'on entra à Saint-Gauthier, et les troupes trouvèrent des logements et des vivres. François fut transporté dans une belle maison et couché dans un bon lit. Un médecin du lieu, appelé en consultation par le chirurgien de l'armée, déclara la chose grave, et il fabriqua un onguent. Puis les deux savants laissèrent le cheval-léger dormir en recommandant à Madeleine, d'un air lourdement narquois, de respecter son repos. Elle ne daigna pas leur répondre.

Sous la lampe suspendue à une poutre du plafond, Madeleine, agenouillée près du lit, priait pour la santé de François. Par moments, elle passait un mouchoir sur ses lèvres où venait une écume sanglante, sur son front où perlait la sueur.

Avec son profil affiné, sa jolie moustache et sa barbe soyeuse, François était beau, et elle admirait avec amour ce visage d'où la souffrance avait retiré la dureté. Puis, comme une larme perlait à la paupière du blessé, elle se retourna, et se voyant bien seule, rapidement, comme si elle commettait un crime, elle prit d'un baiser, plus léger qu'un souffle, cette larme. Alors elle recula, effrayée. Réveillé par cette subtile caresse, François s'était dressé brusquement, mais elle avait eu le temps de se cacher derrière le

rideau. Il crut avoir rêvé et s'assoupit de nouveau.

Telle fut la seule marque extérieure d'amour qu'elle osa jamais lui donner. Car, jusque-là, elle avait subi les actes du sien comme une preuve de son esclavage.

Son extrême et passive douceur lui défendait les reproches, ses pleurs furent son unique et inutile défense. Lui, cependant, souffrait autant qu'elle, car il ne pouvait la contraindre à l'aimer, et sa seule sensualité apaisée ne pouvait entièrement le satisfaire.

Pour elle, elle l'aimait d'un amour profond et dont elle s'épouvantait comme d'une perversité, tout en se fournissant des explications. Et, dans sa petite logique huguenote, elle se reconnaissait comme innocente. Elle eût été coupable si elle avait consenti, mais elle avait cédé à la peur, à la force. Le reste était chose naturelle. N'avait-elle point lu au Livre saint que la captive de guerre appartient à son vainqueur ? Oui, mais que dirait son père ? Si l'on faisait la paix, il la tuerait sans doute. François ne l'abandonnerait peut-être pas non plus. Et elle ne voulait plus penser à rien, évitait de songer à l'avenir, ne se rappelait même plus qu'il existât un homme, nommé de Morguen, à qui on l'avait fiancée. D'ailleurs, la bague de fiançailles était restée au châteaueu de M<sup>me</sup> de Cueuvres.

Mais la conscience de Madeleine s'était révoltée contre l'amour qui montait dans son cœur pour y remplacer la soumission. Elle le sentait l'envahir, la dominer, toujours plus impérieux et plus ferme, jusqu'à la faire tressaillir de tendresse pour celui qui lui avait ravi son honneur. Et, pour se punir de ce sentiment honteux, elle se jura de ne jamais dire à François qu'elle l'aimait.

Puis, comme si cette contrainte continuelle qu'elle s'imposait dût en perdre de sa rigueur, elle imagina un jour de s'en remettre au hasard pour dire à celui qui l'aimait combien elle le chérissait aussi. Dans le collier de l'ordre de Saint-Michel, tel qu'on le porte à la guerre, la plaque émaillée est pendue à un licol de soie noire. La plaque du collier de François formait reliquaire, et sa mère y avait inclus des reliques bonnes pour préserver des blessures. Madeleine enleva les reliques et pressa dans le médaillon de vermeil une boucle de ses cheveux noués par une mince faveur blanche où elle avait brodé en soie rouge :

« François, je vous aime et vous ai donné ma foy. — Madeleine de G... »

Quelque jour, il trouverait cela en ouvrant, par hasard, le petit reliquaire. Il saurait tout, alors, et leur union serait complète. Car il lui avait juré qu'il la prendrait pour femme le jour qu'elle voudrait. Et, quand il la quittait, elle lui passait elle-même le médaillon au cou, puis elle se trouvait heureuse comme s'il savait déjà ce qui était écrit

dedans.

Jamais elle ne lui avoua autrement son amour, et François n'ouvrit jamais le médaillon. Lui, pourtant, l'avait obsédée de ses prières, la suppliant de lui dire un mot, un seul, qui pût lui faire croire qu'elle l'aimerait un jour. Jamais il ne l'obtint, et elle lui disait des choses vagues, avec des regards profonds.

Se livrant à ses exigences sensuelles avec une soumission qui blessait parfois François comme un outrage, elle luttait contre elle-même pour ne point laisser échapper de ses lèvres mourantes l'aveu dont son cœur débordait. Et lui se sentait parfois pris de mauvaises colères, avec des envies de battre cette statue vivante qui semblait sans cœur. Il en passait des nuits blanches et lui disait des choses dures. Mais il voyait ses yeux violets se noyer de larmes, et il les séchait sous ses baisers.

A Paizay, Nicolas et le baron Jacques continuaient à épancher leur bile.

— Voyez-moi cette buse, disait Nicolas en parlant de Vergennes, il n'avait qu'à faire donner notre infanterie : à cette heure, tous ces catholiques seraient couchés le nez dans l'herbe.

— Et j'aurais sauvé Madeleine, murmurait Jacques. Dire qu'en ce moment elle est sans doute aux bras de ce misérable qui la violente !

Il espérait cependant que François aurait été tué dans l'affaire : Nicolas ne put lui en donner des nouvelles ; au milieu de la poussière et de la fumée, il ne l'avait pas reconnu.

M. de Vergennes écrivait à Valentine une lettre dont il daigna faire la lecture à Gallois ; le valet la trouva en tous points admirable.

« Ma toute mignonne, disait le très noble marquis, j'ai moissonné aujourd'hui plus de lauriers que n'en possédèrent jamais les bois sacrés où la tendre Vénus s'égarait avec le dieu Mars. Mais, hélas ! les Immortels jaloux ne m'ont point permis de venir les déposer à vos pieds, plus blancs que le marbre de Paros... »

Le reste était dans le même goût. Il demandait aussi des conseils sur la politique à suivre, sollicitait un envoi de linge fin, de la pâte et des savons, des ventouses pour les étuves, « dans le cas où l'on entrerait à Bourges », d'autres choses encore. Enfin il réclamait une tresse de cheveux pour s'en faire un bracelet.

Il ne fallut pas moins de douze cavaliers pour accompagner le porteur de cette lettre, un écuyer du marquis. Vergennes, débordé par l'importance de ses occupations, laissa au mestre de camp Nicolas le soin de régler les funérailles du bailli et annonça qu'on repartirait le lendemain, 3 novembre.

Les soldats se rassemblèrent autour de la fosse creusée au milieu de la prairie où avait eu lieu la bataille. Deux monceaux de terre marquaient la place où étaient enterrés les morts des deux partis, deux cents catholiques et cent vingt huguenots, qui dormaient là côte à côte.

Sous une pluie glaciale, fine, rayant l'horizon gris, les choses apparaissaient, par cette froide matinée d'hiver, empreintes d'une tristesse immense. Les ondées sabraient les visages, traversaient les vêtements, ruisselaient sur les armes. Le cortège avançait cependant. Sur une grande civière formée de piques, portée par dix hommes, était couché le bailli. Étendu sur ce lit dont les draps étaient des enseignes prises à l'ennemi, il apparaissait, serré dans son armure, comme une effigie sépulcrale couchée sur un revêtement émaillé. Les mains, retenues jointes par des bandelettes, étaient nues comme sa face, car derrière lui ses écuyers portaient les pièces de grand honneur, qui sont le casque, le bouclier, les gantelets, l'épée et les éperons. Sa monture de guerre ne suivait point, car la Margot était restée couchée dans la plaine ; mais deux hommes menaient des chevaux de main qui portaient les harnais. Sur les côtés de la litière, les étendards retombaient, et leur soie brodée balayait le sol. Vergennes avait voulu prendre, pour les envoyer à Valentine, la plupart de ces drapeaux. Mais une huée s'était élevée, et ses gens avaient dû s'enfuir devant les fantassins qui les menaçaient de leurs piques. Nicolas eut de la peine à calmer la sédition, car les soldats savaient l'emploi que le marquis voulait faire de ces trophées.

Au bord de la fosse, deux pasteurs attendaient, debout : c'étaient Onimus Kalbhaus et un jeune homme de figure douce et timide, Hermann Fuchs, qui s'était joint à l'armée depuis peu. Tous deux regardaient la tranchée, comme perdus dans des méditations intérieures. La terre déplacée se dressait en talus jaunâtres, et dans ces levées molles l'eau du ciel formait de petits ruisselets qui descendaient en serpentant. Apuyés sur leurs larges pelles, les paysans qui avaient creusé restaient muets, entourant le fossoyeur de Paizay qui était venu diriger le travail. Et de Morguen, à regarder cette boue où allait s'enfouir le chef de guerre, pensait à la désolation de son âme, à la fange des passions humaines, à l'affreuse misère de tout. Il restait là, abattu, comme engourdi, sans entendre Nicolas qui déplorait la mort du bailli.

La civière était arrivée au bord du trou béant, les porteurs mirent un genou à terre, des officiers vinrent alors et enlevèrent le corps dans la forte étoffe des drapeaux. Ainsi on coucha le bailli dans la fosse, et ce simple reposa dans des linceuls que lui auraient enviés des rois.

Hermann Fuchs prit alors la parole. Il raconta rapidement la vie du bailli, et tous, à écouter son parler net et clair, se rappelaient tout ce qu'on avait dit de ce chef qu'ils avaient perdu pour jamais.

Ils revoyaient cette grande figure d'homme de guerre qui chargeait l'épée au fourreau, que les balles et les coups épargnaient, comme s'il n'eût pas été de ce monde. Certains se souvenaient, même, qu'on l'avait vu à la bataille de Saint-Denis passer trois fois au travers des gens du Connétable comme un archange ; une lumière blanche s'échappait de tout son corps et brillait au loin.

— O mes frères, continuait la voix du jeune pasteur qui tremblait d'émotion, peut-être, et de froid, ne prions pas Dieu pour ce juste, mais supplions ce juste d'intercéder pour nous auprès de Dieu.

Onimus Kalbhaus leva le nez ; il trouvait cela peu orthodoxe. Mais Hermann Fuchs poursuivait :

— En lui étaient la vérité, la justice et la force. La grâce du Seigneur l'accompagnait, sa voix résonnera dans nos cœurs, son souvenir y fleurira comme les lis de la Sainte Vallée. Sa mémoire demeurera parmi nous comme un parfum délicieux, comme une musique harmonieuse dans un festin.

Onimus, indigné de cette rhétorique profane, en appela aux mânes de Calvin, et sa colère était telle qu'il en piétinait à s'enfoncer dans la boue jusqu'aux chevilles. Cet Hermann lui déplaisait fortement, d'ailleurs, d'abord comme disciple de Sébastien Castellion, et ensuite à cause de son esprit ouvert à la connaissance des lettres, et sans doute fermé au souffle de Dieu. Il manquait, du reste, d'énergie, étant trop sentimental. Et Onimus sourit en soi en écoutant Hermann qui s'écriait :

— Car je vous le dis, en vérité, le charbon d'Isaïe avait purifié ses lèvres, et la parole de Dieu était en lui. Ô mon Dieu ! Dieu de force et de justice, vous qui sondez les cœurs et les reins, vous avez retiré ce juste d'entre nous, et c'est une nouvelle épreuve que vous imposez à votre Église. Mais votre sagesse est sans bornes, et nous nous inclinons sous votre main...

Onimus n'écoutait plus, il méditait sur ce qu'il allait dire, à son tour ; il entendit cependant une phrase d'Hermann qui acheva de l'irriter.

— Rappelez-vous, mes amis, sa modération et sa douceur. Il répétait avec Nicolas Zurkinder : « Si nous maudissons les cruautés des papes, ne les imitons pas en commettant des massacres. » Que son exemple soit en nous, qu'il habite notre cœur,

et voyons-le, par les yeux de l'âme, au delà de cette terrestre vie !

Tous buvaient ses paroles, et Hermann continuait sans prendre garde à la pluie qui le perçait jusqu'aux os :

— La grâce de Dieu est infinie. Elle donne le courage au faible, la richesse au pauvre, la tendresse au cœur le plus desséché...

De Morguen pensait toujours à Madeleine, Nicolas trouvait le temps long. Enfin Hermann termina, et Onimus prit aussitôt la parole. Son allocution fut tout autre :

— Le Seigneur des armées vous a retiré un de vos chefs, il ne vous a point retiré son bras, et sa vengeance sera terrible...

Et il s'animait, prêchant le massacre des suppôts de Jézabel, la ruine du temple des faux dieux, la mort de leurs prêtres. De sorte que tous séchèrent leurs larmes et s'en allèrent en grinçant des dents.

Pour venger la mort du bailli de Pressac, ils saccagèrent le pays. La discipline s'en alla. Vergennes laissait faire en disant à Nicolas combien il regrettait ces violences, car on pillait maintenant sans préférence amis et ennemis, on égorgeait et on faisait la chasse à la femme. Mais un beau jour arrivèrent cent cavaliers de M. l'Amiral ; ils apportaient des ordres. M. de Vergennes était rappelé, et on lui substituait dans le commandement un gentilhomme de la maison de Châtillon, M. de Baussan, avec injonction de se diriger sur Sancerre à marches forcées et de détruire la troupe du colonel du Perrier avant qu'on l'eût renforcée. Nicolas de Collangis était confirmé dans son grade de mestre de camp, et M. de Baussan le prit comme sergent de bataille.

Dès ce jour, on fit diligence, et en moins d'une semaine on rejoignit la ville de Sancerre, où l'on entra le 7 novembre. Les Sancerrois ne connurent alors plus d'obstacles ; l'avocat Jouanneau, qui commandait en la place avec les capitaines La Fleur et Laurent, était même d'avis qu'il fallait aller prendre Bourges sans plus de retard. Mais M. de Baussan n'en voulut rien faire, car on avait perdu les traces de du Perrier, et il craignait de se voir couper.

On eut cependant de ses nouvelles deux jours après, car, le 9 novembre, on apprit à Sancerre que les villages de Chavignol et Chavignolet étaient investis, que l'armée royale y était campée en forces, et qu'il y avait eu des massacres affreux. Les catholiques faisaient le dégât et la débauche, ne marchant qu'avec des équipages somptueux, des cuisiniers, des courtisanes et des comédiennes. Tous s'armèrent dans l'espoir du pillage, et de Morguen choisit vingt cavaliers auxquels il promit quinze écus d'or, à chacun, s'ils l'aidaient à reprendre M<sup>lle</sup> de Gardefort.



## IV

Du Perrier, au lendemain de l'affaire de Paizay, s'attendait à être poursuivi par la colonne des huguenots. Aussi crut-il difficilement aux renseignements qui lui arrivaient de toutes parts, certifiant la mort du bailli de Pressac et la retraite de l'ennemi. Et il demeurait indécis, ne sachant quel parti prendre, tout surpris encore de se trouver en vie et à la tête de son armée. Puis l'humiliation ressentie, la colère d'avoir eu une telle peur, le poussèrent à des vengeances cruelles comme s'il dût y faire éclater son courage. Soupçonnant partout des trames huguenotes, il foula le pays sans pitié et jurait de prendre Sancerre avant huit jours, d'y faire tuer tout le monde et de raser toutes les maisons. Il poussait sa troupe sans ménagements, lui faisant faire jusqu'à dix lieues d'une seule traite, ordonnant des exécutions abominables, et il ensauvageait ses soldats qui fondaient au cours des marches forcées et des pillages. Les désertions étaient si nombreuses que le grand prévôt se fatiguait à pendre les hommes ou à les passer par les verges. Le pays se couvrait de trainards, et les paysans s'armaient pour repousser leurs brigandages.

Mais, assagi par la peur qu'il avait eue, du Perrier marchait avec prudence, se faisant éclairer avec soin. La cavalerie battait la campagne dans tous les sens, pour découvrir les traces de l'armée huguenote. Sans doute elle était partie pour le Poitou, et il en retrouva sa tranquillité ; il écrivit même au Roy pour lui annoncer la défaite qu'il avait infligée au bailli. Il avait cependant, à propos de cette surprise, plus d'un reproche à se faire. La veille de l'attaque, M. de la Ménardière était venu l'avertir de ce qui se tramait contre lui. Mais du Perrier, entre deux vins, l'avait écouté sans l'entendre. Ce qui ne l'empêchait pas de dire au Roy que, par un espionnage bien conduit, mais fort coûteux, il avait pu se tenir au courant des opérations des huguenots et déjouer leur entreprise. Il envoya M. de la Ménardière à Paris, comme courrier extraordinaire, pour donner la nouvelle de sa victoire, et lui fit compter une forte somme d'argent en lui recommandant de le faire valoir auprès de Leurs Majestés et de « ces Messieurs de Guise ».

Du Perrier remonta vers Sancerre par Tendu, Velle et la banlieue de Châteauroux, évitant le Bourg-Dieu où des huguenots s'étaient massés. Puis, pour venger, disait-il, les dégâts qu'avaient faits à Lury, dans les propriétés des chanoines de Bourges, les

troupes qui accompagnaient l'Amiral au passage de la Loire, il brûla Prunelles où demeuraient quelques réformés. Passant ensuite sous les murs de Bourges, il atteignit Contremoret qu'il pillait et, le 7 novembre, il était à Saint-Michel de Voulangy, où il entra dans une grande colère, en apprenant que ses reîtres l'avaient abandonné pour rejoindre l'ennemi. Il fit une autre perte, plus importante encore. Le comte Sciarra Martinengo, irrité de l'incurie du gros homme, voyant que ses fantassins, dans ce désordre, tournaient à l'indiscipline, les avait ramenés à Bourges en annonçant son intention d'en écrire au Roy. François, encore mal remis de sa blessure, parlait aussi de le quitter, pour aller se soigner à Bourges, où ses cheveu-légers n'auraient pas manqué de le suivre. Mais ce qui irritait plus profondément le gros homme, c'était la perte de ses reîtres. Car c'était sur ces cavaliers noirs, toujours sur leurs gardes, qu'il comptait le plus pour déjouer les surprises. Par deux fois, la nuit, ils avaient empêché des troupes de paysans armés de s'emparer des bagages. Et il regrettait ces Allemands brutaux et hautains qui, pleins de mépris pour cette cohue de soldats sans frein, vivaient à part, ne voulant connaître des Français que leur argent.

Mais il se consolait en songeant que les Espagnols ne s'étaient point débandés, et il leur demandait des gardes d'honneur pour son logement. Les hommes à pourpoints tailladés lui plaisaient pour leur zèle, car ils achetaient les huguenotes pour les éventrer, puis ils cherchaient les petits hérétiques dans le sang, et les jetaient au feu. Et leurs moines disaient que cette pratique était bonne.

Le convoi des bagages occupait maintenant près d'une lieue de pays. Des centaines de chariots étaient traînés par des bœufs, des chevaux, des ânes, et ils étaient bondés de meubles, de balles d'étoffes. Des femmes étaient mêlées aux volailles dont les cris s'unissaient au beuglement des bestiaux, au bêlement des moutons, et sur tout cela planaient les jurons et les malédictions des charretiers.

On eût dit l'émigration d'un peuple. Et devant les argoulets et les stradiots éclairant cette marche de barbares, s'enfuyaient les gens des campagnes mourant de froid et de faim par les chemins. On les trouvait raidis dans les sillons, la bouche pleine de cette terre sur laquelle ils avaient peiné et qui ne pouvait pas les nourrir. À la lueur des incendies qui empourpraient l'horizon se déroulait la noire colonne des gens de guerre, serpentant aux contours de la route ; autour d'elle fourmillaient les cavaliers, comme les mouches d'automne autour d'un bœuf.

Du Perrier ne montait guère à cheval, mais il se faisait porter dans une chaise volée chez un châtelain. Il avait des cuisines ambulantes qui fonctionnaient sur une voiture,

et deux fois le jour il faisait halte pour prendre un grand repas où il invitait ses capitaines. Seul d'entre eux, le vidame de Senlis faisait table à part ; c'était un homme religieux et austère dont la présence gênait. Mais du Perrier le vénérât à cause de sa noblesse, très ancienne, et aussi pour son extraordinaire coup d'œil. Car c'était par ses conseils qu'on avait pu résister aux huguenots à Paizay.

Du Perrier faisait dresser, pour recevoir son monde, un riche pavillon tapissé d'étoffes précieuses pillées au cours du chemin. Pendant le dîner, on se distrayait de diverses manières, surtout à interroger les prisonniers de quelque importance. Parfois l'on s'amusaient fort, quand on amenait des femmes ou de jolies filles. Du Perrier, qui aimait à rire, les accablait de politesses ; puis il les faisait tirer, elles-mêmes, au fond d'un chapeau, un billet parmi cinquante, où étaient inscrits les noms des goujats les plus immondes qu'on lui avait signalés. Et l'homme venait qui emportait sa proie au milieu de la joie de tous. Si c'était quelque dame de haut lieu, il ordonnait mieux les choses, faisant pousser les enchères par les officiers, et il fallait que la prisonnière payât la somme ; cela pour appartenir au seul surenchérisseur et obtenir la grâce de ne point être livrée aux soldats.

François, dans ces divertissements, se faisait remarquer par son manque d'entrain. Et il s'éloignait le plus tôt possible, car les souffrances de ces femmes ramenaient sa pensée vers Madeleine, comme si ces choses se fussent passées sous les yeux de sa maîtresse. Une pitié le prenait, et un jour il paya trois cents livres d'or pour racheter une jeune fille que du Perrier voulait donner aux Espagnols, et il s'arrangea de façon à la mettre en sûreté. Mais du Perrier le tenait par le jeu, où François commençait à se faire ronger. Toutes les nuits c'étaient des parties sans fin où le colonel dépouillait tout le monde. François, longtemps, s'était défendu avec succès, il gagnait même. Mais, depuis quelques jours, la veine avait tourné. Il perdait, et très cher, devait de l'argent à du Perrier qui lui prêtait largement, lui ouvrant sa bourse.

Le 8 novembre, du Perrier reçut de mauvaises nouvelles : on avait vu une colonne huguenote au-dessous de Bourges ; elle pouvait se diriger sur Sancerre, mais elle pouvait aussi marcher contre son armée. Il remonta vers le nord, faisant presser le pas, et atteignit Boisbelle en Richemont. En longeant le bois une compagnie de cavaliers fut arquébusée et perdit une dizaine d'hommes. On ne put savoir qui avait tiré, des paysans interrogés ne surent que répondre, et du Perrier, les ayant fait pendre, déclara qu'il fallait un exemple. Se portant en avant, il fit piller et brûler Boisbelle, puis le bourg des Noyers dont il occupa le pont, et il s'établit fortement dans cette position,

d'où il partirait dans deux jours pour enlever Sancerre.

Mais il résolut de laisser à cette région inhospitalière un souvenir de sa colère, et il fit rassembler tous les habitants de Boisbelle, des Noyers et des environs, qui n'avaient pas été égorgés au premier moment, puis donna l'ordre au vidame de Senlis et à Chandas de les mettre à mort, et de débarrasser en même temps l'armée de toutes les personnes étrangères qui l'encombraient. On mettrait aussi le feu au superflu des bagages, afin de rendre aux troupes la mobilité qui leur convenait. Du Perrier avait reçu, le matin même, une lettre du maréchal de Tavannes, son protecteur, qui lui reprochait amèrement son incurie, sa mollesse, la mauvaise tenue de ses troupes. Et il résolut de se réhabiliter. En chargeant le vidame de Senlis et Chandas d'exécuter ses ordres, du Perrier savait qu'il ne pouvait pas mieux s'adresser.

Henri de Maulévrier, vidame de Senlis, que l'on avait surnommé, à la cour, Heurtebise, à cause de sa froideur glaciale, était un de ces hommes de guerre complets, chez lesquels la raison s'allie à l'intrépidité et la prudence à l'audace. D'allure grave, de vie pure et austère, il était, quoique âgé de trente ans à peine, en dehors de toutes les faiblesses, et certains le vénéraient comme un saint. La cupidité eût peut-être été son seul vice, si son argent n'eût passé aux mains du clergé en fondations pieuses, en messes pour le repos de son âme. Vêtu et armé simplement, de haute taille et de grand air, il avait la figure blême, l'œil bleu et terne, le poil blond. Au reste, somptueux gentilhomme, vivant à l'armée avec son hôtel, traitant bien son monde, il donnait de grands dîners où il ne buvait que de l'eau. On savait que sous ses armes il portait un cilice et qu'il jeûnait quatre fois la semaine ; mais ses mortifications étaient obscures, et il ne se donnait point en spectacle. C'était M. de Guise qui l'avait envoyé près de du Perrier pour le surveiller et lui faire son service d'état-major ; à la vérité, il était le vrai chef de l'armée.

Pour Chandas, c'était un ancien valet d'armes que des aventures inconnues avaient poussé jusqu'au grade de capitaine. La version la plus commune sur sa fortune était qu'il avait une sœur très belle ; on n'en savait pas davantage. Sa nature basse et brutale se révélait par la grossièreté de ses propos et la crapule de sa vie. Petit et fortement râblé, il était tout en largeur, avec des jambes et des bras velus et tortueux comme des troncs d'arbres. Hérisé de poil, carré de figure, il avait un petit nez pointu qui seul, avec ses yeux percés en vrille, se distinguait sur sa face envahie par des sourcils et une barbe couleur queue de vache, touffus comme des broussailles. Sa saleté en faisait un objet de dégoût, et du Perrier lui-même, révolté par la mauvaise tenue de

ses vêtements, hésitait à l'inviter à sa table. C'était la terreur des femmes : on avait vu, au sac de Rouen, une malheureuse fille noble, jetée dans son lit, s'étrangler, avec ses cheveux, de honte et de désespoir. Sa lâcheté était proverbiale, et il n'avait pas assisté à une seule bataille sans avoir fui. Mais on le savait l'homme des mauvaises besognes, et ses arbalétriers, ramassés d'échappés des galères, gens essorillés pour la plupart, ne connaissaient point d'autre chef que ce tortu dont le corps et l'âme étaient en étroit accord avec les leurs. Dernier capitaine d'une bande munie de l'arbalète, arme partout ailleurs tombée en désuétude, il rendait des services en certaines circonstances. Les carreaux de ses arbalétriers tuaient, sans bruit, les gardiens de nuit, les sentinelles, les vedettes, et ils servaient aussi à exterminer, sans scandale, les gens dont on avait à se débarrasser.

Le vidame de Senlis et Chandas firent pousser la masse des prisonniers par des escadrons de cavalerie qui les dirigèrent vers la rivière. Le grand Sauldre, grossi par les pluies, roulait ses eaux profondes et bourbeuses que le froid n'avait pu encore fixer. À l'entrée du pont des Noyers, les berges se dressaient à pic. Le vidame, ayant fait sonder avec des perches, reconnut que l'endroit était favorable. Il s'établit avec Chandas à l'autre extrémité du pont ; puis il ordonna d'abattre les garde-fous, et l'on démolit à coups de hache dix planches du tablier. Un espace béant, large de près de trois toises, séparait maintenant les deux chefs de leurs hommes. Mais, des deux côtés de la rivière, les bords étaient garnis d'hommes armés de piques et de pertuisanes.

Les soldats bourrèrent alors dans la foule des prisonniers, chassant devant eux ces gens dont la plupart avaient les mains liées ; des cris de femmes s'élevaient déchirants, des supplications, des adieux sans fin. Certains s'embrassaient ou, dégageant leurs bras, se serraient d'une étreinte dernière, sans vouloir se quitter. Il y avait là des hommes et des femmes de toutes conditions, des enfants, des paysans et des citadins, des dames nobles même, et tel était le désordre que des religieuses et des prêtres furent noyés au premier moment. Ainsi pressés, ceux qui étaient en avant churent sous l'effort de ceux qui suivaient, la pointe des armes aux reins. L'eau rejaillissait sous la chute des corps qui tombaient avec un bruit sourd ; des gens qui ne savaient pas nager criaient affreusement, puis l'eau leur remplissait la bouche, et ils coulaient à pic avec d'autres qui se débattaient et qu'ils entraînaient avec eux. Certains surnageaient, tirant vers la rive ; mais on les perçait avec les piques, on les assommait avec les hallebardes, et la rivière d'abord jaunâtre devenait rouge de sang. Les misérables tombaient toujours, et quelques hommes, s'étant accrochés au tablier du pont, servirent de cible

aux arbalétriers. On les voyait trembler sous les flèches, puis se détacher, criblés de coups, hérissés de fûts empennés. Et un stradiot albanais trouva qu'ils ressemblaient à des porcs-épics.

On précipita ainsi dans la rivière plus de deux cents personnes. Mais tous ces noyés résistaient, cela prenait du temps, et le vidame fit avec hauteur une observation à Chandas qui, à côté du gentilhomme, gardait la mine basse d'un valet. Chandas fut piqué au vif, se considérant comme atteint dans la pratique de son art. Et, voulant montrer que, lorsqu'il mettait la main à la besogne, les choses en allaient mieux, il lança son cheval bardé de fer, sur lequel il se dressait armé de toutes pièces d'une armure blanche. En face de lui s'ouvrait la large brèche du pont. Le capitaine des arbalétriers fit sauter son cheval ; mais il prit mal son temps, et la forte bête, gênée par un pesant harnois, manqua du pied. Chandas disparut avec sa monture dans le gouffre béant sous ses pas.

Un sourire pâle comme le reflet du soleil d'hiver éclaira un instant la mine morose du vidame. Les rires des soldats s'élevèrent, couvrant les cris perçants des victimes. Mais Chandas reparut bientôt à la surface, toujours sur sa bête, que ses bardes d'acier faisaient ressembler à une énorme tortue argentée glissant au fil de l'eau. Ses hommes le repêchèrent avec de longues hallebardes, tandis qu'il assommait de son gantelet de fer des enfants qui cherchaient à saisir ses jambes.

— Voilà bien, — se disait en soi le vidame, — le seul bain que cette brute immonde aura jamais pris en sa vie !

Cheval et cavalier prirent terre, mais péniblement : trois noyés s'étaient cramponnés à la queue de la bête, et ils ne voulaient plus lâcher. Il fallut leur couper les mains avec des coutelas. Transi de froid, Chandas demeura cependant en selle. L'eau coulait de tous les joints de son armure. Il se précipita comme un furieux sur les condamnés à mort, les injuriant, les frappant, indigné de ce qu'ils ne voulaient pas aller à l'eau.

— J'y suis bien allé moi-même, grognait-il.

Et, saisissant une femme par les cheveux, il l'enleva et la jeta dans la brèche. Ses hommes, imitant son exemple, précipitèrent vivement les prisonniers dans la rivière, et le vidame s'aperçut avec satisfaction que l'exécution touchait à sa fin. Mais une pitié gagnait certains, le spectacle devenait trop sombre, et ils trouvaient que l'on avait assez tué. On avait jusque-là massacré surtout des hommes, c'était bien. Mais il ne restait plus guère que des femmes et des jeunes filles que beaucoup auraient voulu sauver de la noyade. Parmi elles, beaucoup étaient assez belles pour qu'on leur permit de vivre ;

les gendarmes laissaient maintenant celles qui pouvaient échapper aux hommes de Chandas se cacher entre les jambes des chevaux, et ceux qui venaient les y chercher avaient la face meurtrie à coups de botte ou même recevaient des coups d'épée que les maîtres leur donnaient sournoisement.

Mais, pour la plupart, paralysées par la peur, elles restaient immobiles, exsangues, échevelées, massées en troupeau de moutons. Et demi-nues, glacées par la brume de novembre, le souffle brûlant des chevaux sur leurs épaules, elles regardaient, les yeux agrandis par l'horreur, sans voir peut-être, jusqu'à ce que les soldats vinssent les saisir et les jeter dans l'eau, où elles tombaient comme des masses, déjà mortes de terreur. D'autres, plus jeunes sans doute, fondaient en larmes, suppliaient les cavaliers, adjurant tous ces hommes qui avaient abusé de leurs corps de ne pas les laisser mourir. Les gendarmes commençaient à murmurer. Que l'on caressât les femmes, il n'y avait point de mal ; mais s'en aller faire une pareille boucherie de toutes ces pauvrettes, voilà qui passait la raison. Beaucoup se plaignaient d'être chargés d'une pareille besogne. Et une compagnie entière tourna bride, avec ses enseignes en tête, en disant qu'on pouvait bien aller chercher les Espagnols, bouchers et égorgeurs de filles, car ils convenaient pour cette besogne.

Le vidame, blanc de colère, se mordait les lèvres. En face de lui était une troupe de cavaliers volontaires dont il connaissait le capitaine, M. de Frontenac. Il lui envoya à haute voix l'ordre de faire ferme, et il flétrit l'indiscipline des gendarmes, promettant un châtement exemplaire. Mais la mutinerie croissait, les gentilshommes se serrèrent, mettant au milieu d'eux ce qu'ils purent arracher de femmes aux arbalétriers de Chandas qui se les passaient de main en main pour les jeter à l'eau. Et ils tirèrent l'épée pour les défendre, indignés de ce qu'ils voyaient, car un Breton, pliant sur son genou une fillette qui criait d'angoisse, lui arracha une partie de l'oreille pour prendre un pendant d'or, tandis qu'un autre, tirant la misérable enfant par un bras, lui sciait un doigt avec un couteau de dague pour avoir une grande bague qui ne voulait pas passer. Un jeune homme, dont la casaque de velours rouge était couverte de croix de Jérusalem, poussa son cheval sur les Bretons et, s'emparant de la jeune fille, la mit sur l'arçon de sa selle.

Chandas voulut s'interposer : il fut porté en bas de son cheval par un grand cavalier qui le saisit d'une main au gorgerin, de l'autre au garde-rein, et le lança à plat ventre au milieu de ses gens. M. de la Prasle rentra dans le rang avec la fille dont la chevelure blonde, dégouttante de sang, s'épandait sur les épaules où ce sang retombait en gouttes noires, tachant le harnais du cheval, la cuirasse et la casaque du cavalier. Pendue au cou

de l'homme qu'elle eût étranglé sans le colletin de fer, sous ses doigts crispés, elle ne criait ni ne pleurait. Mais, tandis que sa gorge se soulevait dans un hoquet convulsif, elle promenait ses yeux béants, dont la folie assombrissait l'éclat, sur toutes ces faces à demi masquées d'acier qui détournaient le regard.

Le vidame, furieux de ce désordre, fit sonner : « A vos rangs ! » D'une voix claire et blanche, il s'adressa à Chandas :

— Faites jeter toutes ces femmes à l'eau, capitaine Chandas ! Et vous, monsieur de la Prasle, livrez cette fille aux arbalétriers, je n'ai pas reçu d'ordres pour l'épargner. Elle doit mourir comme les autres.

Une huée s'éleva, et une épée souffleta un arbalétrier qui allongeait la main vers la jeune fille ; l'homme chut à terre avec une oreille de moins. Mais le bruit sec d'un rouet se fit entendre. Le vidame, ayant armé son pistolet, s'avança jusqu'au bord de la coupée, et il tira. Le jeune M. de la Prasle, atteint en plein visage, roula en bas de sa monture avec la fille qu'il avait essayé de sauver. Et Chandas put continuer à noyer.

Bientôt, au bas du pont, s'entassèrent les cadavres des femmes ; la rivière commençait à se barrer. Il fallut débourrer à coups de pique ; les corps s'en allèrent au fil de l'eau.

Se dressant seule à l'autre bout du pont, comme une statue équestre, la silhouette du vidame de Senlis se détachait sur l'horizon à peine doré par les pâles feux du soleil couchant. Entièrement vêtu de velours blanc galonné d'or, armé d'un corselet blanc à bandes dorées, botté de cuir blanc, il montait un cheval blanc. Sous la bourguignote à ornements dorés, surmontée d'un panache de plumes de cygne, sa figure pâle et comme figée était d'une blancheur de cire. Seule son écharpe était rouge, et elle barrait sa poitrine comme d'une marque sanglante. Et il apparaissait là comme l'image de l'ange exterminateur, agissant sans colère comme sans pitié devant la misère humaine, tandis que les bras des femmes qu'il faisait noyer se tendaient vers lui et que montait vers le ciel la plainte suprême de la faiblesse et du désespoir.

Il resta là jusqu'à ce que la dernière victime eût roulé dans la rivière ; alors, il se retira. Mais, en sautant la coupée du pont, son grand destrier glissa dans une flaque de sang, et, reprenant pied, il inonda son maître du liquide encore tiède. Une large tache pourprée s'élargit sur une des manches, et quelques gouttes jaillirent sur la face pâle et morne du lieutenant de du Perrier.

Le chapelet à la main droite, il continua son chemin au pas de plus en plus pressé de son cheval, puis il prit le galop, tendant vers Chavignolet, où du Perrier venait



d'installer définitivement son quartier. Derrière lui, Chandas continua à massacrer et à brûler, vidant les chariots de bagages, sans que les soldats, que l'on avait fait filer en avant, pussent s'y opposer.

Chandas, continuant son œuvre de destruction, voulut mettre la main sur les courtisanes des Espagnols. Mais celles-ci appelèrent au secours, et les valets accoururent, l'épée à la main ; puis des maîtres arrivèrent aussi, avec des piques, et les arbalétriers furent repoussés. Chandas voulut s'emparer des maîtresses des officiers établies dans leurs litières et qui s'en allaient sur Chavignolet, et lui-même arrêta les chevaux de Madeleine, voulut ouvrir la portière. Il retira la main en poussant un cri comme si une guêpe l'eût piqué : Zilla lui avait lardé la paume, à travers la peau d'élan du gantelet, avec un poignard turc. Mais François, qui n'était pas loin, reconnut la voix de Zilla ; il revint à toute vitesse. Déjà Lazare et Labriche chargeaient Chandas à coups d'épée ; ils lui avaient tué un homme. Ivre de fureur, François voulait faire arquebuser Chandas, mais le capitaine des arbalétriers s'esquiva. D'ailleurs, la nuit tombait, et il n'y avait plus rien à tuer ; il s'en prit alors aux objets, incendiant les bagages et les dernières maisons avec une joie imbécile, car cet homme épais semblait porter en lui la manie qui pousse le peuple à détruire, quand il peut le faire sans danger.

## V

Du Perrier avait pris son logement à Chavignolet et envoyé toute son avant-garde à Chavignol ; car, par esprit de prudence, il préférait rester un peu en arrière avec toute son infanterie massée autour de lui. Le vidame vint lui annoncer qu'on avait exécuté ses ordres : il allait se porter aux avant-postes et régler tout pour l'attaque du lendemain. Du Perrier lui laissa le soin de toutes ces choses, n'aimant pas à être dérangé pendant son souper.

Quand il prit la main du vidame, François — qui était assis à table à côté de M. de la Hante — eut un mouvement de répulsion, comme s'il eût touché celle d'un mort : la main de M. de Maulévrier était froide comme un morceau de glace, mais ses yeux brûlaient de fièvre.

— Voilà, — dit François à son voisin, — un homme qui est bien près de sa fin. Je crains bien de ne pas voir Sa Sainteté le Vidame charger demain sur son cheval blanc.

— Heu ! heu ! — fit le bonhomme de la Hante. — N'en ayez cure, ce gaillard-là a toujours l'air d'un trépassé, mais vous verrez qu'il nous enterrera tous !

Du Perrier se contenta d'opiner d'un mouvement de tête, car il avait la bouche pleine. Puis, ayant avalé, il prit la parole gravement :

— Il faut avouer que M. le vidame de Senlis est un homme extraordinaire !...

François se levait pour partir, mais le colonel le pria de rester : on allait faire une partie. N'était-ce pas la meilleure manière de passer le temps jusqu'au lendemain matin ? François se montrait peu empressé, il perdait beaucoup depuis quelques jours, était endetté, et il déclara qu'il se sentait fatigué. Du Perrier, négligemment, le complimenta sur sa sagesse : il avait sans doute peur de perdre ; c'était un sentiment excusable.

Abandonnant le loquet de la porte qu'il tenait déjà, François, piqué au vif, répondit avec hauteur qu'il n'en était pas à cela près. Et il s'assit à la table, lui quatrième, avec M. de Frontenac, M. de la Hante et le colonel. Irrité contre lui-même, un peu ivre du vin du souper, il se reprochait sa lâcheté, maudissant le lourdaud qui l'empêchait de rejoindre Madeleine. Et puis, il se dit qu'après tout, cette partie ne durerait pas toute la nuit, qu'il aurait encore le temps d'aller près d'elle, et qu'il valait mieux, à la veille d'une bataille, passer sa déveine au jeu que s'exterminer par l'amour.

Madeleine, ce soir-là, ne l'avait vu partir qu'à regret. Un moment, même, elle avait été sur le point de le prier de rester ; mais elle n'avait pas osé. Une terreur singulière la tenait, et quand le rideau fut retombé derrière François, elle s'appuya, défaillante, au mur, serrée au cœur par un pressentiment sinistre, comme si elle n'eût jamais dû le revoir et qu'elle fût elle-même en danger de perdre la vie. Elle appela alors, Urbain parut. Elle aurait voulu l'envoyer chercher le comte, mais sa timidité la reprit. D'ailleurs, que lui dirait-elle, s'il revenait ? Et, tremblante, elle donna à l'écuyer le collier d'ordre de Saint-Michel, le collier de guerre au ruban noir, en lui recommandant de le passer, de sa part, au cou de M. de Bernage.

Quand Urbain remit le collier à François, celui-ci perdait tous les coups. François le prit, espérant que cela lui porterait chance, et sans écouter ce que lui disait l'écuyer. Et il se remit à jouer, fut plus heureux, et en quelques instants il doubla sa masse, puis la tripla ; un tas d'or se dressait devant lui.

Dans la vaste salle basse où des cires montées dans de grands chandeliers d'église répandaient une lumière jaune, c'était une allée et venue continuelle de gens tout armés dans une atmosphère de corps de garde. Car certains fumaient du tabac dans des pipes en terre, et le vent rabattait la fumée de l'âtre où d'autres officiers se rôtissaient les

bottes en dormant. Autour de la table une foule nombreuse suivait le jeu. Beaucoup de gentilshommes venus avec du Perrier se tenaient debout derrière lui, et la vue de l'or faisait briller les yeux de quelques-uns comme s'ils eussent pu attirer à eux les pièces par la force de leurs regards. Quand le colonel gagnait un gros coup, ils approuvaient servilement et échangeaient des sourires méchants à l'adresse des perdants ; on eût dit que l'argent perdu ou gagné devait leur revenir en quelque manière. En ce moment tous ces spectateurs paraissaient fâchés de la veine de François, et quand il commença à perdre de nouveau, leurs figures s'éclaircirent. Car les pauvres le haïssaient pour sa grosse fortune et ses largesses, les autres pour sa beauté et sa haute distinction, et tous le détestaient à cause de son courage. Et ils se réjouissaient à le voir perdre comme d'une revanche qu'ils prenaient sur lui, sur l'élégance de sa personne, la richesse de ses armes, la finesse de sa main chargée de bagues qui semblait manier l'or avec un insouciant dédain.

Et le silence n'était interrompu que par le heurt des armures de ces gens pressés en cercle, et par les voix des joueurs qui s'élevaient monotones.

— Je fais dix écus. — Tenus. — J'ai une prime ! — Je quitte. — Cent écus de plus ! — Cinquante-cinq gagne ! — Le coup est dur ! À vous à donner.

A mesure que la nuit s'avancait, les spectateurs devenaient plus rares, et il semblait que du Perrier ne désirât pas qu'ils restassent, car il ne faisait point distribuer à boire, au contraire de ses habitudes. Seul il buvait, avec ses trois partenaires, du vin épicié que son valet de chambre préparait près du feu. Bientôt il ne resta plus que les quatre joueurs, puis M. de la Hante se retira, en s'excusant ; M. de Frontenac s'endormait, et il finit par partir. Du Perrier retint François qui perdait gros, en disant qu'il était homme à lui donner sa revanche.

François continua à jouer, perdant de plus en plus : à une heure du matin il en était de trois mille écus qu'il devait à du Perrier, sans compter un millier de livres qu'il avait apportées au jeu. Et il était encore en retard, vis-à-vis du colonel, de quatre mille livres qu'il n'avait pu lui payer.

Du Perrier commençait à avoir le gain insolent, et les cartes semblaient lui obéir, tant le jeu lui rentrait à propos. À chaque coup perdu la figure de François devenait plus pâle, à paraître aussi blanche que le col de linge rabattu sur le haut colletin de son armure. Il trouvait toujours le point plus fort chez son adversaire, et ayant fait une prime de dames, il rencontra une prime d'as chez du Perrier, ce qui lui coûta cinq

cents livres. Pour se donner du courage, il buvait à longs traits du vin épicé qui fumait dans un grand hanap de vermeil. Le colonel, d'ailleurs, ne demeurait pas en reste, et à chaque instant il portait la santé de François, et avait soin que les pots fussent toujours remplis.

— Écoutez, mon cher comte, — dit-il à François, après un coup qui endettait celui-ci de deux mille livres, — vous allez un peu largement à ce jeu, et si cela continue, vous me devrez prochainement cent mille livres...

Et comme François levait les sourcils avec hauteur :

— Oh ! je vous sais très capable de me les payer, et je voudrais même être votre créancier pour le triple... mais dans d'autres circonstances. Je m'explique. C'est demain matin que nous attaquons les huguenots : or, qui dit bataille dit risques à courir. Supposons un seul instant, sans nous y arrêter autrement, tant cette idée m'est triste, que vous soyez tué demain, c'en est fait de mes cent mille livres !

François eut envie de lui répondre que lui du Perrier pourrait aussi trouver la mort dans le combat : mais il se rappela que le colonel se tenait toujours loin des coups, et d'ailleurs il désirait savoir où le gros homme voulait en venir. Il continua donc à écouter, se renversant dans sa chaise, et laboura de son grand éperon à molette étoilée le corps d'une nymphe de Diane qui faisait une tache claire sur la grande tapisserie jetée comme tapis sur le sol.

— Eh bien ! mon cher comte, — continuait du Perrier, puisque demain nous jouerons notre vie dans la même partie, que nous importe ce que nous laisserons derrière nous ?

Ici il baissa la voix, pris d'émotion malgré son impudence :

— Je vous propose cinquante mille livres de votre... Isabelle ! - Vous savez bien, celle que vous détenez dans une litière...

François le regarda, surpris, et crut qu'il parlait de la bohémienne :

— Qui cela ? La petite Zilla ! Si elle vous plaît, je vous la donne !

— Non, interrompt du Perrier. L'autre ! La grande, la huguenote, comment l'appellez-vous donc ?

François crut avoir mal entendu, puis comme l'autre répétait, il demeura stupéfait de son audace.

En toute autre circonstance, jouer une femme aux cartes lui eût semblé chose plaisante, et cela l'aurait fait rire. Mais, comme il s'agissait de Madeleine de Gardefort, une pareille action lui apparaissait comme un sacrilège dont les vapeurs du vin

cuit venaient exagérer l'horreur. A ouïr les paroles de du Perrier, il eut d'abord envie de lui envoyer son hanap à la tête, puis il le regarda en riant avec mépris. Comment un être pareil, laid comme un escargot, pouvait-il penser à sa mie ? Et un dégoût le prenait à détailler cet homme, car il lui semblait que la beauté de sa Madeleine dût pâlir et se passer à être vantée par un pareil truand, comme certaines fleurs se dessèchent sous le regard glauque de ces reptiles dont les yeux fixes, enchâssés sous leur cornée épaisse, paraissent le feu sourd d'une lampe brûlant au fond d'un tombeau.

Et comme il ne répondait pas, du Perrier continua :

— Je vous propose cette transaction comme pratique. La fille me plaît. Et d'ailleurs, il faudra un jour ou l'autre que vous la lâchiez ; je serai obligé, quand nous serons de retour à Bourges, de la remettre aux mains de M<sup>gr</sup> le Roi qui s'occupera de sa conversion ou la livrera au tribunal. Vous n'espérez pas, je suppose, garder indéfiniment la donzelle chez vous ; je ne pourrai vous le permettre, et des ordres supérieurs m'obligeront à vous la prendre.

François l'écoutait, pensif. Il avait oublié ces choses, et maintenant il songeait à tout cela et aussi à une lettre qu'il venait de recevoir, le matin même, de sa mère, et où la comtesse lui proposait une des plus riches héritières de la Bretagne, une fortune à mener un train de prince ! Du Perrier, le regardant en dessous, reprit d'un air distrait :

— Cette histoire devient ennuyeuse, et puisque nous en parlons, je dois vous dire que M. de Tavannes m'a écrit à ce sujet. Il sait que la fillette est filleule de la princesse Renée de Ferrare, et on tient à Paris à s'en assurer pour s'en servir comme d'otage.

Puis négligemment il regarda un papier où il avait tracé des chiffres :

— Vous me devez en tout trente-cinq mille livres. Comment allez-vous faire pour me les payer ?

François sentit le rouge lui monter à la face.

Du Perrier reprit avec bonhomie :

— Je vous joue, si vous voulez, votre mignonne contre cinquante mille livres ; c'est une grosse somme, et qui vous permettra de vous refaire, car vous ne pouvez pas toujours perdre.

François, les lèvres serrées, ressaisit les cartes, sans mot dire, et la partie reprit. Du Perrier : jouait paisiblement exaspérant François par sa chance insolente, le menant comme un belluaire manie une bête sauvage au gré d'une draperie rouge. Lentement il lui gagnait son argent, ne lui laissant prendre que des coups sans importance, quelques écus à peine ; puis il lui démolissait sa masse en faisant des relances de plusieurs cen-

taines de livres que l'autre tenait toujours. Il ne restait plus, vers quatre heures du matin, que cinq mille livres à François. Sur un engagement assez fort, du Perrier lui fit deux mille livres ; François poussa les cinq mille devant lui, il avait une prime de rois, mais du Perrier annonça froidement :

— Cinquante-cinq ! Vous avez perdu, mon cher monsieur. Je réclame mon gage et vais aller me reposer quelques instants.

Et François dut donner l'ordre à Urbain, qu'il fit appeler, de conduire M<sup>lle</sup> de Gardefort chez M. le colonel. Et les deux hommes restaient face à face, sans se regarder, et comme n'osant ni se parler ni se séparer. Un moment se passa, puis un valet vint annoncer à du Perrier que M<sup>lle</sup> de Gardefort était dans sa chambre.

— Sans rancune, monsieur, et bonsoir, — fit du Perrier en saluant, et il tira vers la porte. François se dressa sur ses pieds ; sous la table, à la place de du Perrier, il y avait trois rois de pique et d'autres cartes avec. Comme on n'avait joué qu'avec deux jeux, la fraude était évidente. Il revint vivement sur le colonel, et pâle, les dents si serrées qu'on eût cru qu'elles allaient se briser ; la dague à la main, il cherchait des yeux un joint de l'armure où il pût passer son coup. L'autre, comme fasciné, reculait vers la porte ; François, s'avancant toujours, le dominait de sa hauteur, la pointe de la dague lui menaçant le visage. Mais au moment où François allait frapper le colonel, un valet lui arrêta le bras, et du Perrier, sautant avec une agilité surprenante, atteignit la baie ; la porte se referma sur lui. Le valet disparut d'un autre côté.

Et François resta seul.

Il était volé, dépouillé ; perdu d'honneur, aussi, et en son for intérieur il se compara à Judas, qui avait vendu son maître. N'ayant plus rien à faire dans cette armée dont il serait, le lendemain, la fable, il coiffa sa bourguignote, monta à cheval, ordonnant à Lazare de le suivre, car il allait rejoindre les huguenots. Et il donna à son lieutenant Yves Le Dantec l'ordre de rassembler au matin sa compagnie et de passer avec elle à l'ennemi. Puis, poussant sa monture, il s'éloigna du quartier, se dirigeant sur Sancerre.

Mais, comme il dépassait les dernières fermes de Chavignolet, il entendit des huées, des cris affreux de femme et qui l'appelaient par son nom. Il revint alors, dans le galop furieux de son cheval, heurtant, renversant les gens sur son passage, jusqu'au logement de du Perrier. Sous le porche une troupe d'Espagnols, où se mêlaient des laquais et des pages, houspillait une femme dont la forme blanche, à la lueur des torches, passait de mains en mains au milieu de grandes clameurs, de rires féroces, d'exclamations

obscènes. Son épée ne fit qu'un tour, la grande lame s'abattit, retomba en sifflant, se releva et disparut encore dans l'immonde cohue. Deux poitrines furent trouées, trois crânes défoncés, une gorge ouverte ; une main fauchée gisait dans la boue. Les corps roulèrent sous les pieds du cheval. Mais une rumeur grondait, et la femme — François avait reconnu Madeleine qui paraissait comme morte et dont les cheveux pendaient — emportée par cent bras, disparut sous le porche au milieu de la foule qui se referma sur elle. Les soldats s'ameutaient, couraient à leurs piques, jetaient des pierres à François. Jamais, à lui seul, il ne pourrait réduire une telle masse d'hommes, il en arrivait de toutes parts. Et il dut reculer devant cette canaille, après avoir fendu le visage d'un Espagnol qui voulait mettre la main au mors de son cheval ; Lazare en tua deux autres avec ses pistolets, puis ils s'éloignèrent, rentrant dans la nuit.

La passion que du Perrier nourrissait pour Madeleine de Gardefort n'avait pas trouvé à se satisfaire. Quand il l'eut en son pouvoir, dans sa chambre, et qu'il voulut la serrer de près, la jeune fille se défendit avec un courage qu'on ne lui eût pas soupçonné, griffa le visage du gros homme, lui mit un œil en sang et lui mordit un doigt tellement fort qu'il dut appeler à l'aide. Et, comme ses valets lui proposaient d'attacher la huguenote sur le lit, comme c'était l'habitude pour les femmes dont la résistance est trop grande, il déclara qu'il avait assez de cette pécore, et, pour la punir de sa rébellion, il en fit cadeau à ses laquais en leur permettant d'en faire ce que bon leur semblerait. Puis il se coucha après s'être fait panser la main et poser un emplâtre sur l'œil.

— Voilà, — se dit son valet de chambre, — les seules blessures que le marquis attrapera jamais à combattre les huguenots !

François, suivi par Lazare, s'éloignait dans la nuit. À leur gauche, le grand quartier du colonel se dressait en une grosse masse sombre derrière quoi montaient de grandes lueurs, empourprant le ciel par instants, comme si les nuages qui s'enfuyaient, chassés par le vent d'ouest, se fussent subitement enflammés. Les marteaux résonnaient sur les enclumes avec un bruit clair qui s'uniformisait par la régularité des coups. Car M. de la Hante avait eu l'idée de faire rebattre ce qu'on avait pu trouver de fers de pioches et de bèches pour forger des pointes de lances. Et l'on avait ramassé un peu partout des perches et des boullins pour les convertir en fûts. Ainsi, il voulait donner des lances aux cavaliers armés à la légère pour renforcer les gendarmes qu'il ne trouvait pas assez nombreux. Et tout en surveillant ce travail, le vieil homme d'armes restait songeur, n'augurant rien de bon de la journée du lendemain ; pour la honte qui en résulterait

en cas de défaite, il se prenait à souhaiter y laisser sa peau. C'est pourquoi, peut-être, il avait bu d'autant, et il méprisait en soi ces chefs de guerre qui jouaient aux cartes au lieu de veiller sur tout. Le vidame de Senlis était là, heureusement, pensait-il ; mais s'il était tué dans la bataille, ce serait l'inévitable débandade, et du Perrier s'enfuirait.

Aux derniers avant-postes, près de la montée de Chavignol, François rencontra le vidame. Armé d'une rondache dont l'échancrure contenait une lanterne, celui-ci dirigea la lumière sur le visage du comte, dont la bourguignote n'avait pas de masque ; il remarqua sa pâleur et lui demanda ce qu'il savait du tumulte qui tout à l'heure, s'était élevé dans le camp.

François lui dit n'en rien savoir et voulut passer de l'avant. Mais le vidame lui fit remarquer que, de ce côté, il s'en irait marcher sur des chausse-trapes, lui signala un fossé qu'il venait de creuser à sa droite, et tout en le complimentant sur le soin qu'il prenait de relever exactement les positions, il s'offrit à l'accompagner pour lui en faire faire le tour. François le remercia, mais s'excusa d'aller avec lui, car il poussait une reconnaissance avec un seul homme vers un point où il croyait que les protestants se massaient. Il viendrait lui en rapporter la nouvelle.

Il put enfin s'en aller. Mais ce fut pour se heurter contre Chandas, dont les arbalétriers abattaient des arbres, et les chevaux ne pouvaient passer. Par un long détour, il fut obligé de gagner le petit Sauldre, et, malgré le froid, il se mit à l'eau avec son cheval et put rejoindre la rive opposée. Lazare, qui venait derrière, le retrouva plus loin après avoir failli le perdre car le courant l'avait entraîné.

Le soleil se levait à peine quand ils arrivèrent à l'orée d'un petit bois, et ils reconurent qu'ils s'étaient perdus, car derrière eux ils apercevaient à peine les clochers de Sancerre. Ils durent revenir sur leurs pas. Dans la solitude, François crut d'abord sentir comme un grand apaisement, et il ne voulait plus rien se rappeler des choses passées, décidé à entreprendre une nouvelle vie, et il se considéra un instant comme un autre homme. Mais, malgré lui, ses pensées prirent un autre cours, le ramenant en arrière, et dans sa tête bourrelée de vagues remords, martelée par l'ivresse qui se dissipait lentement, une poussée confuse d'idées tourbillonnait, et il se débattait parmi elles, furieux de sa honte et de sa lâcheté. Puis il voulut se figurer que tout cela n'était qu'un rêve, mais il retomba vite dans la réalité et chercha alors à se créer des raisons suffisantes pour abandonner Dieu et trahir son Roy. On l'avait volé, dépouillé, abreuvé d'injustices, et pour comble d'opprobre, voilà qu'on lui ravissait la seule femme qu'il eût jamais aimée. Toute sa vie repassa devant ses yeux. Il se vit dans sa paisible enfance d'écolier



riche, au collège des Écossais, puis il entra aux pages, où le gouverneur lui faisait donner le fouet. Ensuite ce fut sa jeunesse dissolue et active en son hôtel de la rue du Fer-à-Moulin, à la Cour, aux armées. Ses aventures de femmes défilèrent encore, et il s'étonnait de leur nombre et du peu d'importance de leur souvenir, et il pensait à ses duels, dans l'île aux Vaches, au Pré aux Clercs, partout où on pouvait se battre : là, dans une petite prairie verte, il avait tué Vaumorins avec Lignerolles, qui planta son épée dans le ventre de Gaspard de Préaudren ; derrière une haie, Saint-Sauveur, Palast et Roquépine s'étaient hachés pour les beaux yeux de M<sup>lle</sup> de Beaurecueil ; et lui, avait donné un coup de dague à Frémont, dans la gorge. Mais les yeux couleurent de violette de Madeleine lui apparurent brusquement et il se sentit triste à mourir.

SA tête allait éclater, bien sûr, à penser à toutes ces choses, et, comme malgré lui, il revit le retour du prêche, Madeleine et son père chevauchant côte à côte, le château de Vauplassans et le tournoi. Maintenant Madeleine était morte sans doute, et au moins perdue pour lui à tout jamais !

— Ce n'est qu'une femme de moins, après tout essaya-t-il de se dire. — Et j'en retrouverai dix !

Mais en songeant à elle, il sentait son cœur crier d'angoisse. Car il l'aimait maintenant plus que jamais, il l'aimerait toujours. Et il avait vendu cette femme pour laquelle il aurait sacrifié sa vie. Sa stupidité et son ignominie lui donnaient envie de mourir. Et puis, il se crut fou ; sa tête s'en allait, c'était visible. Il y avait en lui comme un ressort brisé, tournant à vide.

Un moment, il eut envie de retourner au camp, d'attaquer du Perrier dans sa chambre et de l'assassiner. Mais il pensa qu'il valait mieux, pour tuer l'être immonde à coup sûr, se mêler à la bataille ; il pourrait facilement parvenir à lui et le frapper à loisir. La perspective de cette vengeance lui rendit quelque repos, et il pressait le pas de son cheval quand Lazare lui cria de prendre garde à lui. Au même instant, deux balles sifflèrent au-dessus de sa tête, et, à vingt pas, apparurent des casaques blanches. C'étaient des cavaliers huguenots armés de pistolets et d'arquebuses, et ils étaient peut-être une vingtaine. Deux qui venaient les premiers, en éclaireurs, avaient tiré sur les deux hommes à écharpes rouges, puis s'étaient rabattus sur le gros de la troupe. Et tous marchaient l'arme au poing, au petit pas, le nez en avant, pour reconnaître l'ennemi.

François, prenant son écharpe rouge, la jeta à terre, et Lazare fit de même. Mais au moment où il allait crier qu'il venait pour passer dans les rangs des huguenots, les paroles moururent sur ses lèvres, béant : il demeura sans voix, car il avait reconnu de

Morguen. Celui-ci s'arrêta et, d'un temps, il tira droit au corps de François. Le coup rata, et François ne bougea pas. Pas un mot ne fut échangé. De Morguen prit un second pistolet et tira encore ; cette fois, le coup partit, mais la balle glissa sur l'arête de la cuirasse de François, qui étendit la main pour faire comprendre aux huguenots qu'il voulait parler. Mais ils ne comprirent pas son geste, et tous déchargèrent leurs armes. François coula en bas de son cheval, et Lazare, ayant envoyé ses deux coups de pistolet, abattit un huguenot et s'enfuit au même instant.

François avait reçu une balle au milieu du front. C'était un petit morceau de fer, moins que rien, — une stuarde, — une de ces balles de fer dont se servent les pistoliers pour se battre de près, et parce que cela perce les armures.

Et cette balle avait passé au droit du casque, faussé l'avance, brisé le front et détruit ce beau mâle dont le cou avait eu les bras de tant de femmes amoureuses pour collier.

Un petit trou, — rien de plus, — pas même de sang. Le méchant lingot avait fait sa besogne : François avait oscillé un moment sur sa selle que ses jambes continuaient machinalement à serrer. Il crut tourbillonner rapidement, comme à la recherche de l'air qui lui manquait ; il sentit comme une coulée de métal en fusion passer dans son crâne ; puis il s'abîma, le nez sur l'encolure du cheval, et roula lourdement à terre, comme un bloc, sans que les pièces de son armure sonnassent sur la terre détrempée. Il était mort.

Le baron Jacques descendit de cheval et foula du pied le corps de l'homme qu'il avait tant haï. Et il s'étonnait de ne pas trouver plus de plaisir dans sa vengeance, s'attristait à regarder ce mort dont l'armure ajustée montrait l'élégance et la force. Il considéra son visage pâle, ses yeux rougis par les larmes, et il se demandait quelle douleur François avait pu souffrir et pourquoi il l'avait rencontré. Il se reprochait comme une faute son accès de colère qui l'avait porté à tirer sur lui ; il aurait mieux fait de le faire prisonnier, de interroger et de l'obliger à rendre Madeleine.

Comme souvenir de sa victoire, il prit le collier de Saint-Michel dont la plaque brillait sur l'armure noire et dorée. Mais au mouvement qu'il fit pour le tirer, la bourguignote de François se détacha et roula de côté. Et l'on vit avec surprise que cet homme à fine moustache noire, qui ne paraissait pas trente ans, avait les cheveux tout blancs. Jacques en demeura étonné, car il avait connu François, peu de mois avant, avec la chevelure brune. Tout en réfléchissant à ces choses, il examinait le médaillon de l'ordre de Saint-Michel, et il l'ouvrit. Dans la capsule de vermeil, il vit une tresse de cheveux blonds, liés par un ruban de soie sur lequel étaient brodés ces mots :

« François, je vous aime, et vous ai donné ma foy. — Madeleine de G... »

Il trébucha, pris d'une émotion affreuse, la gorge serrée. Et il se persuada avoir mal lu. Il doutait encore, ce souvenir venait évidemment d'une autre femme. Mais il regarda bien la broderie, le nom de Madeleine de G... s'y étalait en toutes lettres, et d'ailleurs c'était bien de ses cheveux. Comme ses cavaliers dépouillaient le mort, nul ne s'aperçut de son trouble, et il demeura là tout pâle, planté en terre, regardant tour à tour la tresse blonde et le corps de François dont on avait retiré l'armure, les habits, et qui gisait en chemise au milieu du chemin.

Il se remit cependant en route. Mais on remarqua que le baron Jacques n'avait plus la même mine qu'avant. Il allait la tête basse, semblait marmotter des mots sans suite, tenant dans son gantelet un objet qu'il regardait de très près. À deux reprises, son cheval faillit l'emmener dans des fondrières sans qu'il en interrompît sa méditation.

Un gentilhomme se détacha et lui fit la conduite, sous prétexte de lui signaler divers accidents de la route. Mais comme il tenait une arquebuse couchée en travers de l'arçon, de Morguen en prit acte pour lui faire une violente sortie, alla jusqu'à l'accuser de méditer sa mort et l'obligea à rejoindre les autres cavaliers. Et croyant que Jacques était devenu fou, ils l'abandonnèrent à un chemin tournant, marchant au bruit du canon que l'on entendait gronder sur la droite, le laissant continuer seul, perdu dans sa rêverie.

## VI

Aux premières heures du matin, les huguenots sortirent de Sancerre pour enlever la troupe de du Perrier dans ses quartiers, car ils savaient qu'elle se gisait mal. Arrivés à Chavignol sans qu'on s'aperçût même de leur approche, ils surprirent les premiers corps dans leurs logements ; la plupart des soldats catholiques étaient encore au lit. Et on les voyait se sauvant par les rues, en chemise, semant sur le sol leurs habits et leurs armes, et roulant eux-mêmes sous les coups. Dans Chavignol même, les gens du Roy cherchèrent à résister, et l'on commença à s'arquebuser par les fenêtres ; mais les huguenots arrivaient en nombre, et les derniers défenseurs abandonnèrent les maisons, s'enfuyant par les jardins, où il en resta plus de deux cents qu'abattirent les mousquetaires sancerrois, dont un cordon entourait le village. Les cavaliers ne ré-

sistèrent pas mieux ; au reste, il y en avait peu : c'étaient des argoulets, et ils n'étaient pas des meilleurs. La plupart furent tués aux avant-postes, le reste sauta à cheval, à peine vêtu et armé, et s'échappa par les avenues ; mais les protestants en tuèrent près de cent qui étaient restés en arrière, cachés dans les étables ou les greniers.

La foule des fuyards s'éparpillait au flanc des coteaux, montant et descendant parmi les échalias serrés des vignobles, et dans le brouillard du matin cela faisait un fourmillement noir d'où s'élevaient des huées, des sonneries de trompettes, des appels confus, et par-dessus tout le crépitement des coups de feu. Poussant devant eux cette cohue prise de panique, les huguenots avançaient toujours en une grosse colonne serrée de piétons armés de piques, soutenue par des cavaliers sur ses côtés, et des détachements d'arquebusiers couraient en avant, mêlés à des pistoliers et à des carabins qui giboyaient parmi les catholiques, abattant les officiers à coups de pistolet ou de pétrinal.

Du Perrier ne fut prévenu de l'attaque que par l'arrivée des premiers fugitifs, et derrière eux se ruait, comme la marée montante, le flot de la déroute qui allait entraîner le gros de son armée. À peine réveillé, incomplètement vêtu, sans armes, le gros homme épouvanté s'en allait au hasard, criant qu'on allât chercher le vidame de Senlis, demandant ses chevaux, et il donnait à la fois les ordres les plus contraires. Mais M. de la Hante avait déjà fait occuper toutes les têtes des avenues par les compagnies de gendarmes et d'arquebusiers à cheval, avec ordre de repousser les fuyards à coups de lance et même de tirer sur eux. Derrière cet épais rideau, les troupes se formaient ; les mousquetaires se coulaient à travers les jardins, derrière les haies, et sur la place du village les piquiers se massaient en un épais bataillon. M. de la Hante envoyait en même temps des exprès au vidame de Senlis pour lui dire de se hâter et d'envoyer du canon.

Le vidame était alors dans la prairie comprise entre les deux Sauldres, dont le débordement inattendu avait embourbé l'artillerie, et l'on désespérait de sauver les pièces. Il fallut laisser dans la vase deux pélicans et une batarde ; les attelages et trois charretiers se noyèrent : M. de Maulévrier faillit lui-même y périr ; mais il sauva un canon d'Espagne et un sacre. Sans crier de malédictions comme les autres officiers, évitant avec soin de jurer, il frappait bêtes et gens de sa canne d'ivoire, dur aux autres comme à lui-même, sans souci de la boue où il entraît jusqu'au ventre ; et quand il en sortait, la vasière laissait de sa terre gluante et noire à ses hautes bottes de cuir blanc, à ses chausses de velours. Au-dessus des canonniers, des piquets d'arquebusiers à cheval jalonnaient le gué, arrêtant les gens qui perdaient pied, et sans cesse quelqu'un se noyait, et le vidame

fut, un instant, entraîné par le courant. Mais il revint ruisselant d'eau, dégoûtant de boue, et réussit à sauver trois pièces et un chariot à orgues. Autour de Chavignol, les coups de feu éclataient, et la masse des fuyards, contournant le village, tourbillonnait dans une petite plaine. M. de Maulévrier se porta rapidement en avant, avec ses trois canons ; et, quand il commença à pouvoir tirer, les catholiques étaient refoulés de Chavignol et du Perrier avait disparu.

C'étaient les cheveau-légers de M. de Bernage qui avaient laissé les huguenots pénétrer dans le village, car ils avaient abandonné leur poste et l'entrée de l'avenue qu'ils étaient chargés de défendre. Puis, prenant le trot, ils se dirigèrent sur Sancerre après qu'Yves Le Dantec eut conféré avec les cavaliers huguenots de M. de Morguen qui venaient d'entrer en ligne. Malgré trois charges désespérées des gendarmes de M. de la Hante, l'avantage restait aux gens de la Religion. Rabattant les manches des mousquetaires catholiques sur le corps des piquiers, ils avançaient en rangs pressés, sans tenir compte du canon qui leur enleva d'un coup trente-cinq hommes. Les maisons brûlaient, l'on se battait dans la fumée, sans se voir, et l'on s'entre tuait presque au hasard, au milieu des brandons calcinés, où les blessés hurlaient mordus par le feu, ou bien c'était un toit qui tombait, écrasant sous sa chute une escouade de soldats qui disparaissaient dans les flammes.

Le vidame de Senlis, par un suprême effort, massa ce qu'il put réunir de cavaliers et les entraîna à sa suite. Devant les quatre cents chevaux emportés dans un galop furieux, les protestants lâchèrent pied, et un moment la grande avenue du village fut dégagée. Alors, tous les catholiques se ruèrent en avant, comme si la victoire fût à eux ; mais le commandement manquait et les huguenots s'étaient déjà reformés, lorsque courut par les rangs le bruit de la mort du vidame. Une arquebusade l'avait couché par terre à la fin de la charge, et les cavaliers battaient en retraite, l'infanterie redescendait vers les Sauldres pour sauver le bagage.

Il n'était que neuf heures du matin, et la bataille était gagnée pour ceux de Sancerre ; dans les jardins, dans les maisons, on se battait encore, et derrière le quartier des stradiots, à l'extrémité nord du village, un parti de mousquetaires catholiques continuait à tirailler. De Morguen, ballotté ça et là aux hasards de la bataille, s'était trouvé poussé vers cet endroit. Pressé dans un choc de cavalerie, il avait été emporté par le flot ; maintenant il se trouvait seul, laissant les arquebusiers à cheval s'égrenier dans la poursuite des stradiots éparpillés comme un vol d'oiseaux noirs.

Depuis la mort de François, il s'en allait à l'aventure, indifférent aux coups,

marchant machinalement devant lui. Ce qui lui pesait le plus, à ce moment, c'était l'absence de Nicolas, qui avait quitté Sancerre depuis trois jours, mandé par M. l'Amiral.

Et n'ayant personne à qui confier la grande tristesse de son âme, il s'en allait errant par le champ de bataille, tout en désirant peut-être une arquebusade qui mît fin à ses réflexions. Il avait lancé le médaillon et la mèche de cheveux dans la boue d'une ornière, et de cette action, il avait tiré comme un soulagement. Mais, quelques instants après, il regrettait son action comme s'il eût pu, sans doute, dévoiler la supercherie de cette relique d'amour en l'examinant plus longuement.

Il se sentait accablé, vaincu. Et la mort de son rival ne faisait qu'ajouter à sa défaite, puisque, par une dernière ironie, ce mort lui avait prouvé, d'une façon certaine, que c'était lui qu'on aimait, lui seul, et non pas le vivant, le futur époux devant Dieu.

Et il avait été assez simple pour courir après cette gueuse. Pour elle, il avait quitté la science, la sérénité du travail, endossé le harnois, couru les hasards de la guerre ! Il avait été assez simple pour être son chevalier, son champion, pour se faire pourfendeur de ravisieurs. Et voilà, après sa victoire, les nouvelles qu'elle lui faisait donner !

Ah ! ce n'était pas pour rien qu'il avait nourri son âme dans la haine des femmes, fermé son cœur à leur voix, évité leurs artifices. Et, pour s'être affranchi de ces lois de sagesse, il traînerait désormais une vie sans but, avec quelque chose de brisé en lui et qui ne se remettrait jamais plus. Car, à cette heure, tout était fini pour lui.

Deux balles sifflèrent au-dessus de sa tête, une autre fit tomber une plaque du crépi du mur qu'il longeait ; il continuait d'avancer et atteignit une palissade.

Derrière elle, des pieux dépassaient, hauts de dix pieds, et ils portaient des têtes fichées sur leurs pointes, suivant la coutume des stradiots de Démétrius, qui marquaient ainsi leurs logements. Il y en avait plus de trente, livides, dégouttantes encore de sang, faisant des mines tristes ou lamentablement railleuses, avec des paupières qui semblaient clignoter. Des bouches grimaçaient, des moustaches pendaient. Certaines, parmi ces têtes, semblaient pleurer, comme si ces détranchés eussent regretté de quitter la vie. D'autres, les yeux ouverts, fixes, paraissaient des masques de cire, tant elles étaient pâles, ayant perdu tout leur sang.

Ce spectacle ne surprenait pas Jacques, car, au cours de ses voyages, il avait vu des têtes de suppliciés. À Paris même, il avait été avec Ambroise Paré chercher des pendus à Montfaucon pour étudier l'anatomie. Il regardait cependant, comme malgré lui, toutes ces faces blêmes dominant l'enceinte, et il pensait au peu que valait la vie, à

l'affreuse misère de tout, en ce monde.

Puis il passa. Mais, comme il allait quitter la palissade, il vit une dernière tête, plus petite, et qui avait une grande chevelure blonde, nouée en queue de cheval. Une curiosité le retint, il se rapprocha même des abatis pour mieux voir la figure. C'était un chef de femme.

Et il reconnut la tête de Madeleine de Gardefort. Ainsi apparut à son chevalier servant la reine du tournoi de Vauplassans. L'ovale de son visage était toujours aussi pur ; sa chevelure brillait toujours comme une mousse d'or, et ses yeux grands ouverts, couleur de violette, regardaient au loin, devant eux.

Alors il oublia tout : François de Bernage, le médaillon de l'ordre de Saint-Michel, la tresse de cheveux. Il lui sembla qu'une grande blessure se faisait dans son cœur, et par où s'en allait tout son sang, et il se sentit devenir encore plus pâle que la figure qui le fixait du haut du palis. Puis une immense pitié le remua dans tout son être, et il éprouva un instant les affres d'une agonie intérieure, il crut que c'était son âme qui allait mourir. Il tâcha de s'élever jusqu'à cette bouche, dont les lèvres décolorées et disjointes paraissaient s'ouvrir en un cri de dernière angoisse, comme s'il pouvait recueillir le souffle qui s'en était envolé. Mais il ne put atteindre jusqu'à cette tête qu'il aurait voulu emporter avec lui. Et bientôt, à la considérer fixement, une terreur folle le prit, car il s'imagina la voir se détacher d'elle-même et voler dans l'air pour le rejoindre. Il piqua son cheval et s'enfuit, sans regarder derrière lui.

FIN